This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE
Prevost

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

15

TOME QUINZIÈME.

VOYAGES
DU CAPITAINE
ROBERT LADE,
EN DIFFÉRENTES PARTIES
DE L'AFRIQUE, DE L'ASIE
ET DE L'AMÉRIQUE;

CONTENANT l'hiſtoire de ſa fortune & ſes obſervations ſur les Colonies & le commerce des eſpagnols, des anglois, des hollandois, &c.

OUVRAGE traduit de l'Anglois

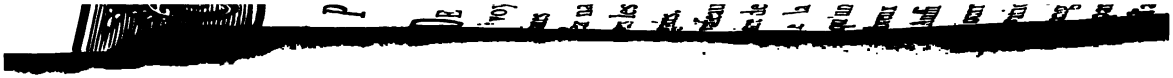
PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

ASTOR LIBRARY NEW-YO

A AMSTERDAM,
& ſe trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



[illegible] de la même [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible]

» nos mers ſont d'ambre gris ; [1] le » cours de nos rivières eſt preſqu'inter- » rompu par l'abondance de l'or ; le » moindre minéral que nous poſſédons & » que nous daignons à peine recueillir, » eſt le cuivre, car nos terres le portent » ſi près de la ſurface, qu'il ne faut que » nous baiſſer pour en prendre. » C'eſt un écrivain ſérieux qui s'aplaudiſſoit ainſi de ſon bonheur en proſe. M. Waller, un des meilleurs poëtes d'Angleterre, a fait une peinture des îles *Bermudes*, qui rappelle les plus délicieuſes idées du Paradis terreſtre. « Qui ne con- » noît pas, dit-il, ces îles heureuſes, » où croiſſent des limons d'une groſ- » ſeur énorme ; où le fruit des orangers » ſurpaſſe celui du jardin des Heſpéri- » des, où les perles, le corail, & l'am-

(1) Our ſeas flow With ambergreeſe, our rivers are moſt choak'd with gold, and the worſt mineral we re, which we think not worth taking up, is copper : t is ſo near the ſurface, that we may almoſt ſtoop ave it, &c. *Préf. of a new Relation.*

» bre gris, donnent aux côtes une splen-
» deur céleste ? Là, le centre superbe,
» qui élève sa tête jusqu'aux cieux, est
» le bois que les peuples brûlent dans
» leurs foyers. La vapeur qui s'en exha-
» le & qui embaume les viandes qui
» tournent à leurs broches, pourroit ser-
» vir d'encens sur les autels des dieux ;
» & les lambris qu'il fournit à leurs ap-
» partemens, embelliroient les palais des
» rois. Les doux palmiers y produisent
» une nouvelle espece de vin délicieux,
» & leurs feuilles, aussi larges que des
» boucliers, forment un ombrage char-
» mant, sous lequel on est tranquile-
» ment assis pour boire cette divine li-
» liqueur. Les figues croissent en plein
» champ, sans culture, telles que Ca-
» ton les montroit aux romains, pour
» les exciter par la vue d'un fruit si rare,
» à la conquête de Carthage, qui le
» voyoit naître dans son terroir. Là, les
» rochers les plus stériles ont une sorte de
» fécondité ; car régulièrement, dans plus
» d'une saison, leur sommet aride offre

» bre gris, donnent aux côtes une ſplen-
» deur céleſte ? Là, le cèdre ſuperbe,
» qui éleve ſa tête juſqu'aux cieux, eſt
» le bois que les peuples brûlent dans
» leurs foyers. La vapeur qui s'en exha-
» le & qui embaume les viandes qui
» tournent à leurs broches, pourroit ſer-
» vir d'encens ſur les autels des dieux ;
» & les lambris qu'il fournit à leurs ap-
» partemens, embelliroient les palais des
» rois. Les doux palmiers y produiſent
» une nouvelle eſpèce de vin délicieux,
» & leurs feuilles, auſſi larges que des
» boucliers, forment un ombrage char-
» mant, ſous lequel on eſt tranquile-
» ment aſſis pour boire cette divine li-
» liqueur. Les figues croiſſent en plein
» champ, ſans culture, telles que Ca-
» ton les montroit aux romains, pour
» les exciter par la vue d'un fruit ſi rare,
» à la conquête de Carthage, qui le
» voyoit naître dans ſon terroir. Là, les
» rochers les plus ſtériles ont une ſorte de
» fécondité ; car régulièrement, dans plus
» d'une ſaiſon, leur ſommet aride offre

connoiſſance de ce qu'ils renferment de plus curieux ou de plus utile ; en un mot, la variété des objets & la multitude des entrepriſes y préſentent ſans ceſſe de nouvelles ſcènes. Il y a même de l'avantage à tirer pour la morale, du caractère de droiture & de probité qui ſe ſoutient conſtamment dans les deux négocians dont ont lit les projets & les expéditions. S'ils étoient conduits par la paſſion de s'enrichir, leurs motifs étoient fort différens de ceux de l'avarice ; & l'intérêt qu'on prend au cours de leurs affaires, en fait voir avec joie le ſuccès.

Les détails qui concernent la nouvelle Géorgie, la baie d'Hudſon, divers endroits de la côte d'Afrique, la nation des *Muſchetos* & pluſieurs établiſſemens eſpagnols & hollandois, contiennent tant de particularités qui n'ont jamais été publiées, qu'on ne ſe plaindra point d'y trouver comme dans la plupart des nouvelles relations, la répétition de ce qu'on a déjà lu ſous d'autres titres.

L'averſion que j'ai pour le merveil-

leux ſans vraiſemblance, m'a fait retrancher, à l'article de *Saint-Vincent*, de longs récits, dont je n'ai pas mieux ſenti l'agrément que l'utilité. Je n'aurois pas même fait grâce à l'hiſtoire du dragon & des reptiles, ſi je ne m'étois ſouvenu qu'on en trouve des traces dans pluſieurs autres relations. Qui ſe perſuadera que des hommes auſſi groſſiers que les caraïbes, ayent parmi eux des magiciens & des ſorciers, lorſque dans les pays les plus éclairés de l'Europe, où la corruption du cœur n'a porté que trop ſouvent des gens d'eſprit à vouloir s'initier dans ces odieux myſtères, & [illegible] du moins à vouloir les approfondir, il ne s'eſt encore rien offert qui puiſſe leur donner le moindre crédit ? Les îles des caraïbes ont des impoſteurs, dont les preſtiges ſont proportionnés ſans doute à l'ignorance & à la crédulité de cette nation. Ce n'eſt point à la vue des européens, qu'ils ont la hardieſſe de les exercer ; & je ne me ſouviens point en effet d'avoir lu qu'aucun

voyageur anglois ou françois, ait jamais été témoin de leurs enchantemens. Mais les ſauvages, qui donnent aveuglément dans toutes ſortes de piéges, paroiſſent perſuadés de toutes ces merveilles dans les récits qu'ils en font aux européens: & la perſuaſion eſt preſque toujours contagieuſe. Quelle apparence auſſi, que s'il exiſtoit une vallée remplie de pierres précieuſes, dans une île, dont l'accès n'eſt pas refuſé aux étrangers, le même motif qui a fait traverſer les mers, & découvrir de nouveaux mondes, au travers de mille dangers, n'eût pas fait ſurmonter depuis long-tems les obſtacles qui nous dérobent de ſi précieux tréſors?

VOYAGES
DU CAPITAINE
ROBERT LADE
ET DE SA FAMILLE.

PREMIÈRE PARTIE.

A Pauvreté eſt un puiſſant aiguillon po
age, & j'oſe dire pour toutes les v
out dans ceux qui ſont tombés d
ulen & qui ont pour double r
épouſe & de pluſieurs enf
plus difficiles entrepr
ſe. J'avois reçu d
rable, dont

négociant, pour qui ſon maître avoit une confiance abſolue, n'avoit pas pris des ſentimens moins tendres pour elle-même ; & que dans les viſites qu'ils nous avoient rendues depuis moins de quinze jours, ils lui avoient fait entendre aſſez clairement ce qu'ils ſe propoſoient tous deux, auſſitôt que je ſerois éloigné. Malgré le triſte état de mes affaires, l'intérêt n'étoit pas capable de me faire oublier l'amour & l'honneur. J'éprouvai même à l'inſtant toute la force d'une paſſion que je n'avois jamais connue, parce que la conduite de ma femme n'avoit jamais été propre à me la faire ſentir. Je parle de la jalouſie, qui fut aſſez violente dès le premier moment, pour me faire renoncer à toutes les eſpérances que j'avois conçues de M. Sprat. Cependant, après quelques réflexions ſur ſon projet, je me perſuadai que devant beaucoup moins de reconnoiſſance à un homme qui ſe propoſoit de ſéduire ma femme & ma fille, il m'étoit permis d'employer quelque honnête artifice pour aſſurer tout à la fois ma fortune, & l'honneur de ma famille. Je revins à l'idée que j'avois eue de me procurer un office de comptoir, ſans renoncer à celui de ſupercargue ; & penſant ainſi à m'établir dans les Indes, je réſolus de ne quitter l'Angleterre qu'avec ma femme & mes enfans. Il falloit déguiſer ce

les embarras dont elle reſtoit chargée, partit avec mes enfans pour me venir joindre à Sandwich, où je devois relâcher. Son voyage & le mien ſe firent avec tant de bonheur, que je la reçus à bord le troiſième jour, avec des mouvemens incroyables de tendreſſe & de joie.

Notre vaiſſeau, qui ſe nommoit *le Depſort*, portoit vingt-deux hommes d'équipage, & la cargaiſon conſiſtoit preſque entièrement en draps & en étoffes d'Angleterre. M. Rindekly, notre capitaine, parut ſurpris de l'arrivée de ma famille; je l'avois ſi peu prévenu, que manquant de pluſieurs commodités néceſſaires, nous fûmes obligés de paſſer un jour entier à Sandwich, pour nous les procurer. Nos intérêts étant liés par des eſpérances communes de profit, je ne balançai point à lui communiquer l'état de mes affaires, & les raiſons myſtérieuſes de ma conduite. Il m'applaudit, en me promettant ſon amitié & ſes ſervices. Les premières occupations de ſa vie n'avoient pas été des affaires de commerce; il s'étoit ruiné comme moi, mais par le déſordre de ſa conduite, & cherchant des reſſources ſur mer, il étoit parvenu à commander ſucceſſivement pluſieurs vaiſſeaux, qu'il avoit conduits fort heureuſement. La confiance

s marchands à ſa bonne fortune, alloit juſqu'à

r diſputer pour capitaine, & chacun cherchoit

otre bord. Les nègres qui les con-
oient tous à leurs oreilles des an-
es que nous prîmes pour de l'or.
rs que je crus pénétrer le deſſein du
& lui ayant communiqué ma penſée,
ifeſſa ſecrètement que je ne me trom-
dans ma conjecture. Il avoit appris
re capitaine anglois, que dans pluſieurs
; de cette côte, les nègres avoient des
onſidérables de poudre d'or, & qu'étant
ommerce avec les européens, ils en con-
ient peu la valeur. La couleur de leurs
ux ayant achevé de le perſuader, il me
nmanda le ſilence avec tous les gens du
eau, & me faiſant eſpérer quelque occaſion
nous enrichir, il ſe flatta que nous pour-
ns en profiter ſans admettre perſonne à notre
ret.

Quoique nous ne puſſions tirer aucun éclair-
ſſement des nègres qui nous avoient abordés,
os propres obſervations nous firent juger que
ette côte étoit fort peuplée. Outre beaucoup
le fumée que nous appercevions du côté de
terre, nous crûmes découvrir quantité de
ègres qui couroient le long du rivage. La dou-
eur des premiers fit prendre au capitaine une
ée favorable de leur nation. D'ailleurs, i
loit riſquer quelque choſe avec de ſi grand

eſpérances. Il me déclara d'un air ferme que ſa réſolution étoit de ſe mettre dans la chaloupe avec cinq ou ſix de ſes matelots les plus ſtupides, & il me demanda ſi je me ſentois aſſez de courage pour l'accompagner. Le regret que j'avois d'abandonner ma femme & mes enfans, me fit naître d'abord quelques objections ; mais conſidérant auſſi que le ciel m'offroit peut-être une occaſion que je ne retrouverois jamais, je ne mis qu'une condition à notre entrepriſe : ce fut d'arrêter dix des onze nègres qui étoient montés ſur notre bord, après les avoir traités aſſez civilement, pour leur faire comprendre que notre deſſein n'étoit pas de leur nuire, & d'emmener avec nous l'onzième, qui ne manqueroit pas de rendre témoignage de notre conduite & de nos intentions. Ma penſée étoit de nous précautionner contre la trahiſon, en gardant ainſi des otages ; & le danger d'irriter toute la nation par cette eſpèce de violence, me paroiſſoit bien moindre que celui de nous livrer ſans aucune ſorte de précautions. Ayant fait goûter cet avis au capitaine, nous offrîmes des rafraîchiſſemens aux nègres, nous leur fîmes divers préſens que nous accompagnâmes de beaucoup de careſſes, & tâchant de leur faire comprendre notre deſſein par nos ſignes, nous les laiſsâmes ſur notre bord après avoir donné

d'une foule de nègres, nous étendîmes les mains en ſigne de paix & d'amitié. Mais notre guide nous épargna l'embarras de nous expliquer davantage. Ayant ſauté à terre auſſitôt, ou plutôt s'étant élevé dans l'eau qu'il avoit encore juſqu'à la ceinture, il dut faire en peu de mots un récit bien favorable à tous ceux qu'il rencontra, puiſqu'il s'éleva des cris & des témoignages de joie qui ne purent nous paroître équivoques. Nous fûmes reçus effectivement comme des anges du ciel. Pluſieurs nègres, qui paroiſſoient diſtingués entre leurs compagnons, nous offrirent la main pour nous aider à deſcendre de la chaloupe, & remarquant que nous faiſions paſſer le capitaine à notre tête, ils conçurent que c'étoit lui qu'ils devoient regarder comme notre chef.

Ils nous conduiſirent juſqu'à leur habitation, qui n'étoit qu'à un demi-mille du rivage. Quoique les témoignages de leur amitié ne ſe démentiſſent point ſur la route, leur curioſité nous étoit ſouvent incommode. Ils vouloient voir nos épées & nos fuſils. Ils examinoient la figure de nos habits. Ils nous prenoient les mains, comme s'ils en euſſent admiré la couleur. Le capitaine ayant refuſé de leur abandonner ſon fuſil & ſon épée, nous ſuivîmes ſon exemple ; ce qui n'empêchoit point qu'ils

ne

ne portaſſent continuellement la main à nos armes, pour y fixer plus curieuſement leurs yeux. Enfin nous arrivâmes à leur bourgade, qui n'étoit qu'un miſérable aſſemblage de cabanes ſans ordre, & la plupart compoſées de terre & de branches d'arbres. Nous crûmes entendre par leurs ſignes qu'il y avoit plus loin une habitation nombreuſe & mieux bâtie, où leur roi faiſoit apparemment ſa réſidence. Le pays n'étant point couvert par des montagnes, ni par des bois, comme celui dont nous avions approché trois jours auparavant, il étoit ſi ſec & ſi ſtérile, qu'à peine avions-nous apperçu quelques arbres, & quelques traces de verdure dans le chemin que nous avions fait depuis la mer.

Toute la nation, hommes & femmes, étoit nue juſqu'à la ceinture, & n'étoit couverte au- ur des reins que d'une large bande de peau, nt le poil avoit été coupé ou brûlé. La plu- portoient des anneaux aux oreilles, & l'a- é du capitaine augmentant à cette vue, il déjà fait entendre à quelques nègres, que eurs anneaux il donneroit volontiers un iroir ou une paire de ciſeaux. Il en ob- ſi quelques-uns, & ſe perſuadant, plus nſidéroit, que c'étoit véritablement de n'avertiſſoit à voix baſſe que nous tou-

chions au tems de la fortune. Je ne pouvois rien oppoſer à cette prévention. Cependant mes yeux ne me rendoient pas le même témoignage que les ſiens, & la couleur du métal qui me paroiſſoit d'un jaune beaucoup plus foncé que l'or, me laiſſoit des ſoupçons. J'eſſayai même de plier quelques anneaux, & la facilité avec laquelle ils cédèrent à des efforts aſſez médiocres, augmenta mon incrédulité. Un chef des nègres qui étoit, ſans doute, le premier de l'habitation, nous ayant fait entrer dans ſa cabane, on nous y offrit des viandes crues, avec une liqueur dont nous ne pûmes boire après en avoir goûté. Mais nous mangeâmes volontiers d'une eſpèce de fruit, qui, avec moins de groſſeur que nos melons, en avoit à peu près le goût & la couleur. Notre confiance augmentant pour des hôtes ſi doux & ſi careſſans, nous ne fîmes plus difficulté de laiſſer manier nos armes à celui qui nous traitoit. Il nous parut qu'il ne connoiſſoit point l'uſage de nos fuſils ; mais le plaiſir qu'il prenoit à conſidérer nos haches, nous ayant fait juger qu'il en connoiſſoit l'utilité, le capitaine lui offrit la ſienne qu'il accepta avec des tranſports de joie ; & pour ne laiſſer rien manquer au préſent, nous y joignîmes deux miroirs, & quatre mouchoirs de toile rouge.

Les nègres avoient fort bien compris que leurs anneaux nous plaiſoient. Nous fûmes agréablement ſurpris à la fin du repas, de nous en voir offrir deux ou trois poignées, que le chef tira lui-même d'un trou pratiqué dans le mur.

Nous ne nous fîmes pas preſſer pour les recevoir, & le capitaine charmé de cette galanterie, réſolut auſſitôt d'en marquer ſa reconnoiſſance avec éclat. Il avoit obſervé ſur le vaiſſeau que rien n'avoit fait plus de plaiſir aux nègres, que l'eau de vie qu'on leur avoit fait boire, & quelques pièces de bœuf ſalé qu'on leur avoit abandonnées ſans préparation. Il fit partir deux de nos gens, accompagnés du nègre qui nous avoit conduits, avec ordre d'apporter du vaiſſeau un baril d'eau de vie, & un tonneau de viande ſalée. Il recommanda qu'on y joignît du biſcuit pour notre propre uſage; & le nègre qui nous avoit ſervi de guide, comprenant par nos ſignes qu'il alloit apporter de cette liqueur dont il avoit pris tant de plaiſir à boire, ne manqua point de répandre une ſi bonne nouvelle. Il fut ſuivi juſqu'au rivage par un grand nombre de ſes compagnons, qui marquèrent beaucoup d'envie d'entrer dans la chaloupe; mais l'ordre étoit donné de n'y recevoir que lui, & n'ayant point douté que les plus curieux ne ſe miſſent dans leurs petits ba-

teaux pour gagner notre bord, le capitaine avoit ordonné auſſi que ſans employer aucune violence, on leur permît ſeulement d'approcher au pied du vaiſſeau, afin qu'ils puſſent apprendre de leurs compagnons avec quelles careſſes on les y avoit retenus.

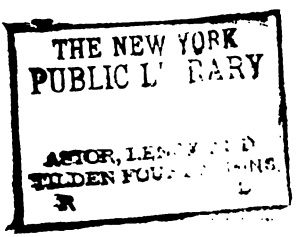
Pendant ce tems-là, nous raiſonnions, le capitaine & moi, non ſur la qualité du métal que nous étions réſolus d'emporter malgré mes doutes, mais ſur les moyens de nous en procurer la plus grande quantité qu'il nous ſeroit poſſible. Nous aurions ſouhaité de pouvoir découvrir d'où les nègres le tiroient, & nous balançâmes dans cette penſée ſi nous ne devions pas pénétrer plus loin dans les terres, pour gagner cet autre lieu où nous avions cru comprendre que réſidoit leur chef. Mais quelle apparence de nous éloigner du vaiſſeau, & de porter la confiance à ce point pour des barbares ? Nous traversâmes néanmoins l'habitation, pour en obſerver les environs du côté oppoſé à la mer. Nous n'y trouvâmes que des champs ſtériles, à la réſerve de quelques langues de terre qui paroiſſoient cultivées dans les fonds, & qui ſervoient de pâturage à différentes ſortes d'animaux. Nous en découvrîmes de beaucoup plus étendues à meſure que nous avancions ; & la ſeule curioſité nous y auroit

paſſer, nous remarquâmes que les uns étoient chargés auſſi d'animaux tués, & d'autres de bois & de branches d'arbres. L'attention de notre capitaine s'attachoit moins à ce ſpectacle qu'à examiner le ſable de la rivière d'où il ſoupçonnoit que les nègres tiroient la matière de leurs anneaux. Il en prit pluſieurs poignées, qu'il paſſoit ſoigneuſement dans ſes doigts ; & quelques paillettes jaunâtres qui reſtèrent ſur ſa main ne lui permettant plus de méconnoître ce qu'il cherchoit, il les approcha de l'oreille d'un nègre, pour lui faire entendre qu'il croyoit leurs anneaux du même métal. Ce nègre, qui étoit celui dont nous avions reçu des rafraîchiſſemens, comprit tout d'un coup ſa penſée ; & nous faiſant deſcendre le long de la rivière l'eſpace d'environ deux milles, il l'attira dans un endroit fort ſablonneux, où nous découvrîmes tout d'un coup ce qu'il vouloit nous faire remarquer. C'étoit un grand nombre de claies fort ſerrées, qui formoient différens angles, & qui en donnant paſſage à l'eau, pouvoient retenir les petits corps étrangers qu'elle charioit avec elle. Mais l'idée que nous avions du ſable d'or ne s'accordoit point encore avec ces machines ; car il n'étoit pas vraiſemblable qu'il pût être arrêté par des claies qui, toutes ſerrées qu'elles étoient, ne retenoient pas le ſable ordinaire,

Cependant l'ardeur du capitaine lui ayant fait examiner toutes ces claies, tandis que les nègres qui étoient avec nous faiſoient de leur côté les mêmes recherches, il s'y trouva, non pas du ſable d'or comme nous nous l'étions imaginé, mais quelques petits lingots de différentes formes & de groſſeurs inégales, dont l'un n'étoit guères moins épais que le petit doigt de la main, ſur la longueur d'environ deux pouces. Quoiqu'il ne fut point ſans mélange, nous le reconnûmes ſi clairement pour un métal qui reſſembloit à celui des anneaux, que le capitaine ne put modérer ſa joie. Il me fit obſerver que la groſſièreté des nègres leur faiſoit ſans doute négliger la poudre d'or qu'ils ne pouvoient convertir à leur uſage, & que s'attachant aux lingots dont ils compoſoient leurs anneaux, ils mépriſoient abſolument le reſte. Comme il ne s'en trouvoit qu'un fort petit nombre, nos eſpérances paroiſſoient réduites aux anneaux des nègres, dont nous étions bien réſolus de ne laiſſer derrière nous que ce qu'ils refuſeroient de changer contre nos marchandiſes, à moins que nous ne pûſſions nous ménager la liberté de paſſer quelque tems dans le pays, & d'employer notre induſtrie ſur la rivière avec plus de ſoin & de diſcernement, que les nègres.

Cependant lorſque nous fûmes retournés à l'h

bitation, il nous vint à l'eſprit, que recueillant ſans ceſſe ce qui ſe trouvoit dans leurs claies, ils pouvoient avoir quelque amas de ce précieux métal, & notre curioſité du moins nous faiſoit ſouhaiter d'apprendre s'ils le changeoient auſſitôt en anneaux, & quelle méthode ils avoient pour lui donner cette forme. Les gens que nous avions envoyés au vaiſſeau en étoient revenus dans notre abſence, avec ce que nous leur avions ordonné d'apporter. Ils n'avoient pas eu peu d'embarras juſqu'à notre retour, à repouſſer les nègres qui vouloient faire l'eſſai de nos proviſions. Mais nous ne pûmes douter que celui qui nous avoit accompagnés ne fût leur chef, lorſqu'à ſon arrivée toute la foule qui environnoit nos gens ſe diſſipa. Nous lui offrîmes auſſitôt un verre d'eau-de-vie, qu'il ne voulut prendre qu'après nous avoir vu boire avant lui. Il en fut ſi ſatisfait, quoiqu'il ne l'eût pas bu ſans faire quelques grimaces, qu'il s'en fit donner un ſecond verre; & loin d'en offrir aux autres, il ſe hâta de prendre quelques grands vaiſſeaux de terre dans leſquels il vida le baril, & ne les ſerra pas moins promptement dans un trou de ſa cabane. Notre bœuf ſalé flatta beaucoup auſſi ſon goût. Il vida de même le tonneau, en examinant ſucceſſivement toutes les pièces, & la ſatisfaction qui paroiſſoit ſur ſon viſage marquoit la joie qu'il reſſentoit de notre


THE NEW YORK
PUBLIC L' RARY
ASTOR, LE
TILDEN FOU

préſent. Le capitaine prit ce moment pour lui témoigner par des ſignes que nous pouvions lui renouveler la même faveur, & ne perdant pas de vue nos propres intérêts, il s'efforça de lui faire entendre, en lui montrant les petits lingots & les anneaux, que l'eau-de-vie & le bœuf ſalé ne ſeroient point épargnés à ceux de qui nous recevrions de l'or. La nature ne manque point d'éloquence dans ſes ſignes lorſqu'il eſt queſtion d'exprimer ce qu'elle déſire avec beaucoup d'ardeur. Le nègre nous entendit, & nous faiſant paſſer dans une autre cabane qui touchoit à la ſienne, il nous y fit voir un tas de ces petits lingots pour leſquels notre paſſion étoit ſi vive. Un mouvement d'avidité naturelle porta d'abord le capitaine à remplir ſes poches de ce précieux métal; mais la charge devenant bientôt trop peſante, je lui fis faire attention que ſi le nègre ne nous ôtoit pas la permiſſion, qu'il paroiſſoit nous accorder, il étoit beaucoup plus ſimple de commencer par remplir le tonneau & le baril qui étoient demeurés vides dans la cabane voiſine. Je les fis apporter par nos gens, & tandis que notre capitaine aſſuroit le nègre, par de nouveaux ſignes, que nous lui donnerions du bœuf ſalé & de l'eau-de-vie pour ſes lingots, remplis nos deux tonneaux de ce que je pus

déméler de plus précieux dans le tas. On n'y fit pas la moindre oppoſition. Les mouchoirs, les ciſeaux, les miroirs, une épée & deux haches, dont le capitaine fit un autre tas qu'il offrit au nègre, parurent à ce barbare un équivalent fort ſupérieur à des richeſſes dont il ne connoiſſoit pas le prix.

La difficulté étoit de tranſporter avant la nuit une proie ſi riche, mais ſi peſante, juſqu'à la chaloupe. Cette entrepriſe nous coûta beaucoup de peine & de tems. Il fallut rouler les tonneaux ſur des troncs d'arbres que nos haches rendirent propres à cet office. Enfin nous gagnâmes le rivage, & renouvelant nos careſſes au chef des nègres, qui n'avoit pas ceſſé de nous accompagner, nous retournâmes au vaiſſeau avec celui qui nous avoit d'abord ſervi de guide. Loin de manquer à nos promeſſes, nous étions réſolus d'envoyer le même ſoir à de ſi honnêtes gens, deux tonneaux de viande ſalée, & deux barils au lieu d'un ; bien perſuadés que le lendemain ils nous reviendroient pleins de lingots. Ce fut en effet notre premier ſoin en arrivant à bord. Nous prîmes auſſi le parti de renvoyer les dix nègres que nous avions retenus pour otages. Le capitaine joignit à ſon préſent une pièce de drap, & quelques uſten-

fut qu'ayant été tentés par nos préſens, ils avoient fait réflexion pendant la nuit qu'ils pouvoient ſe rendre maîtres de notre vaiſſeau ; ou que la nouvelle de notre arrivée s'étant répandue juſqu'à des habitations plus éloignées, d'autres nègres, ou leur roi même, s'étoient hâtés de deſcendre la rivière pour avoir part au butin.

Ils n'étoient plus qu'à la portée du fuſil. La mer étoit tranquille, & tous nos ſignes d'amitié n'empêchant point qu'ils ne ſe ſerraſſent fort adroitement pour avancer, il ne nous reſta plus aucun doute que leur deſſein ne fut d'en venir à l'attaque. Dans cet embarras, le capitaine ſe fiant peu à la défenſe de trente deux hommes, qui compoſoient notre équipage, contre une troupe de ſept ou huit cens barbares, eſpéra de les épouvanter par le bruit. Il fit faire une décharge générale de notre artillerie, & quoiqu'il nous crevât quatre pièces de canon dès le premier coup, cet expédient fit un effet merveilleux. Les barbares, qui vraiſemblablement n'avoient jamais eu aucune connoiſſance des armes à feu, furent ſi conſternés de ce bruit & du mélange de la fumée & des flammes, que la précipitation de leur fuite rendit témoignage de leur crainte. Nous en vîmes tomber quelques-uns dans la mer, & ne pouvant attribuer leur chûte à nos balles, puiſque l'ordre étoit de ne pas tirer vers eux,

une chandelle allumée. Nous paſſâmes près de dix heures dans cet affreux état, n'attendant qu'une mort inévitable. La lumière du jour diminua un peu l'horreur de notre ſituation; mais elle ne changea rien à l'impétuoſité du vent, qui continua de faire ſon jouet de notre vaiſſeau pendant cinquante-quatre heures. Tout l'art de nos matelots s'étant épuiſé dans leurs premiers efforts, rien n'étoit ſi triſte que de voir, & le capitaine & tout l'équipage, couchés le viſage contre le plancher du vaiſſeau, roulant quelquefois les uns ſur les autres, ou ſe choquant à chaque ſecouſſe que le vaiſſeau recevoit des flots, & n'eſpérant plus que du ciel l'aſſiſtance qui ne pouvoit nous venir d'aucun ſecours humain. Perſonne ne penſant à manger ni à boire dans une ſi terrible extrémité, je fus peut-être le ſeul qui eus l'attention de prendre quelque liqueur forte & d'en faire avaler à ma femme & à mes enfans. J'avois été obligé de les lier aux piliers de ma cabane, ſans quoi ils auroient couru mille fois riſque de ſe tuer contre les planches, ou l'un contre l'autre.

Enfin le ciel, qui ne vouloit mettre que notre conſtance à l'épreuve, nous délivra de la plus horrible tempête dont on puiſſe prendre l'idée dans l'hiſtoire ou dans les récits des matelots. Mais en revenant de cette eſpece de mort, nous

autour de nous, acheva de nous rendre le courage. Nous n'étions plus qu'à deux lieues de l'île, lorſque nous découvrîmes un vaiſſeau, qui paroiſſoit en avoir fait le tour, pour gagner apparemment, comme nous, le port que nous cherchions. Nous ayant découvert en même tems, il arbora auſſitôt le pavillon anglois, & voyant le nôtre, que nous fîmes paroître au même moment, il nous ſalua de deux coups de canon, que nous ne pûmes lui rendre dans le déſordre où étoit notre artillerie. Mais notre capitaine, qui étoit bien aiſe de prendre langue avant que d'entrer dans l'île, me propoſa de deſcendre dans la chaloupe, & d'aller faire ſes excuſes à nos compatriotes, que nous crûmes auſſi mal traités que nous par la tempête. J'acceptai volontiers cette commiſſion. Le vaiſſeau qui venoit à nous étoit marchand comme le nôtre. Il ſe nommoit la Trinité, & le capitaine monſieur Flint. Sans avoir ſouffert autant que nous, il avoit beſoin de quelques réparations, qui lui avoient fait choiſir l'île de Ferro, plutôt que celle de Canarie, dans l'eſpérance de s'y radouber à meilleur marché. Nous entrâmes enſemble dans la rade, qui eſt naturellement ſûre & commode, & qui pourroit le devenir encore plus avec quelque ſecours de l'art. La bourgade qui en occupe les bords, n'eſt compoſée que d'artiſans,

dues dans divers ports. Comme il avoit fait un long ſéjour à Carthagène, il nous communiqua des obſervations ſi curieuſes ſur la ſituation de cette fameuſe ville & ſur l'état de ſon commerce, que l'intérêt commun à tous les anglois de connoître un des principaux centres de leurs affaires, me fit ſouhaiter de prendre une copie de ſes mémoires. Je la placerai ici, telle qu'il eut la bonté de me l'accorder.

les, s'étend juſqu'à la diſtance de deux cens pas de la péninſule de Nave; c'eſt l'intervalle de cette diſtance qui fait la bouche du port, & que ſa petiteſſe a fait nommer *Bocachica*, ou la petite bouche. Le port a quatre lieues de longueur du nord au midi; ſa largeur eſt de cinq milles, du couchant à l'eſt: mais elle n'a pas toujours cette étendue, elle eſt d'abord réduite à l'eſpace d'un mille, par la péninſule qui vient à s'élargir; enſuite elle redevient large de trois milles dans un endroit où l'iſthme ſe rétrécit; & deux milles plus loin, lorſque l'iſthme ſe change en une grande langue de terre, elle n'a pas plus de trois cens pas; delà elle s'ouvre encore pendant un mille & demi; après quoi quelques petites îles rendent les paſſages fort étroits; elle diminue par degrés l'eſpace d'un autre mille, & ſe change enſuite en un boyau qui continue pendant deux milles entre des terres marécageuſes, quoiqu'il recommence à s'ouvrir encore vers ſa fin. Ce marais & ce boyau portent le nom de *Marais & de Lac de Canapoté.*

Le port, qui s'appelle *Laguna*, ou lac de Carthagène, eſt un des meilleurs ports des Indes occidentales, même du monde entier; il eſt ſpacieux, & capable de contenir pluſieurs flottes conſidérables, qui peuvent s'y remuer librement,

haute, ou de la cité, & elle n'a pas la moitié de ſa grandeur.

Après la découverte de ce port, les eſpagnols y abordèrent ſouvent, & firent la guerre aux Indiens, mais ſans y former d'établiſſement, quoiqu'ils l'euſſent entrepris pluſieurs fois. Enfin, l'année 1527, don Pedro de Eredia eut ordre d'y bâtir une ville, & la commença; elle fut achevée huit ans après par Georges Robledo.

Xemani eſt d'une fondation plus récente, car le colonel Beeſton n'en parle point dans ſon voyage de Carthagène en 1671; & ce ſilence s'accorde fort bien avec les plus anciens mémoires qu'on a de cette place, où l'on obſerve que de la cité l'on paſſoit aux marais de Canapoté ſur un pont, ou ſur une ſorte de chauſſée longue de deux cens pas, où l'on avoit pratiqué deux arches, pour le paſſage du flux & du reflux.

Carthagène eſt une très-belle ville, & la plus belle après Mexico, de toute la partie orientale de l'Amérique. Elle eſt compoſée de cinq grandes rues, dont chacune a près d'un demi-mille de longueur; les maiſons ſont de pierre, & fort bien bâties. Une rue plus longue & plus large que toutes les autres, traverſe la ville entière, & forme une grande place au centre. On y compte cinq égliſes, outre la cathédrale qui s'élève au-

l'autre S. Jacques; & ſur la langue de terre, dont on a parlé, à trois milles de la cité, eſt un autre fort, beaucoup plus conſidérable & preſque inacceſſible, qu'on appelle *El fuerte de ſanta Cruz*, & *Caſtillo grande*. Il n'y peut aborder qu'un petit nombre de bateaux, & l'accès en eſt impoſſible du côté de la terre parce qu'il eſt environné de marais, & d'un large foſſé que l'eau de la mer remplit. Vis-à-vis de ce fort, ſur une pointe de terre qui ſort au continent, on trouve encore un fort nommé *Mançanillo*, ou *la petite Pomme*, par alluſion à certaines pommes qui ſervent à cacher du poiſon. Enfin l'on compte un ſeptième fort, appellé *Paſtillo*, qui défend du même côté l'étroit paſſage de Xemani.

Malgré tant de fortifications, on a pris plus d'une fois Carthagène; il eſt vrai que les eſpagnols les ont encore augmentées depuis la dernière paix, & qu'ils en ont groſſi les garniſons; de ſorte qu'on ne trouveroit pas aujourd'hui la même facilité à s'en rendre maître, que les françois trouvèrent dans l'expédition de monſieur de Pointis. Carthagène paſſe aujourd'hui pour la plus forte place de l'Amérique, après celle de la Havana; elle n'a jamais été foible, puiſque c'eſt la première ville que les eſpagnols ayent fortifiée dans le Nouveau-Monde. Elle étoit défendue par des redoutes, lorſqu'elle fut

priſe par le chevalier François Drake ; on y voyoit à peu de diſtance un couvent de franciſquains, capable de réſiſtance, & deux forts bien entretenus. Cependant Gage obſerve que de ſon tems, elle étoit moins forte que Porto-Bello. La haute ville & celle de Xemani ſont aujourd'hui fortifiées régulièrement ; celle-ci eſt environnée de ſept baſtions, & le canal qui la ſépare de l'autre, avec laquelle elle n'a de communication que par un pont mobile, lui ſert d'un large foſſé. A la diſtance d'un quart de mille à l'eſt-nord-eſt, eſt le fort Saint-Lazare, ou comme on l'appelle aujourd'hui, *San Felipé de Baraxas*, où l'on paſſe auſſi par un pont mobile. Ce fort commande les deux villes, & ſe trouve commandé lui-même par une montagne fort haute, & d'un très-difficile accès. Du côté du ſud-eſt à un mille du fort, on trouve ſur une colline le monaſtère de la *Mandre de Popa*, qui tire ce nom de ſa reſſemblance avec la poupe d'un vaiſſeau. On l'appelle auſſi *Nueſtra ſenora de la Candelaria*, & l'on n'a rien épargné pour le rendre capable de défenſe.

Carthagène eſt la capitale de la province & du gouvernement du même nom, ſur la côte de *Tierra Firma*, qui ſe nommoit autrefois *Caſtillo de l'Oro*. Cette province s'étend l'eſ-

pace de quatre-vingt lieues depuis *Rio-Grande* ou *Madalena*, juſqu'au golfe de Darien, & n'a pas moins d'étendue depuis ſa côte juſqu'à la nouvelle Grenade. Elle n'eſt pas gouvernée comme *Santa Fe*, par une cour de juſtice & une chancellerie, mais par un ſeul gouverneur, qui y fait ſa réſidence avec les officiers du roi. C'eſt à Carthagène qu'on garde le tréſor royal. Son évêque eſt dépendant de l'archevêché de *Santa Fe de Bogota*, dans la nouvelle Grenade.

Les galions y venant prendre le revenu du roi à leur retour de Porto-Bello, ils y deviennent l'occaſion d'un grand commerce, auſſi bien que les vaiſſeaux marchands qui y arrivent ſous leur eſcorte. Carthagène eſt fort riche. Son principale négoce eſt en perles, en émeraudes, & en toutes ſortes de pierres précieuſes. La plus grande partie des perles y vient de la *Margarita*. On les rafine à Carthagène; & dans une de ſes plus belles rues, on ne trouve que des ouvriers occupés de cet emploi. Au mois de juillet, l'uſage ordinaire eſt d'envoyer un vaiſſeau ou deux à la Margarita, pour en apporter les revenus du roi & les marchands de perles. La crainte des anglois & des hollandois oblige les eſpagnols de s'armer ſoigneuſement pour ce voyage. On envoye auſſi chaque année

douze petits vaiſſeaux, qu'on nomme la flotte de la perle, avec un vaiſſeau de guerre pour les eſcorter de Carthagène à *Rancherias*, quelques lieues au nord-eſt de *Rio de la Hacha*, où la pêche des perles eſt fort riche.

Les émeraudes viennent de la province de Santa Marta & du *Nuevo Regno*. Cette ſorte de pierreries étoit fort eſtimée avant que l'Amérique en eût produit un ſi grand nombre. Un eſpagnol curieux de ſavoir le prix de deux émeraudes les fit voir à un joaillier italien, qui eſtima l'une cent ducats, & l'autre trois cens ; mais qui voyant bientôt après une caiſſe remplie des mêmes pierres, n'en offrit plus qu'un ducat pièce. Les indiens les portent au nez, & les croyent bonnes contre l'épilepſie. On les trouve au long des rochers, où elles croiſſent en veines, à peu près comme le criſtal ; & le tems leur fait acquérir leur éclat.

On apporte tous les ans à Carthagène, ſur de petites frégates, la plus grande partie de l'indigo, de la cochenille & du ſucre, qui ſe tire de la province de Guatimala. Les eſpagnols trouvent plus de ſûreté à faire paſſer toutes ces richeſſes au travers du lac de Grenade, juſqu'à Nicaragua, & par cette voie juſqu'à Carthagène, où les galions s'en chargent pour l'Eſpagne, qu'à les envoyer par les vaiſſeaux de

Honduras, qui ont été fort ſouvent enlevés par les hollandois, comme ces frégates pourroient l'être par les anglois, ſi les eſpagnols n'avoient chaſſé ceux-ci de l'île de la Providence, dont ils étoient obligés de s'approcher trop dans leur courſe.

Pendant pluſieurs années le commerce de Carthagène a beaucoup ſouffert, non-ſeulement des boucaniers, qui étoient un mélange d'aventuriers de différentes nations, accoutumés à inſulter les ports de la mer du nord, & à s'emparer des vaiſſeaux marchands; mais encore de la part des anglois de la Jamaïque, & des hollandois de Curaçao & de Surinam, qui entretenoient ſur cette côte un commerce clandeſtin avec les habitans. Ce commerce portoit le nom de *commerce des chaloupes*, parce que c'étoit ſur des chaloupes que les marchands de ces deux nations venoient prendre les marchandiſes que les habitans du pays leur apportoient pendant la nuit dans leurs canots. Mais ſi les anglois & les hollandois tiroient un avantage conſidérable de ce commerce illicite, les contrebandiers eſpagnols y trouvoient encore plus de profit. Non-ſeulement ils évitoient par-là de payer les droits, qui ſont exceſſifs dans leur pays, mais ils achetoient les marchandiſes des chaloupes beaucoup moins cher qu'ils ne les auroient achetées

des galions à Porto-Bello, ou des marchands à Carthagène, ce qui n'empêchoit pas que celles des chaloupes ne ſe vendiſſent à fort bon prix.

Cette ſorte de commerce devint également pernicieuſe au revenu du roi d'Eſpagne, & aux intérêts des marchands de bonne foi. La cour d'Eſpagne n'y apportant aucun remède, quoiqu'elle n'ignorât point la grandeur du mal, il fut bientôt impoſſible au gouverneur de Carthagène de ſoutenir l'intérêt de ſa nation. On vit paroître les hollandois avec des vaiſſeaux de vingt, de trente & de trente-ſix canons. Les anglois ſe préſentoient de leur côté avec de grandes chaloupes, & des brigantins de huit, de dix, de ſeize canons, & quelquefois même avec des vaiſſeaux de la première force ; de ſorte qu'ils ſe trouvèrent en état de protéger les canots contre les chaloupes eſpagnoles lorſqu'elles entreprirent de les ſurprendre. A la fin même il auroit été difficile aux eſpagnols de ſe ſaiſir des canots quand ils n'auroient trouvé perſonne pour les défendre ; car les contrebandiers, informés par les eſpions qu'ils avoient ſur le rivage, ne faiſoient pas difficulté de réſiſter aux officiers du roi, & les maltraitèrent dans pluſieurs occaſions. Ainſi, la contrebande s'exerçoit ouvertement à la vue de la ville, & fut portée ſi loin, qu'elle diminua beaucoup le

commerce des galions, ſur-tout pour la province de Carthagène, de Santa Marta, Papagan, Grenade & Venezuela, qui ſe trouvèrent fournies par ces voies indirectes de toutes les marchandiſes d'Europe dont elles avoient beſoin.

Enfin, le gouvernement d'Eſpagne ſe déterminant à réprimer tant d'abus, fit partir trois bons vaiſſeaux de guerre, avec ordre de paſſer l'hiver à Carthagène. Ils s'y joignirent à quelques autres vaiſſeaux venus de la Havana ; & c'eſt à cette petite flotte qu'on a donné le nom de *Guarda de las coſtas*. Ayant bientôt rencontré cinq bâtimens hollandois qu'elle attaqua vigoureuſement, les hollandois firent une défenſe ſi déſeſpérée, qu'un de leurs vaiſſeaux n'étant plus en état de réſiſter, ils prirent le parti de le couler eux-mêmes à fond. Cependant les autres ne purent éviter d'être pris, & leur cargaiſon fut eſtimée à 100000 piſtoles. Pour achever cette tragédie, ſeize marchands eſpagnols qui ſe trouvèrent parmi eux, furent conduits à Carthagène, & pendus avec la dernière rigueur.

Les environs de Carthagène & l'iſthme même, à la réſerve du ſeul endroit où la ville eſt ſituée, ſont marécageux ; ce qui rend l'air fort mal ſain dans quelques ſaiſons, & produit quan-

tité de maladies. Le climat eſt humide & pluvieux. Cependant il eſt encore moins pernicieux pour la ſanté, que celui de Porto-Bello, parce qu'il n'eſt pas ſi chaud, ni ſi humide; & dans d'autres tems de l'année, le ſéjour de la ville eſt fort agréable. On y eſt expoſé ſeulement à la *calenture*, dont il n'y a que les indiens qui ſe garantiſſent, entre ceux qui ſe montrent à l'air du ſoir, qu'on nomme le ſerein. Ainſi les gardes qui veillent la nuit ne peuvent guères l'éviter.

Tout le pays d'ailleurs eſt pauvre, ſtérile, montagneux, & ne produit guères que des arbres fort élevés. Rien n'eſt ſi ſec que le terroir. Il demeure ſans culture, parce qu'il ſeroit trop difficile d'en tirer parti. On y trouve auſſi peu d'or que de bled; mais les eſpagnols s'y procurent de l'or par leur commerce avec quelques nations paiſibles, que leur éloignement n'empêche point de venir trafiquer dans les villes frontières de la domination d'Eſpagne. Quelques montagnes fourniſſent de la raiſine & des gommes aromatiques, du *ſang de dragon*, qui eſt un baume odoriferant d'une grande vertu, & d'autres liqueurs qui diſtillent du tronc des arbres.

Les habitans des cantons voiſins de Carthagène ſont les plus fiers & les plus intraitables

de tout le pays. Jamais les eſpagnols n'ont pu les faire entrer dans aucun traité, ni dans aucune aſſociation de commerce. Ils n'y ont trouvé que des ennemis cruels, toujours diſpoſés à les attaquer, & qui ne font pas difficulté d'empoiſonner leurs flèches pour en rendre les bleſſures incurables ; ſi adroits d'ailleurs à ſe ſervir de leur arc, qu'ils tuent d'un coup de flèche auſſi ſûrement que les eſpagnols d'un coup de mouſquet. La plupart ont été détruits dans divers combats, ou ſe ſont retirés plus loin dans les terres ; mais les eſpagnols ont tiré peu d'avantage de leur victoire, parce que le pays demande un grand nombre d'habitans pour le cultiver, & plus encore pour le défendre. Auſſi ſeroit-il peu capable de défenſe s'il étoit attaqué avec vigueur, & ſur-tout ſi l'on ſe ménageoit l'aſſiſtance des anciens habitans, qui ſeroient charmés d'en chaſſer les eſpagnols à toute ſorte de prix.

Suivant les obſervations du père Feuillée de l'année 1705, qui ont été vérifiées par celles de don Juan de Herrera en 1722, 1723 & 1724, la longitude de Carthagène à l'occident de Paris, eſt de 77 degrés 46 minutes 15 ſecondes, & par conſéquent de Londres, 75 degrés 21 minutes 15 ſecondes. La latitude obſervée la méme année par Feuillée, étoit de

10

10 degrés 30 minutes 35 ſecondes. Mais Herrera dans ſes calculs des années 1709 & 1719, n'a trouvé que 10 degrés 26 minutes 35 ſecondes. Cette obſervation paroît la plus exacte, parce que ſuivant celle de Feuillée à Bocachica, dont il trouva que la latitude étoit de 10 degrés 20 minutes 24 ſecondes, il ſe trouveroit 10 minutes de différence entre la ville & Bocachica, ce qui feroit dix milles géographiques ; tandis qu'il eſt certain que Bocachica & la ville ne ſont éloignées que de ſept milles & demi. Suivant les cartes de Pople & de Moll, la latitude de Carthagène eſt de 10 degrés 34 minutes, & la longitude de 76 degrés 35 minutes. C'eſt une erreur d'un degré 14 minutes, dans laquelle ces deux auteurs ſont tombés par précipitation, ou par ignorance.

A ce mémoire, le capitaine ajouta une relation fort curieuſe de la priſe de Carthagène en 1585, par le chevalier Drake. Il la tenoit de ſon père, qui ſervoit alors dans la flotte angloiſe, & qui avoit écrit les évènemens dont il avoit été témoin.

Les hollandois ayant offert à la reine Eliſabeth de la reconnoître pour leur ſouveraine, cette grande princeſſe fit de ſérieuſes réflexions ſur leurs offres, & conſidérant les troubles que l'Eſpagne avoit ſuſcités dans ſes états depuis le

Elle y brûla San-Jago ou Plaga, capitale d'une île du même nom. Ni le gouverneur, ni l'évêque, ni perſonne de la ville, ne parut pour demander grâce, ce que les anglois attribuèrent au remords que les eſpagnols conſervoient d'avoir maſſacré cinq ans auparavant, avec autant de lâcheté que de perfidie, le capitaine Guillaume Hawkins, de Plimouth, & tous ſes gens. Ces barbares avoient raiſon de craindre encore notre reſſentiment pour la cruauté qu'ils avoient exercée à l'égard d'un petit garçon de la flotte dont ils s'étoient ſaiſis. Après lui avoir coupé la tête, ils lui avoient arraché le cœur, & mis en pièces tous ſes membres : ce fut pour tirer vengeance d'une action ſi cruelle, que les anglois brûlèrent non-ſeulement la ville, mais toutes les maiſons du pays, & qu'ils mirent en pluſieurs endroits, ſur-tout à l'hôpital, que le feu avoit épargné, des affiches qui rendoient témoignage du crime & du châtiment.

Delà, ils prirent directement la route des Indes occidentales ; mais la maladie ſe mit quelques jours après dans leurs troupes, & leur fit perdre un grand nombre de ſoldats. C'étoit une fièvre ardente qui les emportoit en peu de jours, & qui leur laiſſoit après leur mort des taches dans toutes les parties du corps, comme celles de la peſte. Ils l'attribuèrent au mauvais

jouoient ſur l'iſthme en travers, outre trois ou quatre cens mouſquetaires qu'elles avoient à bord. Ils en avoient poſté auſſi trois cens ſur terre pour garder ce paſſage.

Toute cette artillerie fit un feu terrible ſur les anglois ; mais le lieutenant-général Carliſle prenant avantage de l'obſcurité, marcha le long de la côte, & trouvant l'eau qui commençoit à baiſſer, il ſe mit facilement à couvert des coups de feu. Tous les anglois ayant ordre de ne pas tirer avant que d'être arrivés aux murs de la ville, ils s'avancèrent juſqu'à la barricade des tonneaux ſans s'être ſervis de leurs mouſquets. Mais auſſitôt qu'ils y furent arrivés, ils renverſèrent impétueuſement la barricade, & faiſant leur décharge ſur l'ennemi, ils en vinrent tout d'un coup aux piques & aux épées. Les eſpagnols ſe virent forcés de tourner le dos & d'abandonner le paſſage. On les pourſuivit ſi furieuſement, qu'ayant recommencé deux fois à faire face, ils furent pouſſés, ſans avoir le tems de reſpirer, juſqu'à la grande place de la ville ; & déſeſpérant enfin de pouvoir réſiſter plus long-tems, ils ſortirent de la place pour rejoindre leurs femmes & leurs enfans, qu'ils avoient eu la précaution d'envoyer à la campagne.

Ils avoient élevé à l'entrée de chaque rue

d'autres barricades de terre, avec une eſpèce de retranchement qui coûta quelque choſe à forcer. Mais ceux qui les défendoient s'étant bientôt diſperſés, les anglois y perdirent peu de monde. Ils avoient poſté auſſi dans des lieux avantageux un grand nombre d'indiens, avec leurs arcs & ces flèches empoiſonnées, dont la moindre bleſſure étoit mortelle. Ces barbares nous tuèrent quelques ſoldats. Au long des rues, les eſpagnols avoient planté dans la terre une infinité de pointes de fer, qui étoient empoiſonnées comme les flèches des indiens; mais nos officiers s'en étant apperçus firent marcher leurs gens ſur le bord de la mer qui baigne la place juſqu'au pied des maiſons; de ſorte que ces odieuſes inventions, ſi contraires aux loix de la guerre, ne furent pernicieuſes qu'à un petit nombre d'anglois. Ce ſoin qu'ils avoient eu de ſe préparer avec tant de précautions, venoit d'un avis qu'ils avoient reçu de l'approche de notre flotte vingt jours avant notre arrivée; ce qui avoit même donné aſſez de loiſir aux habitans pour mettre tous leurs effets à couvert.

Dans cette action les anglois firent priſonnier don Alonzo Bravo, qui commandoit à la première barricade. Ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ils paſsèrent ſix ſemaines dans la place,

voyant approcher nos pinaces, & leur équipage ſe cacha auſſitôt dans les bruyères, avec quelques eſpagnols de qui elles avoient reçu le ſignal. Nos anglois voyant les barques vides, y entrèrent témérairement, & ſe tinrent à découvert ſur le pont, où ils furent ſalués d'une décharge de mouſqueterie, qui leur tua deux capitaines, Wancy & Moon, avec cinq ou ſix de leurs gens. Les autres ne ſe trouvant point aſſez forts pour ſe venger ſur le champ de cette perfidie, & la plûpart étant des matelots qui n'avoient pas même apporté leurs armes, parce qu'ils avoient cru que leur canon ſuffiſoit pour forcer les deux barques, retournèrent à la ville, & n'y remportèrent que le chagrin de leur perte.

Les eſpagnols, ſuivant l'uſage auquel ils ne manquent jamais, de s'obſtiner trop long-tems contre toutes ſortes de propoſitions, & d'accepter enſuite ſervilement toutes les conditions qu'on veut leur impoſer, refuſèrent d'abord de convenir d'une ſomme pour racheter la ville. Mais lorſqu'ils nous virent réſolus de la brûler, & que cette menace fût même exécutée en quelque partie, ils conſentirent à payer cent dix mille ducats pour ſauver le reſte. Ainſi quoique Carthagène ne fût pas la moitié auſſi conſidérable que Saint-Domingue, nous en exigeâ-

le cap de Saint-Antoine, qui fait la pointe la plus occidentale de l'île de Cuba, où nous arrivâmes le 27 avril.

Carthagène s'eſt vengée depuis ce temps-là des anglois, non-ſeulement par la ruine du commerce des chaloupes, mais en prenant ſur eux l'île de la Providence, que les eſpagnols ont nommée *Santta Catalina*. Cette île eſt à trente-ſix lieues vers l'eſt de la côte de Honduras; à ſoixante-dix nord-nord oueſt de Porto-Bello; & ſa latitude eſt de 13 dégrés 15 minutes, de ſorte qu'elle eſt ſituée merveilleuſement pour cauſer beaucoup d'incommodité aux eſpagnols. Quoiqu'elle ait peu d'étendue, nous n'avons point de plantations en Amérique dont nous puiſſions tirer plus d'avantages, & notre intérêt doit nous faire conſerver le déſir de nous en remettre en poſſeſſion. Les boucaniers s'en ſont ſaiſis deux fois depuis que nous l'avons perdue, & la trouvoient auſſi très-favorable à toutes leurs entrepriſes; mais les eſpagnols ne les ont pas laiſſés long-tems maîtres d'un lieu, d'où ils pouvoient faire à tous momens des invaſions ſur leurs côtes, & cauſer de l'embarras aux galions dans leur route de Porto-Bello à Cartahagène.

Je ne prévoyois point en tirant la copie de ce mémoire, qu'il dût jamais contribuer ou nuire

à ma sûreté. L'envie de m'instruire étoit mon unique motif, & ce fut elle encore qui me fit commencer dès le même jour à faire exactement le journal de mon voyage. Je commis seulement une imprudence en gardant à part le mémoire de Carthagène, & l'on me fit connoître dans la suite qu'il m'auroit été moins dangereux, si j'eusse pris soin de le mêler comme indifféremment dans mon journal.

Après avoir pris huit jours de repos aux Canaries nous retournâmes vers l'Afrique avec le premier vent favorable. Sans nous être ouvert particulièrement aux anglois que nous quittions, nous les avions trouvés mieux instruits que nous, sur la partie de l'Afrique dont nous avions déjà parcouru les côtes. Leur pilote, qui avoit fait plus d'une fois la même route, nous donna des lumières que nous regrettâmes de n'avoir pas eues plutôt, & qui nous servirent encore dans la suite de notre navigation. Mais nous leur cachâmes soigneusement le butin que nous avions fait parmi les nègres, & les espérances que nous emportions pour l'avenir. Quoique nous n'eussions trouvé personne à Ferro qui sût distinguer mieux que nous la qualité des métaux, quelques essais que nous avions faits secrètement ne nous laissoient aucun doute

réalité de notre or, & notre capitaine
oit déjà divers moyens de retourner plus
uſement à la ſource.
ous eûmes dès le lendemain la vue du cap
Boyador, & continuant notre route ſans
cer plus près du continent, nous prîmes
ement la réſolution, en paſſant pour la ſecon-
fois au long de la même côte, d'obſerver plus
ctement que jamais les lieux où nous avions
ordé. Il ne nous fut pas difficile de les re-
nnoître, & celui qui attiroit encore tous nos
ſirs nous parut tel que nous l'avions gravé dans
tre mémoire. Nous ne doublâmes point cette
ureuſe pointe, ſans être vivement tentés de
us expoſer aux haſards d'une nouvelle deſ-
ite; & pendant quelques momens que nous
ervâmes cette penſée, nous prîmes plaiſir
us flatter qu'il ne nous ſeroit pas impoſſible
ever le reſte des lingots, avant que les
s euſſent le tems de ſe reconnoître. Mais
Petit nombre, & la néceſſité de laiſſer du
la moitié de nos gens à la garde du vaiſ-
refroidirent cette chaleur. D'ailleurs,
: ſi le ciel eût voulu nous fortifier contre
tation ſi dangereuſe, le vent nous ſervit ſi
lement à ce paſſage, qu'ayant duré quatre
c la même force, nous fîmes malgré nous
rois cens lieues dans un eſpace ſi court.

Nous fûmes enſuite arrêtés pendant neuf jours par un calme ſi profond, que la mer paroiſſoit immobile. Quoique nous nous cruſſions fort éloignés de la terre, il ne ſe paſſoit pas de jour où nous ne viſſions quelques oiſeaux qui s'approchoient de nous à la portée du fuſil ; nous en tuâmes quelques-uns, que les matelots allèrent prendre dans la chaloupe, avec le ſecours des rames. Nous diſſipâmes encore l'ennui d'un ſi long retardement par l'amuſement de la pêche. Enfin, le dixième jour il s'éleva au nord un orage violent qui nous fit craindre une nouvelle tempête ; mais qui ſe termina bientôt par une affreuſe pluie.

Nous fûmes ſurpris ſous la ligne d'un autre calme, qui auroit coûté la vie à ma femme, s'il eut duré plus long-tems. Elle ſe trouva ſi affoiblie, qu'ayant perdu la connoiſſance pendant plus de quatre heures, elle ne revint à elle-même qu'à l'aide de pluſieurs ſoufflets, avec leſquels je fis agiter l'air dans ma cabane. Cette langueur la reprenant auſſitôt que le mouvement de l'air ceſſoit, je fus obligé pendant trois jours d'acheter par des ſommes immenſes les ſervices de quelques matelots, qui ſe trouvant eux-mêmes fort incommodés de leur ſituation, ſe crurent en droit de me faire payer leur ſecours. Nous ſortîmes de cet embarras pour retomber dans un nouveau danger ; le vent, dont la joie de le

ſentir

ître nous fit uſer d'abord avec peu de
n, pouſſa notre vaiſſeau avec tant de
ſur un banc de ſable, qui n'étoit pas
ſur nos cartes; que nous demeurâmes
p plus immobiles que nous ne l'avions été
t les deux calmes. Notre capitaine, mor-
nt alarmé, fit d'abord viſiter toutes les
du vaiſſeau; elles ſe trouvèrent ſaines,
n'en fut pas plus raſſuré contre un ac-
t qui paroiſſoit ſans remède. Cependant
heures après, nous crûmes ſentir que le
au recommençoit à flotter. Il reprit en effet
outs du vent, & nous rendîmes grâce au
de nous avoir ſauvés d'un péril, que nous
connoiſſions pas mieux en le voyant finir, que
ſqu'il avoit commencé. Quelques-uns de nos
telots nous aſſurèrent néanmoins qu'ils en
oient vu des exemples, & donnèrent à la cauſe
nos frayeurs le nom de ſable mouvant, qui
forme quelquefois par le ſeul choc des flots,
t-tout dans les momens qui précèdent un calme,
qui ſe réſout enſuite lorſque l'agitation recom-
nce. Depuis notre départ de Londres, j'avois
reconnoître dans la conduite du capitaine,
ans toute la manœuvre du vaiſſeau, que je
is pas avec les plus habiles gens du monde;
ne pûs m'empêcher, en forçant de ce der-
danger, de lui faire entrevoir l'opinion que

j'en avois. Loin d'en paroître offenſé, il me confeſſa que dans la néceſſité de réparer ſa fortune, il avoit donné beaucoup au haſard, & qu'il apportoit à ſon métier moins de lumières que de réſolution. Nous gagnâmes enfin le cap de Bonne-Eſpérance, où la crainte qu'il ne fût arrivé quelque dommage au vaiſſeau en donnant ſur le banc de ſable, lui ſervit de prétexte pour entrer dans la rade.

Nous étions ſi bien avec les hollandois, que n'ayant que de l'aſſiſtance à nous en promettre, nous abordâmes à pleines voiles au rivage. On nous fit l'accueil que nous avions eſpéré. Je conçus, par les diſcours du capitaine, qu'il avoit d'autres vues que celles dont il s'étoit fait un prétexte. Il ne me le diſſimula point lorſque nous fûmes à terre. La compagnie hollandoiſe des Indes orientales ayant formé un très-bel établiſſement à cette extrémité de l'Afrique, il ſe propoſoit non-ſeulement de vérifier la réalité de notre tréſor, mais de prendre adroitement les connoiſſances qui nous manquoient pour le ſuccès de nos eſpérances, & de jeter les fondemens de l'entrepriſe qu'il méditoit à ſon retour. Nous trouvâmes dans la grande habitation des hollandois, qui eſt près du fort, des gens d'autant plus entendus ſur la matière des métaux, que cette partie de l'Afrique n'étant point ſans mines d'or

BERT LADE.

ous nos efforts pour le con-
étroitement les pattes. Il ſe
ar les morſures, ce qui nous
ité de lui couvrir la tête, &
os mouchoirs. Nous en prîmes
crivain renverſa d'un coup de
fut ſi bleſſé, qu'il mourut quel-

t de l'autre côté de la monta-
s ſurpris qu'au lieu du terrein
x que nous avions eu juſqu'alors,
a qu'une perſpective riante dans
rte de vue. C'étoient en pluſieurs
abitations qui reſſembloient à nos
os meilleurs villages. La plupart
toient bâties de briques, & ne le
ıt pour la propreté & l'agrément,
ons de Hollande. La campagne étoit
verdure. Notre interprète nous af-
terre y étoit auſſi bonne que dans
les plus fertiles de l'Europe, &
oduiſoit toutes ſortes de grains &
Mais cette belle plaine, qui n'a pas
quinze lieues d'étendue, eſt inſeſtée
ement par un grand nombre de bêtes
ui deſcendent des montagnes arid
dée. Quoique tous ces anima
à la vie des hommes, i

trouve des lions, des tigres, des léopards, des chiens ſauvages, des loups, & d'autres ennemis de la race humaine, à qui la faim fait quelquefois commettre des déſordres fort ſanglans. Les laboureurs ne conduiſent point la charrue ſans être armés, & l'entrée de toutes les habitations eſt défendue par des foſſés & par des portes. On trouve d'ailleurs dans le pays toutes ſortes de gibiers, particulièrement des cerfs, dont le nombre eſt prodigieux. Il y a quantité de chevaux ſauvages, parmi leſquels il s'en trouve d'une beauté extraordinaire. Ils ont la peau diverſifiée de raies blanches & noires. Mais on parvient difficilement à les dompter. Les eaux des ſources & des rivières étant excellentes & fort poiſſonneuſes, il ne manque rien à ce beau canton pour la commodité & l'agrément de la vie.

L'amuſement qui nous avoit arrêtés ſur la montagne ayant conſumé une grande partie du jour, notre interprète nous fit craindre que ſi l'admiration nous retenoit plus long-tems à conſidérer la plaine, nous ne fuſſions expoſés à la rencontre de ces terribles animaux dont il nous avoit peint la férocité. Nous preſsâmes notre marche. Toutes les habitations ayant beaucoup de reſſemblances, il nous ſuffiſoit d'en voir une pour prendre une idée de toutes les autres. Celle où nous arrivâmes ſe nomme Delft, du nom

& couvertes de jonc ; à la réſerve de quelques peuples qui ſe retirent dans des cavernes. Pluſieurs de ces cabanes ſont ſi grandes, qu'elles peuvent contenir une famille de trente perſonnes. Il paroît que la langue de toutes les nations caffres eſt à peu près la même ; mais elle eſt ſi confuſe & ſi mal articulée, que les étrangers ne peuvent l'apprendre. Au contraire les caffres apprennent aſſez facilement celle des étrangers, & dans le voiſinage du Cap il s'en trouve beaucoup qui ſe font entendre en hollandois. Quoiqu'ils n'aient aucune trace de culte religieux, on croit qu'ils reconnoiſſent un être ſouverain, mais ils ne penſent guères à lui rendre le moindre hommage. Ils pouſſent néanmoins des cris vers le ciel, lorſqu'après un mauvais tems ils voient que l'air commence à devenir plus doux ou plus ſerein. Ils rendent auſſi quelques reſpects à la lune lorſqu'elle commence à paroître, du moins ſi l'on en juge par l'ardeur avec laquelle ils paſſent alors toute la nuit à chanter & à danſer.

S'il avoit pu nous reſter quelque curioſité après avoir paſſé quelques heures dans l'habitation des ſauvages, elle auroit regardé le fort d'Hallenbock que les hollandois ont conſtruit à dix lieues du Cap, & qui eſt devenu un lieu conſidérable par le grand nombre d'habitans qui s'y ſont établis. Il eſt fait pour arrêter les ſauvages,

qui peuvent quelquefois s'attrouper. Une garniſon aſſez nombreuſe rend le Cap & les autres habitations tranquilles de ce côté là. Mais ayant peu de lumières à eſpérer dans une place de guerre, nous retournâmes au Cap le lendemain de notre départ.

J'y étois attendu par une diſgrâce que j'étois fort éloigné de prévoir, & qui m'auroit été néanmoins beaucoup plus fâcheuſe ſi elle eût été différée plus long-tems. Depuis huit jours que nous étions arrivés au Cap, on avoit eu le tems de réparer ce qui pouvoit manquer à notre vaiſſeau, & nous penſions à nous remettre en mer au premier vent. Mais en partant vingt-quatre heures plutôt, je me ſerois expoſé au chagrin de ne recevoir que dans les Indes une nouvelle qui auroit rendu mon voyage abſolument inutile. Pendant la nuit que nous avions paſſée à viſiter les habitations hollandoiſes, il étoit arrivé au Cap un vaiſſeau anglois qui ne s'y étoit arrêté comme nous, que pour quelques néceſſités de navigation. Il faiſoit auſſi le voyage des Indes, & n'étoit parti de Londres qu'environ quinze jours après le nôtre. M. Sprat, mortellement piqué de l'innocente tromperie qu'il avoit à me reprocher, avoit ſaiſi la première occaſion d'en tirer vengeance. Le capitaine, qui ſe nommoit M. Rut, étoit chargé

à calmer les inquiétudes de ma femme. De là je me rendis au vaiſſeau, pour faire décharger mes marchandiſes. Le vent étoit devenu ſi favorable depuis une heure, que j'appréhendois tout de l'empreſſement de l'équipage. Mais je trouvai le capitaine à bord, où il avoit reçu la lettre de M. Sprat. Il vint à moi les bras ouverts & la larme à l'œil. Après m'avoir fait connoître qu'il étoit inſtruit de mon malheur, & qu'il regrettoit amèrement de n'y pouvoir remédier, il me félicita d'en avoir reçu la nouvelle dans un lieu où je pouvois trouver mille moyens de l'adoucir. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne ſerez pauvre nulle part avec une bonne partie de nos lingots, que mon intention eſt de vous céder.

Il ne falloit que mon embarras, ſans aucun attachement aux richeſſes, pour me faire trouver le ſujet d'une vive ſatisfaction dans ce diſcours. J'embraſſai à mon tour un ami ſi fidèle & ſi généreux, & les premiers témoignages de ma reconnoiſſance tombèrent ſur ſa bonté plus que ſur le tréſor qu'il me promettoit. Mais enfin, dans l'état où j'allois me trouver, je ne lui cachai point que ſes généreuſes promeſſes me rendoient la vie, & ſauvoient peut-être du dernier déſeſpoir une malheureuſe famille dont le ſort méritoit ſa pitié. Des remercîmens ſi vifs

me cruſſent dans la néceſſité, & j'étois bien aiſe au contraire de les mettre dans l'opinion que les reſtes de ma fortune me laiſſoient encore le pouvoir de former quelque entrepriſe.

L'inclination qu'ils avoient à me ſecourir devint beaucoup plus vive, lorſqu'ayant commencé, moi & toute ma famille, à étudier leur langue, ils purent nous parler & nous entendre. Ma fille aînée étoit aimable. Je ne fus pas longtems ſans recevoir pour elle des propoſitions de mariage. Un marchand établi depuis vingt ans au Cap, où il avoit amaſſé de grandes richeſſes, & veuf depuis ſix mois, me fit offrir de la prendre ſans dot. Je ne rejetai point abſolument ſes offres. Mais quoique mon capitaine ne ſe fût lié à moi que par une promeſſe vague dont je l'avois même diſpenſé, la reconnoiſſance que je devois à ſon amitié m'avoit ait prendre la réſolution d'attendre effectivement ſon retour. Mon intention d'ailleurs étant en éloignée de me fixer au Cap, j'aurois eu op de regret d'y laiſſer ma fille, au riſque de la revoir jamais. Cependant, pour le deſſein e j'avois de m'inſtruire dans toutes les mé- des de commerce, & de jeter les fondemens Quelque entrepriſe avant le retour du capi- ne, je gardai des ménagemens qui pouvoien

capitaine. S'il continuoit ſon voyage juſqu'en Angleterre, je me propoſois de le charger du rapport de ma conduite & des pièces ou des effets que je devois retirer de Batavia. Avec cette vue, j'avois celle de mortifier M. Sprat, lorſque tous les marchands de Londres apprendroient de la bouche de mon ami, & peut-être par le ſuccès de ma négociation, que je ne méritois pas le tort qu'il avoit fait à mon honneur en m'ôtant les emplois qu'il m'avoit confiés. Enfin, quelque parti que M. Rindekly pût prendre après ſa courſe, je ne devois pas douter que s'il s'arrêtoit au Cap pour épouſer ma fille, celui à qui il remettroit la conduite de ſon vaiſſeau juſqu'à Londres ne fût digne de ma confiance autant que de la ſienne.

Il n'y eut perſonne au Cap qui n'applaudit à ma réſolution. Ma femme ne l'approuva pas moins, & ce fut elle qui me conſeilla de prendre avec moi l'aîné de mes fils. J'embarquai une partie de mes montres & de mes ouvrages d'orfévrerie, avec le quart de mes lingots que je voulois une fois convertir en argent monnoyé pour m'aſſurer de leur juſte valeur. Nous partîmes le 17 de Juillet, à bord du *Dauphin*, vaiſſeau de Middelbourg. Notre navigation fut heureuſe juſqu'à la hauteur du cap de Bruining, éloigné d'environ cent lieues de celui de Bonne-Eſpé-

: impétueux nous ayant fait
deux autres vaisseaux, nous
ours entiers sans les revoir.
is commencions à perdre l'es-
joindre, nous les apperçûmes
is découvrîmes à mesure que
ions, qu'ils avoient été plus
ous par la tempête. Le *Zuy-*
oit quarante pièces de canon,
x de ses mâts, & se trouvoit
de côtés, que dans le danger
étoit, on avoit déjà transporté
à cargaison dans l'autre. Quoi-
rté une diligence extrême à fer-
voies d'eau, il s'en formoit de
is momens; ce qu'on ne pouvoit
i choc violent de quelque rocher,
nlé toute la charpente, sans qu'on
çu dans l'agitation de la tempête;
oit d'autant plus terrible, que re-
cesse, on ne savoit où le remèd
pour le prévenir. Les trois capit
nu conseil sur un si malheureux
ent à faire passer le reste
moins ce qu'elle co
le bord où j'étoi
que l'artilleri
ce qui s

alarme si subite, ils ne voulurent point abandonner à la discrétion des sauvages quantité d'honnêtes gens qui étoient encore dispersés. Le capitaine du vaisseau de Middelbourg, brave & prudent officier, fut d'avis de nous ranger tous derrière les arbres qu'on avoit apportés sur le rivage, & que nos charpentiers commençoient à mettre en œuvre. Il donna ordre en même tems que les vaisseaux eussent le flanc tourné vers la terre, pour être en état de faire leur décharge au premier signe. Les trois équipages montant ensemble au nombre de cent dix hommes, nous étions à terre environ soixante; qui n'avions point d'autres armes que nos fusils & des bayonnettes. Mais quoique le signal du canon eût ramené les moins éloignés, il nous en manquoit encore huit ou dix qui couroient grand danger d'avoir été coupés par les nègres. Cependant nous découvrîmes bientôt la petite armée qui sembloit nous mettre. Quoiqu'au fond notre frayeur fut mé-; parce que les hollandois sont aimés de part de ces peuples, avec lesquels ils entiennent continuellement quelque commerce, négligeâmes aucune précaution pour défense. En peu de momens les arbres croisés les uns sur les autres, & assez d'habileté pour faire une bar-

Ils nous ſaluèrent d'un air fier. Le capitaine leur rendit leur ſalut, & ne comprenant rien à quelques diſcours qu'ils prononçoient dans leur langue, il leur montra, pour réponſe, nos vaiſſeaux & notre troupe, qui faiſoient fort bonne contenance derrière les arbres. Les nègres voyant qu'ils n'étoient point entendus, prononcèrent fort diſtinctement quelques mots hollandois, ſans liaiſon à la vérité, mais capables de nous faire juger auſſitôt qu'ils avoient déjà reçu des viſites de cette nation. Le mot d'*ia*, par lequel nous applaudîmes d'abord à ce que nous entendions, fut un nouveau ſigne par lequel ils nous reconnurent auſſi. Ils firent d'une main dans l'autre le mouvement par lequel ils expriment les échanges du commerce; & nous nous figurâmes qu'ils vouloient nous marquer que nous étions des marchands, ou qu'ils eſpéroient de faire quelques affaires de négoce avec nous. Notre manière de répondre ayant été propre à les confirmer dans cette idée, ils ne penſèrent plus qu'à nous accabler de careſſes.

Nos capitaines leur offrirent alors un verre d'eau-de-vie, qu'ils acceptèrent avec les témoignages d'une joie fort vive. Ils ne ſe firent pas preſſer davantage pour entrer dans une chaloupe, & ſe laiſſer conduire aux vaiſſeaux. On leur y donna des rafraîchiſſemens. Ils les prirent

cuivre qu'ils battent par mesure, & sur lesquels ils forment un carillon fort harmonieux. Toutes les personnes de qualité entretiennent un corps de garde à l'entrée de leur maison, formé de plusieurs esclaves, qui veillent la nuit pour la sûreté de leur maître. Ainsi à la moindre alarme, toute la ville est réveillée par un bruit extraordinaire; & l'arrivée de trois vaisseaux dans une nuit fort obscure, avoit causé de l'inquiétude aux gardes du port.

Cependant, comme les hollandois y sont si absolument les maîtres, que les autres peuples n'y peuvent aborder sans leur permission, nous trouvâmes tout le monde empressé à nous servir. La tempête avoit encore maltraité furieusement un de nos vaisseaux, & quelques marchands hollandois de Bantam étoient intéressés dans notre cargaison. C'étoient deux raisons de nous y arrêter. Un de nos trois capitaines partit le lendemain pour se rendre par terre à Batavia. J'étois le maître de partir avec lui; mais rien ne me forçant à cette diligence, je me fis un amusement de voir Bantam, pour commencer à connoître les indiens.

Le jour étant venu nous éclairer, je fus frappé du spectacle de la ville, qui forme une perspective extrêmement riante. Un mélange de

trat à ſon ſiége dans la cour du palais royal, où les parties comparoiſſent ſans procureurs & ſans avocats. Si l'accuſation eſt capitale, on amène le criminel, & les accuſateurs le ſuivent avec les témoins. On expoſe le crime dans toutes ſes circonſtances. Les témoins le confirment, & le jugement ſuccède auſſitôt. Il n'y a qu'un ſeul ſupplice pour tous les crimes qui méritent la mort. On attache le coupable à un poteau, & on le tue d'un coup de poignard. Les étrangers ont ce privilege, que pourvu qu'ils n'aient point tué de ſang froid & de guet à pan, ils évitent la mort en ſatisfaiſant à la partie civile. J'eus la curioſité d'aſſiſter à l'exécution. La foule nous ouvrit le paſſage en reconnoiſſant à mes habits que j'étois arrivé nouvellement. Le criminel étoit déjà livré à l'exécuteur, qui s'approchoit avec lui du poteau. Il avoit les mains liées, la tête nue, & ſes grimaces me firent juger qu'il n'alloit pas recevoir la mort avec plus de nobleſſe, qu'il ne l'avoit donnée. Cependant la ſcène fut ſi prompte, que ſa crainte ne le fit pas ſouffrir long-tems. J'admirai le ſilence du peuple pendant l'exécution, & l'air de triſteſſe que chacun emportoit en ſe retirant.

Nous nous trouvions dans la cour du palais. M. King m'offrit d'employer ſon crédit pour

glois; car ils ont continuellement la zagaye en main. Leur habillement eſt une ſorte de veſte qui leur ſerre le corps juſqu'à la ceinture, & qui s'élargit autour des cuiſſes en deſcendant cinq ou ſix doigts au-deſſous des genoux. Leur ceinture eſt fort large. Ils portent ſur la tête un bonnet ſurmonté de plumes d'autruches; & comme on choiſit les plus vigoureux ſoldats pour cet office, ils ont tous l'air fort guerrier. Ils nous ſaluèrent à notre paſſage avec la zagaye. Leur nombre étoit d'environ deux cens.

Le moyetan nous fit entrer dans un autre ſallon, moins grand, mais beaucoup plus orné que le premier. Nous y trouvâmes les officiers de la garde intérieure, vêtus dans la même forme que leurs ſoldats, mais d'une étoffe fort riche. Le fond en étoit de ſoie, entremélée d'un tiſſu d'or qui ſerpentoit en différentes figures. Ils avoient à la main, au lieu de zagaye, une eſpèce de dard plus court, orné d'or au lieu de fer. Une clef que le moyetan portoit à ſa ceinture, & qui eſt le ſigne de la faveur pour tous les grands de l'état, nous ouvrit une porte dorée, par laquelle nous entrâmes dans un long appartement. Les murs en étoient ou dorés comme la porte, ou couverts par intervalles d'un fort beau verni, qui repréſentoit diverſes figures d'animaux & quelques payſages mal deſſinés. Je

roi. L'appartement qu'il habite eſt dans l'une des deux aîles ; l'autre eſt habitée par ſes femmes. Des deux côtés, il y a d'autres cours par derrière, qui ſervent au logement des domeſtiques, & qui ont leur entrée par d'autres portes du palais. On n'y trouve ni ſalles pour les conſeils, ni même aucun appartement pour les audiences. L'uſage ancien du pays, eſt que le roi convoque l'aſſemblée de ſes conſeillers dans une plaine voiſine de la ville, où l'on traite les plus grandes affaires de l'état. Il eſt vrai qu'il y en a peu d'importantes depuis que les hollandois tiennent le pays & la capitale même en bride par leurs garniſons. Ainſi, le roi de Bantam n'a qu'une autorité dépendante qui reſſemble peu au pouvoir ſouverain ; & comme il eſt le plus puiſſant de tous les princes indiens de l'île, on peut ſe former là-deſſus une juſte idée des autres.

Rien ne me parut plus curieux & plus agréable dans ſon palais qu'une grande volière où l'on a raſſemblé toutes les eſpèces d'oiſeaux qui ſont connus dans les Indes. La variété de leurs figures & de leurs plumages forme un ſpectacle dont mes yeux ne pouvoient ſe raſſaſier. D'ailleurs, la volière eſt ſi belle qu'on la prendroit pour un temple magnifique. Elle eſt à l'extrémité du quartier des femmes, pour leur ſervir d'amuſement. Notre guide avertit M. King dans cet

qui reſſemblent beaucoup à celles des couvens. Enfin, dans un palais d'une ſi grande étendue, je ne vis pas une ſeule piece d'architecture qui put me faire prendre une idée plus avantageuſe du goût & de l'induſtrie des indiens.

Cette viſite fut ſuivie de celle de la ville, dont M. King me fit parcourir les plus belles rues. N'étant point pavées, le fond en eſt preſque toujours ou ſale ou poudreux. Mais toutes les maiſons ſont riantes par la continuité des vernis & des peintures. Il n'y a point d'édifices publics, excepté quelques lieux de retraite & pour les malades & pour les pauvres. Les marchands & les ouvriers ſont reçus, chacun ſuivant leur eſpèce, dans des rues différentes, où l'on ne voit rien qui n'ait rapport à leur profeſſion. Ils y ont des chefs de police qui veillent à l'entretien du bon ordre, & qui jugent toutes leurs affaires en dernier reſſort. Les rues des marchands d'étoffes & de bijoux ſont d'une richeſſe & d'une propreté ſurprenante. En marchant par la ville, je fus témoin pluſieurs fois d'un uſage fort incommode pour le peuple. Les grands ſeigneurs ne paroiſſent jamais en public, ſans être précédés d'un officier qui porte devant eux un ſabre dont le fourreau eſt de velours cramoiſi, & ſert à faire connoître la dignité du maître. A cette vue, tous les paſſans ſont obligés de ſe

proſterner, & ceux qui manqueroient à ce devoir ſeroient maltraités ſur le champ par les eſclaves de la ſuite, qui ſont toujours en fort grand nombre. Les étrangers ſont diſpenſés de cette humiliante ſoumiſſion, mais l'uſage eſt qu'ils y ſuppléent en s'arrêtant dans la rue, & en faiſant au ſeigneur indien une profonde inclination. Mon fils, qui m'accompagnoit, ayant fait mal-à-propos quelques pas au long des maiſons tandis que nous étions à voir une de ces marches, fut averti fort bruſquement par un eſclave de ſe tenir dans le reſpect dont perſonne n'eſt diſpenſé.

Nous rendîmes viſite à quelques indiens de connoiſſance de M. King, qui nous reçurent c beaucoup de careſſes : ils nous préſentèd'excellens vins de pluſieurs endroits reés, avec une ſorte de pâtiſſerie compoſée , de miel & d'épices. Outre l'agrément it, elle a la propriété de nettoyer l'eſtode le fortifier. Les maiſons particulières, lu moins des ſeigneurs & des riches marne ſont guères inférieures à celle du roi l'étendue. Les meubles & les ornemens dans le même goût ; & j'aurois même pour mon ſéjour celle d'un marchand Calite, qui, après s'être enrichi par ſon e dans le golfe Perſique, s'étoit attaché

à ſe rendre la vie heureuſe par toutes les commodités & les agrémens, qu'il pouvoit tirer de ſes richeſſes.

L'amitié de M. King devint ſi vive pour mon fils & pour moi, qu'après m'en avoir renouvelé les aſſurances, il m'offrit volontairement de m'açcompagner à Batavia, pour faciliter le ſuccès de ma commiſſion par ſon crédit. Je ne prévoyois point encore combien ce ſecours me ſeroit bientôt néceſſaire. Auſſi le refuſai-je d'abord, par la ſeule crainte d'abuſer de cet excès de politeſſe. Nos vaiſſeaux ne devant pas s'arrêter long-tems au port de Bantam, je ne penſois point à faire le voyage de Batavia par terre, comme M. King me le propoſoit. Mais l'induſtrie de M. Fleet avoit déjà fait bien du chemin. Le refus que je faiſois de ſes ſervices, & l'indifférence que je marquois pour ſon amitié l'avoient irrité juſqu'à lui faire chercher les moyens de me nuire. Il avoit pris des informations parmi les hollandois ſur le ſujet de mon voyage. Une commiſſion auſſi importante que la mienne étoit une belle carrière pour l'artifice. Il étoit parti auſſitôt pour Batavia, & s'étant adreſſé au premier commis de l'amirauté, il l'avoit déjà rempli des préventions les plus malignes contre mon caractère & contre mon entrepriſe. Je ne connus cette perfidie que par ſes effets. Après avoir

paſſé ſix jours à Bantam, je me remis en mer au premier ſigne de mon capitaine. M. King, qui n'étoit jamais ſans quelques affaires à Batavia, me promit de m'y rejoindre, & trouva dans ſa politeſſe un motif de plus pour hâter ſon voyage.

Un heureux vent nous ayant fait ſortir du détroit dès le même jour, nous entrâmes le lendemain dans le port de Batavia. La nature n'a rien fait de ſi propre à charmer les yeux que les environs de cette fameuſe ville. On connoît l'induſtrie des hollandois pour tirer parti des moindres avantages de la ſituation, & pour les embellir. La petiteſſe de leur pays les forçant à n'y rien négliger, ils ont appris par des expériences continuelles à forcer toutes les difficultés du terrein. Mais n'en ayant point trouvé à Batavia, toute leur attention s'eſt tournée du ſoin de l'ornement. Des canaux, des allées d'arbres, des bâtimens magnifiques ſont les premiers objets qui ſe préſentent à ceux qui abordent au rivage; & la campagne ne paroît qu'une grande ville, au milieu de laquelle Batavia eſt comme reſſerrée. Ce n'eſt pas qu'elle manque d'étendue. Elle n'en a guères moins qu'Amſterdam; elle eſt bâtie dans le même goût, c'eſt-à-dire que toutes ſes rues ſont arroſées d'un large canal, & plantées de grands arbres qui donnent de deux côtés un ombrage continuel. Le port

eſt large & commode. C'eſt ce qui ſe préſente à la première vue. Mais les beautés particulières, les richeſſes & le faſte de cette magnifique ville ſurpaſſent toutes les deſcriptions. Nous y arrivâmes le 2 de ſeptembre.

L'année avoit été malheureuſe pour le commerce. Outre un grand nombre de naufrages, les corſaires avoient enlevé ou pillé tant de vaiſſeaux, que la conſternation étoit répandue parmi les marchands. Il n'y avoit point dans le port de Batavia la moitié des vaiſſeaux qu'on y voit tous les ans. Nous remerciâmes le ciel de nous avoir conſervés au milieu de tant de périls, & nos capitaines ſe flattèrent d'en tirer plus de profit de leur cargaiſon. Tandis qu'ils s'occupèrent de leurs affaires, je fis l'ouverture des miennes au conſeil de l'amirauté, qui étoit demeuré en poſſeſſion des effets de la compagnie de Londres. Mes explications furent écoutées; mais je conclus de quelques réponſes des officiers du conſeil qu'on m'avoit nui dans leur eſtime. Ma défiance ne tombant encore ſur perſonne, je réſolus ſeulement d'éclaircir ce ſoupçon. Je preſſai les officiers de parler nettement. Ils m'avouèrent enfin, ſans me nommer le délateur, qu'ils avoient appris de quelques perſonnes bien informées, que je prenois fauſſement le titre de commiſſionnaire de la com-

pagnie angloiſe, & que le véritable député étant mort au cap de Bonne-Eſpérance, je m'étois attribué le droit de lui ſuccéder ſans aucune ſorte d'autorité. Ils ajoutèrent qu'ayant déjà été remercié de mes ſervices par M. Sprat, je ne devois pas être ſurpris que dans une affaire délicate le conſeil de l'amirauté crût avoir beſoin de quelque précaution, & que s'ils étoient fort éloignés de m'accuſer de mauvaiſe foi, leur propre intérêt ne les obligeoit pas moins à garder les meſures de la prudence. J'entrevis deux choſes dans cette réponſe. Premièrement, quelque maligne inſinuation, dont je ne pouvois accuſer que les hollandois de notre équipage; je crus déméler en ſecond lieu que meſſieurs du conſeil ſaiſiſſoient volontiers ce prétexte pour éloigner des demandes importunes. Je me dédis comme je le devois par la ſimple expoſition des circonſtances où je me trouvois au Cap; & produiſis en bonne forme la réſignation du facteur anglois m'avoit faite, en mourant, de tous les pouvoirs dont il étoit revêtu. On prit mes pièces pour les examiner à loiſir. Cependant, que je rencontrai dans les rues de la ville, ne paroiſſant point dans toutes ces occaſions, je continuai d'accuſer les hollandois de trahiſon, & je commençai à craindre de ne

j'avois l'obligation de ce commencement de fortune !

La maiſon de ville, la ſalle du conſeil, l'arſenal, les magaſins, ſont des édifices à Batavia, dont on admire la beauté. Tous ces bâtimens, comme la plupart des rues de la ville, portent les mêmes noms qu'Amſterdam. C'eſt cette capitale du commerce de Hollande qu'on a voulu repréſenter dans la capitale du commerce hollandois aux Indes orientales. Tout y porte quelque reſſemblance, juſqu'aux lieux de débauche qui ſont relégués de même dans certains quartiers de la ville, & qui payent une contribution à l'état. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je les nomme. Mon fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, s'y laiſſa malheureuſement entraîner par quelques jeunes gens, ſous prétexte de voir les raretés du pays. Ces lieux dangereux ſont peuplés d'indiennes, qui excellent dans toutes ſortes d'exercices agréables, qui chantent, qui danſent, qui ont l'art d'exciter vivement les paſſions. Ce ſpectacle frappa mon fils juſqu'à lui faire oublier que la nuit étoit fort avancée; & quoique ſes compagnons m'aient proteſté, comme lui, qu'il s'étoit conduit avec ſageſſe, il ſe trouva mêlé dans la querelle de quelques ivrognes qui attirèrent la garde par leurs excès. On ne mit

le distinction entre l'innocent & le cou-
Il fut mené avec les autres à la prison de
d'où il eut beaucoup de peine à me faire
de son embarras. Le mien étoit déjà fort
, de le voir si long-tems à revenir. Je
avec une inquiétude mortelle, & toutes
llicitations n'ayant pu me le faire rendre
e jour, je passai le reste de la nuit dans
n.

ncident n'avoit rien qui fût propre à dés-
mon fils, ni qui dût rejaillir sur moi,
mpressement ne pouvoit passer que pour
ement de tendresse paternelle. Cepen-
Fleet ne laissa point échapper cette
occasion de me nuire. Dès le lende-
cours de mes affaires m'ayant conduit
, j'eus la mortification de m'entendre
que je perdois mon fils par mes exem-
lue ma conduite ne détruisoit pas les
ffices qu'on m'avoit rendus. Ainsi, l'on
it responsable d'une folie de jeunesse,
je n'avois aucune part, & l'on sup-
j'avois été le guide de mon fils dans
ure scandaleuse. Je réussis néanmoins
nt à dissiper cette noire imputation :
n augurai pas mieux de la disposition
Il sembloit qu'il me fît grâce en se
preuve de mon innocence.

Dans cet intervalle, M. King arriva de Bantam, & me chercha auſſitôt avec empreſſement. Il n'apprit pas mes chagrins ſans douleur. La multitude d'amis qu'il avoit dans la ville lui fit eſpérer de découvrir qui m'avoit ſuſcité tant d'obſtacles. Il reçut enfin les éclairciſſemens qu'il cherchoit d'un écrivain du conſeil, qui avoit entendu les déclamations de M. Fleet. Nous reconnûmes alors que je devois conſerver peu d'eſpérance, puiſque la facilité qu'on avoit eue à ſaiſir une ſi frivole occaſion de rejeter mes demandes, prouvoit clairement qu'on étoit réſolu de fermer l'oreille à toutes mes ſollicitations. Il y avoit dans le port un vaiſſeau qui étoit arrivé de Canton, & qui devoit relâcher au cap de Bonne-Eſpérance, en reprenant la route de Hollande. Attiré, comme j'étois, par les promeſſes de M. Rindekl[illegible], & craignant de le manquer à ſon paſſage, je balançai ſi je devois remettre plus loin mon départ. M. King n'eut à m'oppoſer que les mouvemens de l'amitié, qui lui faiſoit ſouhaiter de ne nous ſéparer jamais. Il entra même dans mon impatience, lorſqu'après avoir fait une nouvelle tentative au conſeil, la réponſe que j'en obtins nous fit voir qu'on ne cherchoit plus qu'à ſe délivrer de mes importunités. J'abandonnai par ſon avis la pourſuite de cette affaire, & j'em-

ſe faire goûter dans ma bouche, trouvât plus de faveur ou de juſtice ſur ma ſimple procuration ; & je lui déclarai que mon deſſein étoit de renvoyer leurs inſtructions à meſſieurs de la compagnie de Londres, par la première voie que je trouverois au Cap.

J'avois paſſé ſix ſemaines à Batavia, dont je ne retirai point d'autre utilité que l'échange de mes lingots, & le plaiſir d'avoir vu une ſi belle ville. A l'égard du commerce, quoiqu'il ne me fût point inutile d'avoir obſervé les uſages & les différentes méthodes d'une nation auſſi éclairée que les hollandois, je ne trouvai point mille choſes auxquelles je m'étois attendu. A la réſerve des marchandiſes qui ſe conſomment par l'uſage, le commerce de Batavia n'eſt que d'entrepôt. Ainſi, l'on n'y voit ni manufactures, ni ouvriers d'une habileté extraordinaire, ni inventions nouvelles ; enfin, rien de ce qui s'offre de toutes parts à Londres & à Amſterdam. Tout y eſt apporté des Indes pour la Hollande ou de la Hollande pour les Indes. On y travaille néanmoins les perles & les autres pierreries. Mais la plupart des autres marchandiſes ſont ou dans les magaſins, d'où elles doivent être tranſportées ſuivant leur deſtination, ou ſur les vaiſſeaux qui s'arrêtent au port, & qui payent les droits du paſſage, ſoit en al-

lant, ſoit à leur retour. Je parle du moins de ce qui eſt tombé ſous mes yeux, car j'ai peine à croire que ma qualité d'étranger fut une raiſon qui eût fait dérober le reſte à ma curioſité. Les hollandois avec qui j'étois venu s'ouvroient à moi ſans réſerve, & M. King devoit être bien inſtruit après vingt ans de ſéjour qu'il avoit fait à Bantam & dans les autres parties de l'île.

Mon retour au cap de Bonne-Eſpérance fut ennuyeux, mais ſans danger. L'*Enchuyſen*, ſur lequel j'étois monté, devoit entrer dans le golfe Perſique, & relâcher dans divers ports où la compagnie hollandoiſe des Indes orientales a des comptoirs. Celui d'Ormuz, qui eſt aujourd'hui fort médiocre, nous arrêta long-tems. On y étoit occupé des mouvemens de la cour de Perſe, & chacun prenant parti ſuivant ſes intérêts ou ſon inclination, la crainte des armes étoit beaucoup plus écoutée, que le ſoin du commerce. M. Dairy, directeur hollandois du comptoir, étoit fort attaché à l'ancienne race des rois de Perſe; & ne doutant point que la révolution dont cette maiſon ſembloit menacée par le mécontentement de tous les grands, & par la foibleſſe du miniſtère, ne tournât du moins à l'avantage de quelque prince du même ſang, il n'avoit point balancé à ſe déclarer ouvertement contre les rebelles. Cependant leur

parti ſe fortifioit de jour en jour, & l'on ſe croyoit à la veille de quelque ſcène ſanglante. Nous aurions repris la mer dans ces circonſtances, ſi M. Dairy, qui commençoit à ſentir la grandeur du péril n'eût fait naître divers obſtacles à notre départ, dans la ſeule vue de groſſir autour de lui le nombre des hollandois. Il nous donnoit un jour à ſouper, au capitaine, à moi & à quelques honnêtes gens du vaiſſeau, dans un fort beau jardin qu'il avoit à peu de diſtance de la ville. Pendant que nous étions à table, il entra dans la maiſon pluſieurs perſans de la plus vile populace, qui vinrent à nous le ſabre à la main, en nous menaçant des plus ſanglantes extrémités. Nous n'étions point en état de nous défendre. Il nous firent quitter nos places, & s'y mettant avec beaucoup d'inſolence, ils mangèrent avidement tout ce qu'on nous avoit ſervi. M. Dairy ſe défiant que cette inſulte lui venoit d'un des principaux officiers de la ville, qui favoriſoit le parti des rebelles, marqua moins de reſſentiment que de bonté aux miſérables qui nous avoient outragés. Il ſe plaignit ſeulement qu'ayant deſſein de lui demander à ſouper, ils n'euſſent pas mieux aimé le devoir à ſon inclination qu'à leur propre violence. Mais ces brutaux, devenus plus hardis par notre facilité, lui répondirent que tous ſes biens appartenoient

emière entrevue. Mais
es avantages, il me les
n ſuivre un qu'il avoit
que je goûtai plus que
de retourner à Londres
à couvert la meilleure
s, & d'employer le reſte
conſtruire un vaiſſeau qui
ndépendans d'autrui. J'en-
lontiers dans ce plan, qu'il
ma famille ; car il n'y avoit
de pouvoir me charger de
es enfans dans nos courſes,
nduiſant en Angleterre, j'é-
riche pour les y laiſſer dans
ête, qui deviendroit vraiſem-
e plus douce à l'avenir.
partir, M. Rindekly me preſſa
in pour ma fille. Mais la joie
retrouver dans cette diſpoſition
oint de lui repréſenter une diffi-
rêtoit. Après avoir refuſé de la
llandois, ſous le ſeul prétexte de
ouvois paſſer ſur cet obſtacle en
n ami, ſans bleſſer tous les hol-
p à qui je devois le plus de recon-
btins de M. Rindekly qu'il modé-
ience juſqu'à Londres ; ce qui ne

délivra p
llandois re
nt de notre
L'ardeur qu
nos deſſeins, n
oit retarder notr
ap le 2 Avril, n
7 Juin, & nous n
mauvais tems dans
endis à Graveſend
ſement la maiſo
dres ſe trouvoit à v
chetai pour une ſomme a
que la ſeule raiſon qui n
de reparoître avec quelq
quartier où perſonne n'avoit ig
, & ſur-tout à la vue de M.
oit dans la même rue. Mais
trois ſemaines après mon retour
d'une partie de cette ſatisfaction.
l'exemple de M. Rindekly, je
ſement à mettre de l'ordre d
Nous commençâmes par ſo
déſiroit avec autant d'ardeur
, joint à celui d'une vive ami
ma famille comme la ſie
jour, on ne diſtingua plus q
chargé des ſoins paternel

même vue il l'eût repris à notre ſervice. On publioit du moins que nous avions fait un butin conſidérable ſur les côtes d'Afrique, & le ſilence que nous affections, augmentoit encore l'opinion de nos richeſſes.

Il dépendit de moi de partir avec une commiſſion directe des marchands intéreſſés au vaiſſeau de Batavia. En me remerciant de ce que j'avois entrepris pour leur ſervice, ils me preſsèrent de faire le même voyage, & de recevoir d'eux-mêmes la qualité de leur miniſtre. Quand mes propres intérêts auroient pu s'accorder avec cet emploi, il n'y auroit eu qu'une raiſon qui dût pû me le faire accepter. On comprend que c'eût été le plaiſir d'humilier M. Fleet, & de me prendre une meilleure idée de moi au teil hollandois. Mais ayant été capable de rer mon reſſentiment à Batavia, il devoit ûter beaucoup moins à vaincre dans l'étent où j'étois. Je conſeillai néanmoins onnêtes marchands, & ce conſeil étoit veau ſervice, de s'épargner l'embarras ouvelle députation, en priant M. King s lettres, de prendre en main leurs inéloge que je leur fis de ſon eſprit & bité, n'étoit pas moins une juſtice que à ſon mérite, qu'une marque de re-

d'Angleterre. Il eut la curioſité de lire ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du roi, contrôlé par M. Cragg, ſecrétaire d'état, par lequel M. Gant, c'étoit le nom de notre deſſinateur ou de notre écrivain, étoit autoriſé non-ſeulement à nous ſuivre, mais à faire la relation de nos entrepriſes, & à veiller aux intérêts de la couronne. L'indignation du capitaine faillit d'abord à le jeter dans des extrémités qui lui auroient peut-être coûté quelque jour ſa fortune & la vie. Mais notre bonheur commun me fit arriver dans la cabane au moment qu'il étoit prêt d'éclater. Il eut le tems de m'apprendre la cauſe de ſon trouble, parce que M. Gant étoit occupé à deſſiner ſur le tillac. Je ne reſſentis pas moins d'agitation que lui. Cependant un peu de réflexion ſur cet évènement me fit juger que nous n'avions point à choiſir d'autre parti que celui de la modération. Je conſeillai au capitaine de fermer la caſſette, & de ne rien changer à ſa conduite avec l'écrivain ; mais de lui faire entendre que dès notre départ nous n'avions point ignoré ſa commiſſion, & que nous n'avions ſurpris ſeulement qu'il nous en eût fait ſi long-tems un myſtère. Ma penſée étoit de l'entendre, & de juger enſuite par ſa réponſe des meſures que nous avions à prendre pour nous garantir de ſes obſervations.

Cet expédient eut une partie de l'effet que j'avois ſouhaité. M. Gant, dans l'embarras qu'il reſſentit à nos premieres ouvertures, & tremblant d'autant plus pour ſa ſureté, qu'il avoit effectivement de la perfidie à ſe reprocher, ſe leva de table où nous étions, & courut à ſa caſſette, d'où il ſe hâta de nous apporter ſa patente, pour arrêter, par la vue des ordres du roi, les effets qu'il craignoit de notre reſſentiment. Mais affectant plus de tranquillité qu'il ne s'y étoit attendu, nous l'exhortâmes à ſe remettre de ſa crainte. Il nous raconta que ſur le bruit de notre découverte, qui avoit été juſqu'aux miniſtres, il avoit reçu ordre de ſe rendre à la cour, & que M. Cragg l'ayant d'abord interrogé ſur l'emploi qu'il avoit dans notre vaiſſeau, & ne le trouvant informé d'aucun de nos deſſeins, lui avoit propoſé de la part du roi de ſe charger de la commiſſion qu'il avoit acceptée. Il ajouta qu'on nous ſoupçonnoit d'avoir découvert quelque mine d'or d'une richeſſe extraordinaire, & que c'étoit là-deſſus préciſément que rouloient ſes inſtructions.

Nous balançâmes ſi cette franchiſe ne devoit pas nous rendre la confiance que nous avions eue pour lui ; car nous l'avions pris ſur le témoignage de nos meilleurs amis ; & paroiſſant ſe repentir de nous avoir trahis, il nous offroit

fort ornés. J'y joignis même un grand portrait, qui ne pouvoit manquer de paſſer parmi des ſauvages pour une pièce fort rare.

J'avois fait approcher le vaiſſeau ſi près du rivage, que je découvrois ſans peine tous les mouvemens des nègres. Ceux du capitaine pouvant encore moins m'échapper, je le vis rentrer dans la chaloupe avec ſes gens, & tourner au long de la côte pour gagner l'embouchure du fleuve. Je le recommandai au ciel, avec toute la confiance que je devois mettre dans ſon eſprit & dans ſon courage. Il fut abſent trois jours, pendant leſquels je n'eus pas peu d'embarras à écarter les nègres qui venoient ſans ceſſe autour de moi dans leurs barques. Enfin, je le vis reparoître le quatrième jour, lorſque mon inquiétude commençoit à devenir ſi preſſante, que je déliberois déjà ſi je ne devois pas m'avancer ſur ſes traces, & tenter même de remonter le fleuve juſqu'à l'habitation du prince.

Il s'étoit déchargé de ſes préſens; ce qui me fit juger en l'appercevant de loin, qu'il me rapportoit d'heureuſes nouvelles. Son air de ſatisfaction me le confirma. Tout l'équipage s'étant aſſemblé pour le recevoir, il nous apprit qu'il n'avoit découvert l'habitation du prince que vers la nuit, & qu'il avoit mieux aimé la

paſſer dans ſa chaloupe, que de s'expoſer d
l'obſcurité au milieu des barbares. Mais le j
étant venu l'éclairer, il s'étoit préſenté har
ment à l'entrée de l'habitation, & ſans paroî
ſurpris de la foule qu'il vit bientôt aſſembl
il s'étoit fait conduire au palais, ſi je ne d
pas dire à la cabane du prince. Son uniq
précaution avoit été de faire écarter ſa c
loupe à quelque diſtance du rivage, & d'
donner aux gens qu'il y laiſſa, de n'y recev
aucun nègre. Il avoit trouvé au prince l'
dur & farouche; mais dès les premières ouv
tures qu'il lui avoit faites par la bouche
l'interprète, & ſur-tout après l'explication d
préſens, il avoit vu ſa phyſionomie s'éclairc
Nos excuſes pour l'année précédente avoie
été fort bien reçues. Il n'avoit été queſtion q
de faire apporter les préſens, ce qui s'ét
exécuté, avec une promptitude ſurprenan
Toute la cour, ſi ce n'eſt pas profaner ce no
en avoit admiré la beauté & la richeſſe. I
prince qui n'étoit couvert que d'une peau
tigre, s'étoit fait revêtir, ou plutôt envelopp
auſſitôt d'une pièce d'écarlate. Il s'étoit con
déré long-tems dans un de nos plus gran
miroirs, dont ceux de l'année d'auparavant l
avoient appris l'uſage. Enfin, il avoit aval
ſur le champ pluſieurs verres d'eau-de-vie,

faiſant ſervir des rafraîchiſſemens au capitaine, il avoit mangé en même tems une fort groſſe pièce de notre bœuf. Des commencemens ſi heureux ayant donné au capitaine la hardieſſe d'expliquer ſes intentions, le prince avoit paru ſurpris que nous fiſſions plus de cas des anneaux que lui & la plupart de ſes gens portoient aux oreilles, ou du métal dont ils étoient compoſés, que des richeſſes que nous lui apportions en eau-de-vie & en petites marchandiſes. Il avoit aſſuré le capitaine qu'il lui laiſſeroit la liberté, à ce prix là, de s'accommoder dans le pays de tout ce qui lui conviendroit.

Cependant il étoit arrivé un incident qui avoit preſque ruiné nos eſpérances. Le capitaine n'avoit pas jugé à propos de mettre le fuſil au nombre de ſes préſens. Mais ayant le ſien, lui & tous ſes gens, cette vue avoit frappé le prince, qui n'avoit point oublié l'ancien fra- as de notre artillerie. Il les avoit preſſés ſi ortement de lui en abandonner un, que le fus paroiſſant l'irriter, M. Rindekly lui avoit mis le ſien. Ce groſſier ſauvage l'avoit d'a- d manié ſi bruſquement, qu'ayant porté la ſur le chien avant que le capitaine s'en éfié, le coup étoit parti, avoit bleſſé un au bras, & tué un autre nègre à cin- pas du premier. L'épouvante s'étoit ré-

qu'avec nous ; que non-seulement il devoit passer sur le rivage, mais qu'il étoit à propos que toute l'habitation fût avertie, afin qu'elle entendît sans effroi ce que nous ne voulions faire que pour lui apprendre l'utilité de notre amitié. Il se fit conduire au rivage. Son impatience paroissoit mêlée de frayeur. Il donna des ordres qui furent répandus aussitôt dans l'habitation, & qui attirèrent une foule de nègres sur le bord du fleuve. Nous avions profité de cet intervalle, pour faire renouveler les charges de notre artillerie. Le bruit de vingt pièces de canon & de plus de soixante fusils qui tirèrent au même moment, la fumée qui environna tout d'un coup le vaisseau, le mouvement même de l'eau qui fut agitée par un effort si violent, causèrent au prince & à tous les nègres une frayeur qui ne peut être représentée. Ils se jetèrent à terre, & se pressèrent contre le sable, comme s'ils eussent espéré de pouvoir s'y cacher. Le capitaine & moi, nous eûmes le tems de gagner le rivage dans la chaloupe, avant qu'ils fussent revenus de leur consternation. L'air riant que nous prîmes en levant le prince acheva de leur persuader que ux qui causoient sans effort des révolutions si renantes, étoient des hommes d'une espèce rieure. Ils nous auroient adorés si nous

la ſûreté de notre vaiſſeau étoit ſi brûlante, que l'ordre fut donné à quatre matelots de tenir continuellement de l'eau ſur les ponts. Nous obſervâmes pendant quelques jours le lit du fleuve & les différences de ſon cours avant que de fixer le principal lieu de notre travail. Il nous parut que les ſauvages ne s'étoient déterminés dans ce choix qu'au haſard ; & peut-être n'en portâmes-nous ce jugement que ſur le petit nombre de lingots qui ſe trouvoient dans leurs parcs. Il eſt vrai que ſi nous y en avions trouvé fort peu l'année précédente, celle où nous étions paroiſſoit encore plus ſtérile. Mais nous fîmes une obſervation qui ne nous étoit point échappée dès la première fois. Les ſauvages manquant d'art pour compoſer leurs claies, ne les faiſoient point aſſez ſerrées pour retenir juſqu'aux moindres parties de l'or qui rouloient avec le ſable ; ou plutôt n'eſtimant que ce qui pouvoit ſervir à leur uſage, ils mépriſoient le reſte comme une choſe inutile. De ces obſervations, nous tirâmes, & la méthode de faire de nouvelles claies, & la manière de les placer. Nos ouvriers furent employés plus de huit jours à ces préparatifs.

Enfin nous mîmes nos inſtrumens en exercice. Les petits courans où l'eau ſembloit ſe diviſer après s'être briſée ſous l'angle de quel-

que rive, furent les lieux auxquels nous nous attachâmes particulièrement. Nous avions mille au moins de nos machines, diſtribuées dans l'eſpace d'une lieue. Notre ſoin étoit exact à les faire viſiter le matin & le ſoir, & chacun de nos gens avoit ſa tâche, dont le ſort avoit décidé. Mais après trois ſemaines d'une ardeur obſtinée, à peine trouvâmes-nous dans nos claies le poids d'une once d'or. Nous avions à bord un fourneau, des creuſets, & tout ce qui étoit néceſſaire à nos opérations. Le chagrin d'un profit ſi lent nous fit employer toutes ſortes de voies pour le hâter. Nous laiſsâmes en pluſieurs endroits une grande quantité de ſable. Ne gagnant rien par cette méthode, nous tendîmes dans le fleuve des voiles au lieu de claies. Mais les nègres, qui ont preſque tous de l'inclination au vol, nous les dérobèrent dès la première nuit. Nous y mîmes des gardes la nuit ſuivante. Cet eſſai nous apporta quelques particules de poudre d'or; mais nous conçûmes que les plus groſſes parties roulant au fond plutôt qu'elles n'étoient chariées par le courant, nos voiles étoient de peu d'uſage pour les arrêter. Nous joignîmes alors les voiles aux claies, & nous nous arrêtâmes à cette voie qui étoit en effet la plus ſure.

Dans cet intervalle, nous n'avions pas pê-

gligé des recherches beaucoup plus certaines, & qui nous causèrent moins d'embarras. C'étoit celle des lingots que les ſauvages avoient en réſerve. Mais comme ils ne les amaſſoient que pour ſe faire des anneaux d'oreilles, & quelques autres parures à l'uſage des femmes, nous n'en trouvâmes point d'auſſi grands amas que nous l'avions eſpéré. Ils y attachoient d'ailleurs ſi peu de prix, qu'ils ſe bornoient à leur paire d'anneaux, ſans ſe croire plus riches d'en avoir un grand nombre, & que le prince même laiſſant le ſoin de la pêche des lingots à ſes ſujets de l'habitation maritime, prenoit peu d'intérêt à leur travail. Auſſi étoit-elle fort négligée. Le tréſor que nous avions découvert dans notre premier voyage étoit comme le dépôt de tout ce qui s'étoit pêché depuis un tems immémorial. Il ſe trouvoit chez le chef de l'habitation, mais le profit qui lui en revenoit ne conſiſtoit que dans quelques préſens de bêtes tuées à la chaſſe, que les jeunes nègres lui offroient pour obtenir de quoi ſe faire des anneaux d'oreilles. Le prince ayant toujours le droit de choiſir la portion qui lui plaiſoit dans toutes les chaſſes, & participant de même à tous les autres biens de ſes ſujets, n'avoit beſoin d'entrer dans aucun détail pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa ſuite.

Nous n'eûmes pas plus de difficulté à obtenir ce qui reſtoit de lingots au nouveau chef de l'habitation maritime que nous n'en avions eu l'année précédente. Un baril d'eau-de-vie & quelques autres préſens nous en rendirent les maîtres. Mais la totalité du dépôt n'alloit pas au double de ce que nous avions emporté la première fois. Si nous découvrîmes dans les cabanes particulières de petits amas diſperſés, que divers ſauvages avoient recueillis, tous ces ruiſſeaux ne répondirent pas mieux à l'opinion que nous avions eue de la ſource. D'ailleurs, les nègres ne nous les abandonnoient pas ſans retour. Ils vouloient tous de l'eau-de-vie, des inſtrumens de fer & des mouchoirs. Nos proviſions & nos petites marchandiſes commençoient à diminuer. Cette diminution fut encore plus précipitée, lorſque nous fûmes réduits au commerce des anneaux. Nous ne nous étions pas trompés en le croyant le plus facile, mais quelque diſpoſition que les nègres marquaſſent à nous les céder, c'étoit toujours au prix de nos denrées. Cent paires d'anneaux qui étoient la dépouille de cent ſauvages, & qui étant auſſi minces que du fil d'archal, ne faiſoient pas ordinairement, ſuivant nos évaluations, plus d'un marc d'or e ſortant du creuſet, nous coûtoient notre eau-de-vie & nos petites mar-

idiſes, c'eſt-à-dire, ce qui commençoit à enir pour nous plus rare & plus précieux l'or même.

Quoique nos ſoins continuels ſe rapportaſſent tre objet, je ne laiſſois pas de charger tous ours mon journal des remarques que la ſtué des nègres me permettoit de faire ſur uſages & ſur leur gouvernement. Depuis rte de notre écrivain, nous étions peu cas d'obſervations géographiques. Nous ns par la hauteur du lieu que nous étions trémité de la Nigritie. Le nom de cette autant que nous l'avions pu déméler dans lation des ſauvages, étoit *Paſamba*. L'hat de leur prince ſe nommoit *Delaya*, & i étoit ſur le bord de la mer, *Paraga*. nt quelques autres villes plus reculées montagnes, qui dépendoient moins ment du même maître, quoique dans s qu'ils avoient quelquefois avec rbares de leur voiſinage, elles vinſer ſous ſes enſeignes, & qu'elles lui n tribut de peaux & de grains. tion ne ſurpaſſoit pas le nombre de nmes. Nous n'y remarquâmes aue culte religieux, à la réſerve d'une tion qu'ils rendent par leurs cris a lune lorſqu'ils commencent à les

voir paroître. L'obéiſſance qu'ils rendent à leur prince ne regarde que la guerre & la chaſſe. Ils ont pour tout le reſte d'anciens uſages qui leur tiennent lieu de loi. Les parens puniſſent entr'eux les crimes qui ſe commettent dans les familles ; & lorſqu'ils négligent des déſordres trop éclatans ou pernicieux au bien public, leurs voiſins, c'eſt-à-dire, les habitans des cabanes voiſines, ſe réuniſſent en aſſez grand nombre pour les y forcer. Leurs occupations ſont partagées entre la chaſſe, la culture de quelques terres qui produiſent une eſpèce de millet, & le ſoin des troupeaux. Le pays, quoique peu éloigné de la ligne, & ſujet à des chaleurs preſque continuelles, qui ne ſont tempérées que par la fraîcheur des nuits, paroît capable de porter toutes ſortes de grains & de fruits. Ceux que la terre y rend ſans travail ſont d'une force extraordinaire, ce qui eſt cauſe ſans doute que les nègres ne font pas leur principal objet de l'agriculture. Les troupeaux de vaches & de moutons n'y ſont point en grand nombre, parce que le goût des habitans pour les animaux ſauvages eſt comme proportionné à la gloire qu'ils tirent de la qualité de chaſſeurs. Ce titre eſt le premier degré de diſtinction dans le pays. Ils ſe ſervent de leurs flèches avec une adreſſe extrême, & leur intrépidité eſt ſurprenante

prenante dans les combats qu'ils livrent quelquefois de près aux bêtes féroces. Le fleuve, qu'ils nomment la petite eau ou la petite mer, leur ſert à tranſporter une quantité prodigieuſe de venaiſon que leurs chaſſeurs rapportent continuellement des montagnes. J'ai compté dans le voiſinage de Paraga plus de deux cens barques ou bateaux, dont la plus grande n'auroit pas contenu moins de ſix ou ſept perſonnes; & l'on m'aſſura qu'il y en avoit le double actuellement employé au ſervice des chaſſeurs.

Les hommes ſont communément d'une taille médiocre, & tels pour la figure, que les nègres de Guinée. S'il s'en trouve de plus hauts & de plus robuſtes, le droit du prince eſt de les prendre pour ſa milice. Les femmes ont une ſorte de beauté dans leur laideur. Elle conſiſte dans la bouche, qu'elles ont la plus agréable du monde. Leurs lèvres ſont d'un rouge éclatant & leurs dents de la plus parfaite blancheur. Elles ont auſſi la gorge fort bien faite. Mais leur nez, qui eſt extrêmement plat, leurs yeux, dont le fond eſt couleur de pourpre, & leur peau graſſe & luiſante, excitent peu le penchant que nous avons naturellement pour leur ſexe. Les mariages ſe font du conſentement des familles, & ſe rompent de même lorſqu'ils ſont mal aſſortis. Mais un mari eſt obligé de prendre

ſoin de ſa femme auſſi long-tems qu'il ne s'en eſt pas ſéparé par un divorce reconnu. On ne leur fait point un crime d'en avoir pluſieurs lorſqu'ils peuvent les entretenir, quoique le conſentement de la famille n'intervienne que pour la première. La continence paſſe ſi peu pour une vertu dans les deux ſexes, qu'ils cherchent à ſe marier dès que la nature les avertit qu'ils peuvent l'être; & la pluralité des amans ou des maris n'eſt jamais une raiſon qui inſpire du dégoût pour une femme. Tous les gens de notre équipage ſe trouvèrent fort bien de ce préjugé, par la facilité qu'ils eurent à ſe lier avec les jeunes filles & les veuves. Il falloit plus de réſerve avec les femmes mariées, parce que les infidélités dans le mariage peuvent être une raiſon de divorce.

Dans les grandes chaleurs, qui ne reçoivent guères d'interruption qu'au mois de février & au mois de ſeptembre, ils ſont nuds, hommes & femmes, ſans autre voile pour la pudeur qu'une ceinture de peau. Ils ſe couvrent dans les autres tems des plus belles peaux qu'ils rapportent de leurs chaſſes; mais avec quelque ſoin qu'ils les faſſent ſécher au ſoleil, il y reſte tant de ſaletés, & l'uſage qu'ils ont de ſe frotter le corps de pluſieurs ſortes de graiſſes, les rend toujours ſi mal-propres, que la vue n'en eſt pas moins bleſ-

, lui perſuadoient qu'elle avoit du pen-
pour lui. Il me conjuroit d'empêcher qu'on
chagrinât par d'indignes violences. Il ſa-
ue c'étoit le deſſein de pluſieurs de nos
mais il étoit réſolu de la défendre au péril
e.

que je me ſentiſſe le cœur touché de ſon
de ſes larmes, j'avois conçu qu'il ne par-
aire ſa femme que pour m'engager à la
ter des autres, & je ne lui fis là-deſſus
onſe badine. Mais en confeſſant qu'il
s penſé au mariage s'il avoit eſpéré
r la poſſéder librement, il me jura
ſeroit ſur le champ ſi je le permettois;
eur n'y faiſoit rien; qu'à meſure qu'elle
t notre langue on s'appercevroit com-
elle ne manquoit d'aucune qualité na-
: que le commerce de l'Angleterre lui
uérir toutes les autres: en un mot,
it mieux l'épouſer que de courir le
a perdre, & qu'il prévoyoit d'ailleurs
départ nous ne la ſouffririons point ſur
avec une autre qualité que celle de
. Je compris que dans l'ardeur d'une
vive, mes raiſonnemens auroient peu
pour le guérir, & je lui promis d'en

l'amitié de M. Rindekly

& le droit d'aſſociation me donnaſſent ſur l'équipage, je n'en uſois jamais qu'avec quelque dépendance; autant pour donner l'exemple de l'obéiſſance à tous nos gens, que pour marquer conſtamment à mon gendre la reconnoiſſance que je lui devois. Il ne ſe faiſoit jamais demander deux fois ce qu'il jugeoit capable de me faire plaiſir; mais quoique je lui témoignaſſe du penchant à favoriſer la paſſion du jeune écrivain, il rejeta cette propoſition avec beaucoup de fermeté. Ses objections furent ſi fortes que je n'y pus rien oppoſer. Outre l'indécence d'un tel mariage. « Vous ne faites pas attention, me dit-il, » que nous n'avons pas un homme dans l'é» quipage à qui le ſeul goût de la débauche ne » puiſſe faire naître la même envie, dans la ſup» poſition que des alliances de cette nature n'au» ront pas beaucoup de force en Angleterre. » Toutes les conſéquences qu'il m'en fit craindre me parurent ſi juſtes & ſi fâcheuſes, que je perdis le déſir de rendre ſervice à l'écrivain. Mais pour éviter du moins les querelles dont nous étions menacés à l'occaſion de Jenli, j'engageai M. Rindekly à defendre ſous les plus rigoureuſes peines qu'on fît la moindre violence aux femmes ſauvages. Il établit la peine de mort pour ceux qui employeroient les armes dans la recherche d'une femme, ſoit contre les nègres, ſoit

contre nos propres gens; & les autres punitions demeurèrent à régler ſuivant ſa grandeur du crime. Linter ſe trouvant paiſible poſſeſſeur de ſa chère Jenli, perdit ſon amour par degrés. Cependant il lui apprit en fort peu de tems à s'expliquer en anglois. Comme j'avois pris quelque intérêt à leur liaiſon, j'obſervai qu'il n'avoit pas mal jugé des qualités naturelles de cette femme, & que le haſard ſembloit l'avoir déplacée en ſa faiſant naître dans la Nigritie. Mais ce que j'admirai beaucoup plus, c'eſt que Linter eût commencé à s'en dégoûter, lorſqu'étant capable de ſe faire entendre, elle devoit lui paroître beaucoup plus digne de ſon affection. Je penſai dès ce moment à lui faire recueillir un autre fruit de la peine qu'elle avoit apportée à l'étude de notre langue, en la faiſant paſſer à Londres pour mener une vie douce auprès de ma femme.

Notre travail ne languiſſoit pas, & quoiqu'il fût beaucoup plus ſtérile que nous ne nous y étions attendus, il n'étoit pas tout à fait ſans fruit. Mais tant de libéralités que nous avions répandues dans la nation, & le ſubſide continuel que nous fourniſſions au prince, épuiſèrent enfin toutes nos proviſions. A peine nous reſtoit-il de eau-de-vie pour les néceſſités du vaiſſeau. No- embarras n'avoit jamais été pour nos alimens, iſque nous trouvions l'abondance parmi les

nègres, & qu'ayant assez d'industrie pour tirer du sel de la mer, nous avions suppléé aux diminutions de notre chair salée. Mais l'avidité du prince augmentant tous les jours pour l'eau-de-vie, nous nous vîmes dans la nécessité de lui faire connoître qu'elle nous manquoit, & de le renvoyer à celle que nous promettions de lui apporter dans un autre voyage. Malheureusement il étoit ivre lorsqu'il reçut cette réponse. Il s'emporta non-seulement en plaintes, mais même en menaces, & notre interprète effrayé de ses discours nous communiqua la même frayeur par son récit. Nous tînmes aussitôt conseil. J'étois d'avis de partir, sans nous exposer aux suites de cet emportement, & d'éviter sur-tout la nécessité d'en venir à des violences, qui ne pouvoient servir qu'à nous fermer la voie du retour. Il nous étoit facile d'aller renouveler nos provisions, soit aux Canaries, soit au cap de Bonne-Espérance. Je pressai le capitaine de suivre mon conseil, jusqu'à vouloir qu'il abandonnât nos claies & quelques centaines d'anneaux qui étoient à Delaya dans nos cabanes. Mais il se reposoit trop sur l'impression qu'il croyoit avoir donnée de nos forces. En consentant à partir, il résolut de ne rien laisser derrière nous.

Nous n'avions employé que les voiles superflues du vaisseau ; & cette perte méritoit es-

ques, ſur leſquelles nos priſonniers étoient revenus de Delaya, il me propoſa de le conduire au rivage dans la chaloupe, & nous y mîmes tout ce qui nous reſtoit d'uſtenſiles & de petites marchandiſes à l'uſage des nègres. Cette occaſion fut une faveur du ciel pour Jenli, qui ſe trouva ſur le bord de la rivière avec un grand nombre d'autres ſauvages. Elle y étoit pour dire le dernier adieu, par ſes regards, à l'écrivain, que l'inconſtance, ou la jalouſie, faiſoit partir avec beaucoup d'indifférence. Un mouvement de pitié pour une femme qui valoit mieux que ſes pareilles, & qui entendoit aſſez notre langue pour nous être utile, me fit renaître la penſée de lui offrir une ſituation plus douce avec nous. Elle l'accepta, & le prince appaiſé par nos careſſes & par les préſens que je fis débarquer avec lui, ne s'oppoſa point à ſon départ.

Nous ſortîmes du fleuve à pleines voiles. M. Rindekly vouloit ſaluer les nègres d'une décharge de toute notre artillerie, & leur laiſſer pour adieu une nouvelle impreſſion de terreur. Je m'oppoſai à ce deſſein, qui étoit capable de détruire la mémoire de nos bienfaits. Nous devions, après tout, plus d'affection que de haine aux ſauvages. Si les richeſſes que nous emportions n'avoient pas répondu à notre attente, elles étoient ſi ſupérieures à nos frais, que nous

ouvions regretter les peines de notre entre-
. Suivant nos calculs ; le fruit de notre
ge montoit à plus d'un million de livres ;
meaux, qu'en poudre & en lingots. Je me
i ſi riche du quart de cette ſomme, qui
me revenir dans nos partages, que je ne
u que de le mettre à couvert en retour-
oit à Londres. M. Rindekly ne ſe rendit
ntiers à cette propoſition. Il penchoit ;
:tourner bientôt ſur la même côte, du
faire valoir nos tréſors dans d'autres
commerce, en attendant que la pru-
s permît de tenter une nouvelle en-
ez les nègres. Mes inſtances néan-
oient fait conſentir à notre retour, ſi
rènemens ne nous avoient forcés de

1 parti fort différent.

ant de la rivière de Paſamba, nous
deux vaiſſeaux eſpagnols, montés
nôtre, moitié en guerre, moitié pour
:e, qui revenoient des Philippines par
avec une riche cargaiſon. Cette ren-
s alloit déterminer à ſuivre comme
e de l'Europe, du moins juſqu'aux
où nous aurions mieux aimé renou-
roviſions que dans tout autre lieu.
aſion d'une diſpute de matelots, il
luerelle ſi vive entre les deux ca-

telle particulière, qui n'avoit été suivie d'aucune hostilité, nous exposât aux plus furieux effets de la guerre, nous prîmes le parti d'attendre que les espagnols nous expliquassent leurs intentions.

De notre vaisseau, dont ils s'étoient saisis sans résistance, ils firent avertir le capitaine de s'y rendre immédiatement. Je l'accompagnai. Nos ennemis, car c'étoient eux-mêmes, & leur dessein n'étoit que de nous chagriner par des humiliations, reçurent M. Rindekly d'un air arrogant. Ils lui demandèrent compte de sa commission, de son voyage & de ses marchandises, en feignant de douter si nous n'avions pas fait la contrebande dans les colonies espagnoles. Je reconnus que M. Rindekly étoit capable de déguiser son ressentiment. Il répondit de bonne foi à toutes ces questions. Les prétextes leur manquant pour nous chercher querelle, ils continuèrent seulement de nous humilier en faisant la visite du vaisseau. Notre crainte étoit qu'ils ne découvrissent notre or, & que la vue d'une si belle proie ne les rendît plus injustes qu'ils n'affectoient de vouloir l'être. Mais en observant ma cabane, ils apperçurent mon journal qui étoit ouvert sur une table, parce que j'y ajoutois tous les jours quelques circonstances. Ils le parcoururent, & leurs yeux tombèrent sur la

berté d'y demeurer. Le vent nous étant favorable, ils nous preſsèrent de les ſuivre, avec toutes les précautions qui pouvoient les aſſurer de nous. Il me parut fort ſurprenant que dans toutes ces exécutions il ne leur échappât rien, ni à monſieur Rindekly, qui eût le moindre rapport à notre querelle.

Notre ſortie de Ferro eut pour eux l'air d'un triomphe, & pour nous celui de l'eſclavage le plus humiliant. Mais notre diſgrâce ne dura que ſix jours. En approchant de l'Europe, nous découvrîmes cinq grands vaiſſeaux que nous reconnûmes bientôt pour anglois. Ils voguoient à pleines voiles & pavillon déployé, tandis que nous avions beaucoup de peine à nous ſervir du vent, qui avoit changé pendant la nuit. Quoique je m'attendiſſe bien que cette petite flotte ne paſſeroit pas ſans reconnoître la nôtre, & que je me cruſſe déjà preſque certain de notre délivrance, il me vint à l'eſprit de charger ſecrètement un de nos matelots d'arborer tout d'un coup notre pavillon. Cette idée me réuſſit avec tant de bonheur, que les cinq anglois profitant de l'avantage du vent, s'approchèrent de nous à la portée du canon, avant que les eſpagnols euſſent commencé à ſe reconnoître. Ils devinèrent une partie de la vérité par les apparences ; & le ſigne par lequel ils firent

connoître auſſitôt leurs intentions, força nos ennemis de ployer leurs voiles pour les attendre.

Ils étoient en état de ſe faire reſpecter. C'étoit cinq vaiſſeaux de guerre, qui tranſportoient quelques troupes à la Jamaïque, pour appaiſer la révolte des nègres de cette île, qui s'étoient ſoulevés contre les anglois. Tandis que les capitaines eſpagnols cherchoient les moyens de leur faire approuver leur conduite, & que l'un d'eux les alloit joindre dans ſa chaloupe, je me mis dans la nôtre, avec un air d'autorité auquel perſonne n'eut la hardieſſe de s'oppoſer. Je fis tant de diligence, qu'ayant prévenu l'eſpagnol, j'eus le tems d'informer le chevalier Shelton, qui commandoit l'eſcadre angloiſe, du prétexte qu'on avoit pris pour nous arrêter. Il étoit prudent. Nos affaires ne nous permettoient point de nous brouiller ouvertement avec l'Eſpagne. Après m'avoir fait expliquer dans les termes les plus précis le fond & les circonſtances du démêlé, il prit un parti que nos reſſentimens mêmes ne nous empêchèrent point d'approuver. Il reçut honnêtement le capitaine eſpagnol. Loin de lui faire un crime de l'excès de ſes précautions pour la ſûreté de Carthagène, il loua ſes craintes ; mais les tournant enſuite en badinage, il lui conſeilla de me rendre mon journal, qui

n'étoit que l'amuſement d'un voyageur, & de prendre confiance à la parole que j'allois lui donner de n'en jamais faire un uſage pernicieux pour l'Eſpagne. Ce conſeil eut toute la force d'une menace ſérieuſe. L'eſpagnol embarraſſé s'excuſa ſur la fidélité & le zèle qu'il devoit à ſa patrie. Il me prit à témoin qu'il n'avoit fait aucune inſulte à notre vaiſſeau, & ſe retira ſur le champ pour rendre la liberté à M. Rindekly & à tous nos gens.

Je ne cachai point à M. Shelton que malgré ces apparences de réconciliation, j'appréhendois tout encore du caractère des eſpagnols. Il ne me conſeilla pas lui-même de m'expoſer à leur reſſentiment dans la même route. Cependant, comme il n'y avoit point de tempérament entre la néceſſité de les ſuivre ou le parti d'accompagner l'eſcadre angloiſe, je réſolus d'attendre M. Rindekly pour nous déterminer. Il ſe réjouiſſoit déjà de l'occaſion qui ſe préſentoit de faire le voyage de l'Amérique en ſûreté. Son inclination avoit toujours été de ne pas retourner à Londres ſans une riche cargaiſon, & de faire valoir auparavant une partie de nos richeſſes dans les colonies ; de ſorte qu'il ſe déclara tout d'un coup pour le parti de ſuivre monſieur Shelton.

Ainſi, nos incertitudes & nos dangers mêmes

tachée par une ſolide alliance. Mais depuis les expériences que nous avions faites en Afrique; il avoit pour principe, qu'il y avoit toujours beaucoup à gagner chez les nations ſauvages, qui voyoient des européens pour la première fois; & ſans s'ouvrir de toutes ſes eſpérances, il nous exhortoit à nous fier à ſa conduite.

J'avois des liaiſons trop étroites avec lui pour lui conteſter trop ardemment ſes principes, & je devois être convaincu d'ailleurs de la ſincérité de ſon zèle pour l'intérêt commun de notre famille. Je cédai à la vraiſemblance de ſes raiſonnemens, avec la ſeule exception que la moitié de notre or demeureroit à la Jamaïque, & que nous ne riſquerions pas tout le fond de notre fortune. Mais je fus ſurpris de lui entendre aſſurer qu'il penſoit ſi peu à riſquer notre or, que ſon deſſein au contraire étoit d'employer ſeulement ce qui ſeroit néceſſaire pour la cargaiſon du vaiſſeau, & que pour les marchandiſes dont il vouloit la compoſer, il n'avoit beſoin que d'une ſomme médiocre. En effet, il nous chargea de liqueurs fortes, de bas, de bonnets & de camiſoles de laine, d'uſtenſiles de fer, & de toutes les bagatelles qui nous avoient procuré tant de faveur chez les nègres. A l'objection que je lui fis, que dans toutes les

les parties du golfe, où il parloit toujours de pénétrer, les américains accoutumés au commerce des nations de l'Europe, n'avoient plus la même avidité pour ces petites marchandises, il me répondit que c'étoient les européens eux-mêmes qui s'étoient accoutumés à ne leur en plus porter dans cette fausse opinion ; que n'ayant pas fait inutilement quatre voyages en Amérique, il savoit de quel prix les habillemens de laine, les ustensiles de fer, & sur-tout les liqueurs fortes étoient toujours pour les sauvages ; que son embarras n'étoit point de leur faire agréer des biens de cette nature ; mais de trouver dans les pays que nous allions visiter, des sauvages qui nous fissent gagner beaucoup au change, & qu'il avoit là-dessus depuis longtems des idées qui ne pouvoient guères le tromper. Enfin tout m'étant agréable, avec la condition de laisser notre or derrière nous, je m'engageai à le suivre sur la seule confiance que j'avois à son esprit & à son amitié.

Il ne me fit pas longtems, néanmoins, un mystère de son projet. Il avoit observé dans ses voyages précédens que depuis le traité de l'Assiento, ceux de nos marchands qui entreprenoient le commerce clandestin n'avoient guères d'autre vue que de suppléer au vaisseau annuel, en lui fournissant par la voie qui portoit le nom

de commerce des chaloupes, de quoi ſe remplir à meſure qu'il ſe vidoit, ſoit à Vera-Cruz, ſoit à Porto-Bello ; ou que le principal terme du moins étoit toujours quelqu'une des villes où les eſpagnols tenoient leurs grands marchés. Il ſe propoſoit au contraire d'abandonner les routes communes, pour s'arrêter ſur les côtes où il n'auroit affaire qu'aux ſauvages. Il avoit un mémoire des lieux où ſe faiſoient les principales pêches de perles, & d'où l'or paſſoit pour venir en plus grande abondance. Les eſpagnols n'ayant point de troupes dans tous ces quartiers, il ſe promettoit qu'avec un vaiſſeau auſſi bien armé que le nôtre, nous nous ferions reſpecter d'eux s'il s'y trouvoit quelques gens de leur nation ; & qu'avec des denrées, qui ne paſſoient point pour marchandiſes de contrebande, nous engagerions les naturels à nous faire tous les avantages que les eſpagnols ne tiroient d'eux que par leurs duretés & leurs violences.

J'avoue que cette explication augmenta ma confiance. M. Rindekly, qui s'étudioit de plus en plus à ne rien négliger, prit une autre précaution que je trouvai fort ſage, & que la ſuite de notre entrepriſe nous fit reconnoître fort néceſſaire. Il obtint du gouverneur de la Jamaïque, après lui avoir communiqué une partie

& dont le poids eſt de deux

ıs des eſpagnols avec une
lui ne donna qu'un ſujet de
, parce qu'il lui étoit indif-
on regardoit ſa commiſſion.
ours qu'il employa gravement
ouverneur, je cherchai d'au-
ment à prendre une connoiſ-
de la ſituation du commerce
es eſpagnols s'efforcent de dé-
lumières aux étrangers. La Ha-
r Jean Velaſques, qui s'empara
en 1511, avec l'aſſiſtance du
mi de las Caſas, qui ayant em-
te l'ordre de S. Dominique, devint
apa dans la nouvelle Eſpagne, &
iſtoire des cruautés des eſpagnols
. En 1561, l'on ne comptoit en-
cens eſpagnols à la Havane, ce
né par notre Chilton, qui eut alors
bſerver ce qu'il a publié dans ſa
tems d'Heiera, c'eſt-à-dire en
ombre étoit augmenté juſqu'à ſix
. Aujourd'hui l'on fait monter toute
compenant les noirs & les mu
familles..
dans les manières un air

politeſſe & d'ouverture qu'on ne trouve point dans les autres colonies eſpagnoles. Cette façon libre eſt répandue juſques chez les femmes, quoiqu'elles ne ſortent jamais de leurs maiſons ſans être couvertes d'un grand voile. Elles ſavent preſque toutes la langue françoiſe: elles imitent auſſi la même nation dans leur coëffure & dans leur habillement. A la ſurpriſe que je témoignai là-deſſus, on me répondit que ces uſages s'étoient introduits depuis que la maiſon de Bourbon eſt ſur le trône d'Eſpagne, & que pluſieurs familles françoiſes ſont venues s'établir à la Havane. On m'apprit qu'en 1703, lorſqu'on y faiſoit des réjouiſſances à l'honneur de Philippe V, M. du Caſſe, officier françois, s'y étant trouvé avec ſon eſcadre, les eſpagnols le prièrent de ſe joindre à eux pour cette fête. Il fit débarquer cinq cens de ſes ſoldats, qui firent les exercices militaires ſur la grande place, & qui cauſèrent tant d'admiration aux habitans, que la ville ſe trouva diſpoſée à recevoir tous les françois qui ſouhaiteroient de s'y établir.

Les alimens les plus communs à la Havane, ſont la chair de porc & celle de tortue, dont on porte même une quantité conſidérable en Eſpagne. Le porc y eſt très-nourriſſant; & contre ſa nature ordinaire, il y reſſerre le ventre au lieu de le relâcher. Quelques-uns de nos anglois

directement leur commiſſion. Quoiqu'une réponſe ſi vague ne tendît qu'à ſe défaire promptement de nous, M. Rindekly avoit inſiſté ſur pluſieurs barques qui avoient été priſes hors du golfe, & qui ne pouvoient être accuſées, par conſéquent, du commerce clandeſtin. Il avoit reclamé leurs effets avec beaucoup de force; mais comme il ne penſoit qu'à nous ménager le tems dont nous avions beſoin, il s'étoit rendu enſuite à la réponſe du gouverneur, qui ſe retranchoit toujours dans les bornes de ſon pouvoir, & qui nous renvoyoit à la cour, ou au gouverneur général.

La joie qu'on eut de nous voir partir fut une nouvelle marque de l'impatience & du regret avec lequel on nous avoit ſoufferts pendant neuf jours. Nous débauchâmes un nègre, que toutes les précautions des officiers du port ne purent empêcher de gagner notre vaiſſeau, & de s'y tenir caché. En ſortant du canal, M. Rindekly affecta de reprendre au ſud la route de la Jamaïque; c'étoit celle qui convenoit auſſi à ſon premier deſſein. Nous rencontrâmes vers San-Antonio, quelques marchands eſpagnols, qui nous laiſſèrent paſſer ſans obſtacles; & paſſant à la vue de la Jamaïque avec un vent favorable, nous entrâmes dans la grande mer, pour gagner les petites Antilles, comme ſi notre

parce qu'ils conſervent le ſouvenir d'une
deſcente de quelques vaiſſeaux de
:, qui pillèrent l'île avec toutes ſortes
dres & de cruautés. Ils ſont expoſés
aux ravages des flibuſtiers, qui vien-
vent troubler leur pêche, & qui leur
cruellement leur travail. Mais le ſoin
t de cacher ce qui eſt déjà recueilli,
s ne perdent guères que les perles qu'ils
actuellement.

, ſi nous épuiſâmes une grande partie
roviſions, nous les crûmes réparées au
par trois grandes caiſſes des plus belles
monde que nous recueillîmes en moins
e jours. Nous ne nous ſerions point laſſés
ne ſi heureuſe entrepriſe, ſi nous n'a-
pris, par les barques qui apportent de
continent, que les eſpagnols étoient
le notre expédition, & qu'ils penſoient
aire repentir de notre hardieſſe.

ndekly jugea que dans la crainte d'être
is par les gardes-côtes, nous n'avions
autre route à prendre que celle de la
. Outre la commiſſion du gouverneur
maïque, il avoit eu ſoin de prendre des
e recommandation à Port-Royal, pour
: riches négocians de la Barbade, &
our l'île françoiſe de la Martinique, qui

es

pé la tête. Ces cadavres étoient nuds, & ne portoient aucune marque à laquelle on pût distinguer de quelle nation ils étoient. Cependant la forme de la barque & la couleur de la chair, qui étoient plus brune que nos anglois ne l'ont naturellement, avoient fait conjecturer que ce devoient être des eſpagnols. Il reſtoit à ſavoir ſi cette boucherie étoit l'effet de quelque vengeance des habitans de l'île, ou ſi elle venoit des eſpagnols mêmes, qui pouvoient avoir abandonné la barque aux flots après avoir maſſacré huit de leurs propres gens. Toutes les recherches qui s'étoient faites par l'ordre du gouverneur n'avoient encore pu rien éclaircir.

M. Rindekly, ne pouvant eſpérer de la diſcrétion de notre équipage, que l'hiſtoire de nos perles demeurât cachée, prit le parti de confeſſer au gouverneur l'obligation que nous avions au vent de nous avoir jetés dans la Marguerite. Cet aveu, qu'il ne put s'empêcher de faire en riant, laiſſa voir aſſez que nous n'y avions point été conduits par le ſeul haſard. Mais on étoit avec les eſpagnols dans des termes qui pouvoient faire paſſer ces entrepriſes pour de juſtes repréſailles. Ils avoient pris récemment cinq groſſes barques, parties d'une autre baie de la Barbade, & chargées pour la Jamaïque, ſans autre prétexte que de les avoir trouvées un

peu trop à gauche de leur route, quoique la force du vent fût une juſte excuſe. Nous en concluions que puiſqu'ils abuſoient du vent pour nous piller mal à propos, il nous étoit permis d'employer, dans l'occaſion, les mêmes prétextes pour nous dédommager de toutes ces pertes.

Comme notre unique affaire à Bridgetown étoit de renouveler nos proviſions, & de mettre nos richeſſes en ſûreté, je laiſſai ce ſoin à M. Rindekly, pour obſerver particulièrement les propriétés d'un pays dont nos marchands s'étoient moins occupés juſqu'alors à nous faire des relations qu'à tirer de ſolides avantages. Je viſitai dès le lendemain, avec M. Ogle, un des négocians à qui nous étions recommandés, la nouvelle maiſon qui a été bâtie à un mille de la ville pour la réſidence du gouverneur, & qui ſe nomme *Pilgrim*, du nom de celui qui a vendu le fonds. Elle eſt ſituée à l'eſt. C'eſt un édifice qui feroit honneur à nos plus riches & nos plus faſtueux ſeigneurs en Europe. Du côté du midi, à un mille & demi de Bridgetown, eſt une autre maiſon, nommée Fontabel, qui ſervoit auparavant au même uſage, & dont l'île fait encore la rente au propriétaire.

Depuis la ville juſqu'à Fontabel, on a tiré au long de la côte une ligne, qui eſt fortifiée

parlé continue de régner au long de la côte, depuis l'égliſe de Hole juſqu'à la plantation du colonel Allen, au-deſſous de laquelle eſt le fort de la reine, *Queensfort*, monté de douze pièces de canon. La ligne continue enſuite juſqu'à la baie de Reid, où eſt encore un fort de quatorze pièces de canon; delà elle va joindre la plantation de Scot, qui a un fort de huit canons. Elle gagne la plantation de Baily, qui a auſſi ſa batterie; enſuite celle de Benſon, puis celle de Heathcot, qui eſt fort proche de Speight, où eſt un fort de huit canons.

La ville de Speight, eſt à trois mille & demi de Hole, & portoit autrefois le nom de *Petit-Briſtol*. Après Bridgetown c'eſt la plus conſidérable de l'ile. Elle eſt compoſée de quatre rues, dont l'une s'appelle la rue des Juifs. Les trois autres touchent au rivage. On y compte plus de trois cens maiſons. C'étoit autrefois le lieu où les marchands de Briſtol abordoient par prédilection, ce qui a ſervi par degrés à former la ville. Mais Bridgetown ayant attiré tout le commerce, Hole s'affoiblit tous les jours. Outre le fort qui touche à la plantation de Heathcot, il y en a deux autres; l'un au milieu de la ville, avec onze pièces de canon; l'autre, à l'extrémité, du côté du nord, avec vingt-huit pièces.

De Speight la ligne continue l'eſpace de trois

milles, juſqu'à la baie de Macock, où l'on a bâti nouvellement un fort, & delà juſqu'à la paroiſſe de Sainte-Lucie, qui s'avance environ deux milles, dans les terres. De Sainte-Lucie, en tirant vers le rivage du nord, on rencontre une fort belle campagne; mais depuis Macock, en ſuivant la côte, juſqu'à la pointe de Lambert, il y a pluſieurs petites baies, chacune fortifiée d'un fort; & de même dans l'eſpace de quatre milles qu'on compte depuis la pointe de Lambert, en ſuivant le rivage du nord, juſqu'à la pointe de Deeble. Delà juſqu'à la ville d'Oſtin, qui eſt à l'eſt, l'île eſt fortifiée naturellement par une chaîne de monts, & de rocs, qui la rendent inacceſſible. De la pointe de Conſet à la pointe du ſud, cette chaîne eſt extrêmement haute & ſans interruption. La mer eſt ſi profonde au long de cette côte qu'il n'y a preſque point de cables qui en puiſſe toucher le fond, & le rivage ſi difficile, qu'il eſt impoſſible d'en approcher.

Dans la partie de l'île qu'on nomme Scotland, ou l'Ecoſſe, il y a auſſi une chaîne de montagnes, dont la plus élevée s'appelle le mont Helleby. C'eſt le plus haut lieu de la Barbade. Du ſommet, on voit de tous côtés la mer autour de ſoi; & du pied des mêmes monts ſort la rivière qu'on appelle auſſi Scot-

d'une longue plateforme. Le premier, qui eſt au nord de la ville, contient quarante pièces de canon ; l'autre n'en a que ſeize ou dix-huit, mais ils défendent admirablement la place. Elle eſt de la grandeur de Hole, & bâtie preſque de même. On ne compte delà que ſix milles juſqu'à Bridgetown. Little Iſland, ou la petite île, en eſt éloignée d'un mille & demi. C'eſt-là que ſont les fameux jardins de M. Pierce, où l'on voit des allées admirables d'orangers & de citroniers, des boſquets de toutes ſortes d'arbres les plus délicieux, des ouvrages d'eaux, avec une prodigieuſe quantité de fruits & de fleurs.

Après avoir fait preſque entièrement le tour de l'île, où je ne manquai point d'obſerver pluſieurs autres baies, telles qu'au nord, *River-Bay*, *Teut-Bay*, *Baker's-bay* ; à l'eſt, *Skullbay*, *Foul-Bay*, *Mill's-Bay*, *Long-Bay*, *Women's-Bay* ; au ſud-oueſt, entre la pointe de Deeble & celle d'Oſtin, *Sixmen's-Bay* ; & du côté le plus occidental de l'île, *Cliff's-Bay* ; ſans compter pluſieurs autres petites baies, qui ſont ſans noms, ou qui portent celui du chef de la plantation voiſine ; j'obſervai auſſi pluſieurs torrens, qu'on honore du nom de rivières, tels que celui de Hockletoncliff, dans la paroiſſe de Saint-Joſeph, qui ſe jette dans la mer à un mille de la rivière de ce dernier nom ; le torrent de Hatches, dans

gouverneur, & la ſalle du conſeil qui ſoient bâties régulièrement. Les maiſons y ſont extrêmement baſſes, & c'eſt apparemment la crainte d'un nouvel ouragan, tel que celui de 1667, par lequel tous les édifices furent abattus, qui empêche qu'on ne leur donne plus d'élévation. On n'y voit point de tapiſſeries, quoique l'humidité de l'air rende les appartemens fort mal ſains; mais la même raiſon fait appréhender que les tapiſſeries ne fuſſent expoſées trop tôt à la pourriture. Cependant on trouve par tout, ſinon de l'élégance, du moins de la propreté & de la commodité.

On peut s'imaginer que le terroir de la Barbade eſt un des plus fertiles de l'univers, puiſque dès les premiers eſſais qu'on en a faits pour les cannes de ſucre, il a rendu annuellement une moiſſon prodigieuſe. Quoiqu'il ait aujourd'hui moins de fécondité, ce qui n'eſt pas ſurprenant après qu'on en a tiré tant de richeſſes, il ne laiſſe pas, avec un peu de culture, de produire encore des tréſors ſi conſidérables qu'on a peine à ſe le perſuader quand on ne connoît point le commerce de cette île. Chaque acre de terre, l'un portant l'autre, rend tous les ans à l'Angleterre dix ſchellings, qui font près de douze livres de France, ſans y comprendre le profit du plantateur, & l'entretien de pluſieurs

ciétés ne ſont pas moins agréables que celles de Londres, ou du moins l'emportent beaucoup ſur celles des plus honnêtes gens de nos provinces. La généroſité, la politeſſe, l'hoſpitalité, règnent dans toutes les parties de l'île. Leur nourriture commune eſt la même qu'en Angleterre; mais rien n'eſt comparable à la beauté de leurs deſſerts, qui ſont compoſés de mille choſes délicieuſes que l'île produit en abondance. Cependant ils ſont obligés de tirer leur farine, leurs vins, & preſque toutes leurs liqueurs de l'Europe. Un domeſtique blanc s'achete vingt livres ſterling, ou plus s'il ſait quelque métier; une femme dix livres, lorſqu'elle eſt jolie. Ils redeviennent libres lorſque le tems de leur ſervice eſt expiré. La condition des eſclaves nègres eſt fort miſérable, parce que leur ſervitude dure toute leur vie. Ils coûtent ordinairement trente ou quarante livres ſterling; mais il s'en trouve de ſi habiles qu'on ne fait pas difficulté d'en donner juſqu'à deux ou trois cens livres ſterling.

On les achete par lots ſur les navires qui les apportent de Guinée. Les maîtres leur laiſſent la liberté de prendre deux ou trois femmes, dans l'eſpérance d'une plus grande multiplication; mais j'ai remarqué au contraire que l'excès du plaiſir les énerve. Les femmes ſont fidelles à celui qui paſſe pour leur mari, & l'adultère eſt re-

gardé entr'eux comme un grand crime. Il y en a peu qui marquent du penchant pour le chriſtianiſme. On ne leur impoſe là-deſſus aucune loi, mais il eſt faux qu'on s'oppoſe à leur converſion. Ce changement n'en apporteroit point à leur état, & ne diminueroit pas l'empire abſolu que leurs maîtres ont ſur eux. La plupart ſont perfides & diſſimulés; leur nombre, qui eſt au moins de trois pour un blanc, les rend ſi dangereux, qu'on eſt obligé, pour les tenir dans la ſoumiſſion, de les traiter avec beaucoup de rigueur. D'ailleurs, la pareſſe & l'imprudence ſont deux autres vices dont on en trouve très-peu d'exempts. Il eſt arrivé mille fois qu'un nègre a ruiné la plantation de ſon maître par le feu, ſans qu'on ait pu découvrir ſi c'étoit négligence ou malignité. On eſt ſurpris en Europe que leur multitude ne les encourage pas plus ſouvent à la révolte. Nos anglois, à qui j'ai marqué le même étonnement, m'ont répondu que la plupart étant de différentes régions d'Afrique, vivent non-ſeulement ſans le moindre commerce les uns avec les autres, mais avec une haine mutuelle, qui va juſqu'à les empêcher de ſe rendre certains ſervices dont l'occaſion ſe préſente continuellement, & qui pourroient les ſoulager dans leur miſère. D'ailleurs, on les entretient dans une ſi furieuſe crainte des armes à feu, qu'à peine oſent-ils lever les

un fuſil. Lorſque les troupes ſont l'exer-
paſſent en revue, on voit tous les nè-
mblans comme s'ils croyoient toucher à
ière heure de leur vie. Ils ſont tous ido-
& l'on prétend que c'eſt le diable qu'ils
. Mais un maître ne s'attache guères à
r quelle eſt la religion de ſes eſclaves.
gres créoles ſont moins groſſiers. Les en-
s afriquains perdent auſſi quelque choſe
rocité de leurs pères.

cteur Towns prétend que le ſang des
ſt auſſi noir que leur peau. Il a vu,
er du ſang à vingt au moins de ces
x, ſoit dans la ſanté ou la mala-
ſuperficie en étoit auſſi noire que
tre ſang lorſqu'on l'a conſervé pen-
les jours dans un baſſin. Il en con-
noirceur eſt une qualité qui leur eſt
aturelle, & qui ne leur eſt pas com-
r l'ardeur du ſoleil; d'autant plus,
ue les autres créatures qui vivent
climat ont le ſang auſſi vermeil que
n Angleterre.

quelque habileté que le docteur
té cette prétendue découverte à
le, j'ai ſu de pluſieurs honnêtes
ade, ce qu'il ne m'étoit pas venu
rcir dans mes deux voyages d'A-

frique: 1°. Que par des expériences continuelles, ils étoient ſûrs que le ſang des nègres n'eſt pas différent du nôtre: 2°. Qu'il eſt même arrivé plus d'une fois que par divers accidens un nègre eſt devenu preſque auſſi blanc que nous. On me raconta l'exemple récent d'un eſclave du colonel Titcomb, qui s'étoit tellement brûlé dans une chaudière de ſucre, qu'il s'étoit élevé dans toutes les parties de ſon corps une multitude infinie de puſtules blanches. A meſure qu'il ſe rétablit, ſa peau acquit une parfaite blancheur, & devint ſi tendre qu'elle étoit bleſſée de l'ardeur ordinaire du ſoleil; de ſorte que, par un ſentiment d'humanité, ſon maître le fit revêtir d'habits comme un domeſtique blanc. Les médecins de Bridgetown, qui ont fait la diſſection de pluſieurs nègres, m'ont aſſuré auſſi qu'il n'y avoit aucune différence entre les parties intérieures de leur corps, & celles des habitans de l'Europe.

Un chef de plantation fait ſa demeure au milieu de ſes nègres; c'eſt-à-dire, qu'étant logé avec toutes les commodités poſſibles pour lui & pour tous les domeſtiques qui le ſervent dans ſa maiſon, il eſt environné, à quelque diſtance, des huttes de ſes eſclaves, qui forment de petits villages dont il eſt le ſouverain maître. Leur nourriture eſt fort miſérable; elle conſiſte en

d'où l'on peut inférer quelle prodigieuſe quantité de mains étoient employées à ces expéditions. La ſeule ſubſiſtance de tant de bouches entraînoit un commerce à la nouvelle Angleterre & à la Caroline, pour les proviſions, au nouvel Yorck & à la Virginie, pour le pain, la farine, le porc, le blé d'inde & le tabac; en Guinée, pour les nègres; à Madere, pour le vin; aux Terceres & à Fyall, pour le vin & l'eau-de-vie; aux îles de May & de Curaçao, pour le ſel; & en Irlande, pour le bœuf & le porc. Mais depuis la grande guerre du commencement de ce ſiècle, ce nombre de quatre cens vaiſſeaux eſt diminué à deux cens cinquante; ce qui ne laiſſe pas de porter plus de ſucre en Europe que toutes les autres îles n'en fourniſſent enſemble. Dans l'origine les habitans plantèrent auſſi du tabac, qu'ils envoyérent en Angleterre; mais il ſe trouva ſi mauvais qu'on fut obligé d'abandonner ce commerce. Celui de l'indigo ſuccéda; mais l'île en produit à préſent fort peu. Le gingembre & le coton en viennent toujours avec abondance. Les marchands de la Barbade tirent cinq pour cent pour les commiſſions de vente & de retour.

Malgré la chaleur du climat, l'air y eſt ſi humide que le fer le plus net ne peut être expoſé une nuit à l'air ſans être couvert de rouille le lendemain; ce qui augmente beaucoup le com-

merce des inſtrumens de fer. Le cuivre eſt d'un grand uſage pour la fabrique du ſucre. Il eſt remarquable que les horloges & les montres vont rarement bien dans l'île ; mais je ſuis perſuadé que la faute vient des ouvriers, ou peut-être encore plus de la négligence des habitans, qui ne prennent pas ſoin aſſez ſouvent de nettoyer les reſſorts. Je connois un honnête homme, qui, ayant porté à la Barbade une montre qu'il avoit déjà depuis quatre ans, l'y conſerva ſaine & régulière pendant ſept autres années, ſans y avoir fait faire la moindre réparation. C'en eſt aſſez pour accuſer d'erreur ceux qui attribuent le déſordre de leurs montres au climat. Il n'y a point d'eſpèces de marchandiſes qui ne puiſſent être portées à la Barbade avec la certitude d'un prompt débit, parce que tout le monde y eſt riche, & que l'île manque de la plupart des biens de l'Europe.

Sous le règne de Charles II. la Barbade, & nos autres îles, furent accuſées de faire enlever en Angleterre de jeunes enfans, qu'on tranſportoit ſur les vaiſſeaux ſans la participation de leurs parens. Le chevalier William Hayman, fameux marchand de Briſtol, fut obligé de ſe défendre contre cette accuſation devant la juſtice, & ne parvint jamais à ſe juſtifier clairement ; mais les loix ont été ſi ſévères en Angle-

terre & dans les colonies, qu'elles ont fait abandonner cet odieux trafic.

Comme nous avions pris des lettres à la Jamaïque, pour deux anglois qui faiſoient depuis quelque tems leur ſéjour à Sainte-Lucie, M. Rindekly me propoſa de faire le voyage de cette île, qui n'eſt guères à plus de vingt lieues de la Barbade, & j'approuvai le motif qui le portoit à me faire cette propoſition. Nos perles, étant un tréſor ſur lequel nous fondions de hautes eſpérances, il jugea qu'il n'y avoit point de précautions trop grandes pour la ſûreté d'un tel dépôt; & que ſans nous défier d'aucun des marchands pour leſquels nous avions des lettres, la prudence nous obligeoit de mettre nos richeſſes en différentes mains. Il avoit choiſi à Bridgetown, le chevalier John Worſum pour dépoſitaire & notre correſpondant dans cette de nos entrepriſes. Après lui avoir remis deux de nos trois caiſſes, il me chargea de l'autre, qui contenoit preſque autant de perles que les deux premières, à M. Rytwood, à qui nous étions recommandés dans l'île de Sainte-

L'eſpérance étoit, qu'à la faveur du qu'il faiſoit à la Martinique, dans un paix étoit bien établie entre les deux il trouveroit le moyen de faire paſſer

ence entre les deux nations. M. Rytwood y voit jeté comme au haſard les fondemens d'une abitation ; & ne penſant point à troubler les ançois, qui avoient formé la même entrepriſe ns pluſieurs autres quartiers, il n'étoit point terrompu dans la ſienne. Il nous dit que de lelque manière que les affaires puſſent tourner, avoit déjà tiré aſſez de profit de ſon travail ur ne pas regretter ſes premiers frais, ni me la perte de ce qu'il employoit actuelle- it à le continuer. Il ne me fit pas pénétrer le fonds de ſon commerce ; mais en conſi- it le petit nombre de ſes ouvriers, le peu ce qu'il avoit défriché, & ſur-tout l'étroite qu'il avoit avec divers françois de l'île, ie de la Martinique, je n'eus pas de peine que ſes principales affaires étoient ſe- & qu'il tiroit adroitement parti du voi- les deux nations.

ous reçut avec beaucoup de careſſes. ivers récits de ſes voyages, il nous en ort étendu de la fameuſe navigation du de la *Ducheſſe*, deux vaiſſeaux de Briſ- firent le tour du monde dans le cours ées 1708, 1709, 1710 & 1711. Il itre-maître du *Duc* ; mais la relation de nde entrepriſe ayant été publiée à Lon- 1712, par le capitaine Edouard Cooke,

je n'en donnerai place ici qu'à ce qui peut éclaircir un fait assez intéressant, dont on a négligé les circonstances dans le premier volume. Le capitaine Cooke parle d'un William Selkirk, qui ayant été abandonné dans l'île de Fernandez y passa quatre ans & quatre mois sans aucune société humaine. M. Rytwood nous apprit d'abord que ce malheureux solitaire se nommoit Selcrag, ce qu'il nous prouva aussitôt par la lecture même de son journal, où il avoit eu soin de lui faire signer de sa propre main la vérité de son aventure; ensuite il nous lut ce qu'il me permit de transcrire dans le peu de tems que nous passâmes à Sainte-Lucie.

» Le *Duc* & la *Duchesse* s'étant approchés » de l'île de Fernandez, qui passoit alors pour » déserte, depuis que les habitans espagnols » avoient trouvé plus d'avantage à se retirer au » continent; quelques gens de l'équipage dé- » couvrirent sur la côte un homme qui faisoit » voltiger une sorte de pavillon blanc. On dé- » pêcha aussitôt l'esquif du *Duc*, & j'en pris moi- » même la conduite. A mesure que nous appro- » châmes du rivage, nous entendîmes clairement » que l'étranger imploroit notre secours en lan- » gue angloise. Je lui criai de me montrer un » endroit où nous pussions aborder sans péril. » Il me donna de fort bonnes explications; &

» tandis, que nous remontions à force de rames
» vers le lieu qu'il m'avoit marqué, nous le
» vîmes courir au long de la côte avec autant
» de viteſſe que l'animal le plus léger. Lorſque
» nous eûmes pris terre, il nous embraſſa tous
» ſucceſſivement avec des tranſports de joie,
» qui lui ôtèrent pendant quelque tems le pou-
» voir de parler. Enfin s'étant aſſuré par ma pro-
» meſſe que nous le prendrions à bord, il nous
» offrit de nous conduire à ſon habitation. Le
» chemin n'en étoit pas long, mais il me parut
» fort difficile. Cependant le déſir de voir un
» ſpectacle ſi extraordinaire, me fit haſarder
» l'entrepriſe avec deux de mes matelots. Il
» fallut grimper ſur pluſieurs rochers eſcarpés,
» pour arriver par cette voie ſur un terrein
» fort agréable, couvert de verdure & planté de
» pluſieurs arbres. Il y avoit deux petites caba-
» nes compoſées de terre & de branches, dont
» l'une ſervoit de logement à Selcrag & l'autre
» de cuiſine : l'ameublement étoit conforme à la
» nature de l'édifice. Il conſiſtoit en pluſieurs
» peaux de chèvres ou de boucs, étendues au
» long des murs, & ſur des pierres aſſez unies
» qui ſervoient de planches. Une marmite de
» fer, une broche à rôtir, & un grand couteau
» compoſoient tout le reſte des meubles. A
» quelques pas de l'habitation étoit un petit

autres poiſſons qu'il pouvoit prendre ſur le rivage. Mais enſuite il avoit cherché les moyens de mettre un peu plus de variété dans ſes alimens. L'île ne manquoit pas de chèvres, la difficulté étoit de les prendre, au milieu » des rochers & des montagnes où les bleſſures » qu'il leur faiſoit quelquefois à coups de pier- » res ne les empêchoient pas de ſe réfugier. » La faim lui ſervit de maître; il s'accoutuma » ſi bien à grimper & à courir lui-même ſur les » rochers, qu'il ſe ſaiſit de pluſieurs jeunes » chèvres; & ſe perfectionnant tous les jours » dans cet exercice, il y acquit tant d'habi- » leté, qu'il n'y avoit plus aucun de ces ani- » maux qu'il ne fût ſûr de prendre quand il » l'avoit mis à le pourſuivre. Sa vie devint ainſi » beaucoup plus douce; il ne manquoit ni de » gibier ni de poiſſon; différens arbres lui four- » niſſoient du fruit, & l'eau d'une rivière aſſez » fraîche ſervoit à le préſerver de la ſoif. Quel- » ques vaiſſeaux eſpagnols avoient touché dans » cet intervalle à l'île de Fernandez: mais les » ayant reconnus, ſans s'être laiſſé découvrir, il » avoit mieux aimé demeurer avec ſes chèvres » que d'être obligé de ſa liberté à cette nation. » Un jour s'étant approché trop près du rivage, » il avoit été pourſuivi, & même atteint d'un » coup de feu; mais l'agilité de ſes jambes l'a-

» voit ſauvé du péril. Le plus grand mal qui lui » fût arrivé pendant plus de quatre ans, étoit » une chute violente, qui l'avoit précipité du » ſommet d'un roc dans une vallée. Il n'avoit » pu ſe traîner ſans une peine mortelle juſqu'à » ſon habitation, & n'ayant ni chirurgiens ni re- » mèdes, il avoit été obligé d'attendre ſa guéri- » ſon de la nature, qui l'avoit rétabli par dé- » grés. Cet homme extraordinaire étoit né à la » Jamaïque, d'un père écoſſois & d'une mère » Moſcovite.

Le journal de M. Rytwood, étoit celui d'un homme de mer, qui s'attache plutôt à la poſition des lieux, à la deſcription des côtes, des ports, des baies & des parages, qu'à l'hiſtoire phyſique ou morale des pays qu'il viſite. Cependant je tombai ſur divers traits curieux, dont il m'accorda la communication. Je n'en rapporterai qu'un, dont l'exemple m'a paru ſingulier pour l'utilité du commerce. Après avoir paſſé quelque tems dans un port de Californie, les deux vaiſſeaux remirent à la voile, fortifiés de deux autres bâtimens anglois qui s'étoient joints à eux. Deux mois de navigation continuelle leur firent trouver la fin de leurs vivres, juſqu'à forcer les capitaines de réduire leurs gens au quart de leur nourriture ordinaire. Ils étoient dans cet embarras, lorſqu'ils découvrirent les

ais les vents de commerce durent ſi conſtam-
ent entre les tropiques, que cette longue
urſe eſt aiſée, & ſe fait ordinairement dans
ſpace d'environ ſoixante jours.

Les eſpagnols de Guam racontèrent à M. Ryt-
ood, qu'un de leurs vaiſſeaux faiſant voile de
anille à la nouvelle Eſpagne, découvrit plu-
eurs îles extrêmement agréables, & fort abon-
ntes en or, en ambre gris, &c. Ils les nom-
èrent *îles de Salomon*. Dans la ſuite ils ne man-
èrent pas d'envoyer pluſieurs vaiſſeaux pour
retrouver; mais toutes leurs recherches ont
ujours été ſans fruit; & pluſieurs chaloupes,
Params, qui ont cru pouvoir tenter la même
repriſe, ont diſparu, ſans qu'on en ait jamais
endu parler. On a placé ces îles, dans les cartes
gnoles, au 15e degré 20 minutes de latitude
nord, trois cens lieues à l'eſt des îles Ma-
es.

e même vaiſſeau qui les avoit découvertes,
nt beſoin de ſe leſter, prit dans une de ces
, de la terre & des pierres pour s'en ſervir
t uſage. Lorſque le vaiſſeau fut arrivé au
d'Acapulco, & qu'on voulut le mettre en
leur ordre, on découvrit que les pierres
nt briſées dans pluſieurs endroits, par l'a-
on de la mer, il y paroiſſoit des veins
très-pur. Mais l'étonnement fut bien plus

vif pour ceux qui, visitant le foyer de la cuisine, qu'on avoit été obligé de réparer avec de la terre du même lieu, ils trouvèrent un lingot d'or qui s'étoit fondu & réduit en masse par la chaleur continuelle du feu. C'est au lecteur à juger de la vraisemblance de ces deux faits sur le témoignage des espagnols. M. Rindekli & moi, qui nous étions familiarisés en Afrique avec les évènemens de cette nature, nous comprîmes du moins que le récit qu'on avoit fait à M. Rytwood n'étoit pas impossible.

Mais ce que je tirai de plus utile & de plus remarquable du journal de M. Rytwood, fut une table de la latitude & de la longitude des principaux ports, îles, rivières, baies, caps, & autres lieux remarquables de la côte occidentale de l'Amérique dans la mer du sud, depuis la Californie au nord jusqu'au détroit de Magellan au sud. Je le donnerai ici d'autant plus volontiers, que la mort de M. Rytwood semble m'en laisser la liberté; & qu'en joignant ces importantes observations à la *description des côtes de la mer du sud*, qui fut publiée à Londres il y a vingt ans, il ne manquera rien aux géographes pour faire une carte exacte de toutes ces côtes. On place à l'ordinaire le premier méridien à la pointe la plus occidentale de la grande Canarie.

	Latit. D. M.	Longit. D. M.
lifornie,	24 40	255 15
nte orientale,	24 4	258 15
aint-Luc,	25 30	259 50
:re pointe du continent,	24 40	260 55
e de la Salle,	23 30	262 16
hamitas,	22 55	262 48
e de Saint-André,	22 30	264 8
es Trois-Maries.	22 7	264 14
e de San-Milpa,	22 5	264 23
de las Higueras,	21 32	264 38
de la Cruz,	21 26	264 16
Califto,	20 10	264 22
Corrientes,	20 20	265 20
Ballegas,	20 28	265 50
de los Angelos,	20 20	266
lle Galice,	20 25	266 26
) de la Navidad,	20 10	266 40
le Santiago,	20 4	266 8
e de Saint-Pierre,	19 52	267 30
e d'Aculima,	19 30	267 50
e de Sacatula,	18 40	269 16
Ladrillos,	17 52	270 5
e de Gariotas,	17 40	270 24
: de Siguantanejo,	17 20	270 4
e de Piticalla,	17 15	270 55
e de Mitala,	17 8	271 28

	Latit. D. M.	Long D.
Pueblo Nuevo,	7 22	295
Ile de Quicara,	7 41	295
Baie de Philippinas,	7 12	296
Pointe de Higuera,	7 21	297
Rivière de Menſave,	8 47	297
Rivière de Covita,	8 1	298
Rivière de Parita,	8 [illegible]1	298
Rivière de Nata,	8 26	298
Port de Villa,	8 28	299
Rivière de Ceymito,	9 9	299
Ile d'Otoque,	8 30	299
Ile de Tabuga,	8 40	299
Anſon,	8 55	299
Panama,	9	300
Chepillo,	9	301
Pointe des Manglares,	8 53	300
Ile de Contadora,	8 46	300
Ile del Rey,	8 10	300
Cap Saint-Laurence,	8 10	300
Rivor Congo,	7 53	301
Baie de Saint-Michel,	8 18	301
Morro Quemado,	6 45	301
Puerto Claro,	6 46	301
Baie de Saint-François,	5 50	301
Baie de Saint-Antoine,	6 20	302
Port des Indiens,	6 14	302

	Latit. D. M.	Longit. D. M.
l'Anegabas,	6 55	302 3
: de Sandi,	5 35	302 5
Coco,	5 9	299 8
: de Noamas,	4 38	302 23
Ventura,	4	302 50
Malpelo,	4	299 46
: de Piſco,	3 45	302 39
rgona,	3 15	301 36
Gallo,	2 17	300 40
: rivière de Mira,	1 57	300 26
Gorgonilla,	1 58	300 25
: de Santiago,	1 14	299 30
int-François,	50	299 57
: Juma,	5	298 44
aſſado au ſud,	8	298 32
e Caraſcas,	28	298 43
e Manta,	50	298 31
Plata,	1 15	298 15
Salango,	1 40	298 25
: de Caloncha,	2	298 18
ica,	2 40	299
e Chanduy,	2 28	299
Puna,	2 54	299 10
Santa-Clara,	3 23	298 50
rde,	2 26	299 48
: del Bucy,	3 40	299 20

	Latit. D. M.
Mancora,	4 10
Ile Lobos de Paita,	5 25
Rivière de Sana,	6 40
Port Cheripe,	7
Malabrigo,	7 30
Guanchaco,	8
Port & île Santa,	9
Guambacho,	9 20
Casma,	9 28
Bermejo,	9 40
Ile de Sangalla,	14 5
Saint-Nicolas,	15 6
Saint-Jean,	17 15
Ile de Guana,	16 40
Port Arica,	18
Algodovales,	21 30
Port Betas,	24 45
Port Guasco,	28 30
Ile de Paraxos,	29 46
Coquimbo,	30
Ile de Saint-Felix,	26 15
Rivière de Conchali,	21 26
Port Guillermo,	31 41
Papudo,	32 25
Port Saint-Antoine,	33 29
Topocalma,	34 .

gociant étoit auſſi bien établie que ſa
Auſſi avions-nous conçu qu'il me ſuf-
: lui expliquer nos intentions ; mais il
a des difficultés. Comme il ne pouvoit
ier nos richeſſes à la Martinique ſans la
ation des officiers de la douane, il me
dre que des effets ſi peu ordinaires dans
nerce des deux nations, ne fiſſent naître
s obſtacles qui entraîneroient des expli-
dangereuſes. Nous n'étions pas bien
Eſpagne ; on pouvoit ſoupçonner natu-
it que nos perles étoient la dépouille
que vaiſſeau eſpagnol ; & la France qui
réconciliée depuis peu de tems avec
ouronne évitoit toutes les occaſions de
dans notre querelle. Enfin, M. Ryt-
ne déclara qu'il ne répondoit point du
nos perles lorſqu'elles ſeroient ſorties
nains. Je fus effrayé de cette déclara-
je pris le parti de remporter mes perles
-bade.

indekly me reprocha beaucoup d'avoir
timide, & nos correſpondans de Brid-
nous prouvèrent par quantité d'exem-
e les françois étoient fort éloignés d'a-
s complaiſances exceſſives pour les eſ-
Nos trois caiſſes n'en demeurèrent pas
la Barbade, comme ſi le ciel qui ne
vouloit

l'équipage. Ces précautions nous surprirent peu. M. Rindekly me pria de demeurer à bord ; mais le désir de vérifier par mes propres yeux la description que j'avois de Carthagène, me fit souhaiter de gagner le rivage avec lui. Je n'oubliai point mon journal, qui commençoit à grossir par le peu d'ordre que j'avois mis jusqu'alors dans mes relations. On nous épargna le soin de nous procurer un logement en nous conduisant dans une grande maison d'où l'on nous déclara que nous ne devions point sortir sans l'ordre du gouverneur : on ajouta que tout ce qui nous seroit nécessaire pour les besoins de la vie, nous seroit fourni soigneusement à juste prix. Dès le premier jour qui nous fut accordé pour nous reposer, un jeune espagnol qui s'introduisit dans la chambre de M. Rindekly, se jeta à ses genoux pour le supplier de le recevoir dans notre vaisseau, & de le transporter dans quelqu'une de nos colonies. J'étois présent à cette prière, je demandai au jeune homme s'il avoit formé seul ce dessein ; il me confessa en rougissant qu'il devoit être accompagné d'une demoiselle qui l'aimoit assez pour le suivre. Le service qu'il désiroit de nous devenant beaucoup plus important par cet aveu, nous lui en représentâmes le danger ; mais il ne nous répondit que par de nouvelles instan-

lieu où leur amour ne ſeroit point traverſé. M. Rindekly, qui avoit le cœur fort ſenſible, étoit porté à les ſatisfaire, en prenant de juſtes meſures pour aſſurer leur évaſion : je n'en aurois pas été plus éloigné que lui, ſi j'y euſſe vu la moindre facilité. Mais quelle apparence de leur rendre ce ſervice, lorſqu'à peine étions-nous ſûrs de notre propre liberté. Cependant après en avoir conféré quelques momens, nous promîmes au jeune homme que s'il pouvoit gagner le bord de la mer avec ſa maîtreſſe & nous joindre à la ſortie du port, nous ne ferions pas difficulté de le recevoir. Il parut tranſporté de notre promeſſe. Je le fis ſouvenir que dans une entrepriſe de cette nature, il ne falloit pas croire que les ſecours étrangers fuſſent toujours certains : nous n'avions point en Amérique de demeure fixe où nous puſſions lui offrir les nôtres, & nous ne lui répondions pas que dans le lieu de ſûreté où nous nous engagions à le conduire, il trouvât dans la libéralité d'autrui de quoi fournir à l'entretien de deux jeunes fugitifs qui n'avoient point d'autre juſtification que la force de l'amour, Ce langage étoit aſſez clair pour lui faire entendre qu'il ne devoit pas partir ſans précautions ; mais il n'avoit pas attendu juſqu'alors à les prendre. Il nous dit que ſi l'honneur & ſes pro-

ies lui eussent permis de profiter des
'Helena, il étoit sûr de pouvoir se met-
possession tout d'un coup & de sa maî-
& d'une grande partie du bien qu'elle at-
: de son père. Comme elle disposoit de
ans sa maison, elle pouvoit à tous mo-
se saisir de l'argent de Parez & de ce
voit de plus précieux. Mais dans la ré-
n où il étoit de revenir à lui par la sou-
, il ne vouloit pas lui donner de si odieux
e plainte. Il pouvoit faire sur le champ
nme considérable de son propre bien,
tre pour long-tems à couvert de toutes
: besoins. Des sentimens si raisonnables
nt de nous disposer à le servir : nous
mes le soin de ses préparatifs, & sur-
prendre des voies sûres & tranquilles
ndre furtivement notre vaisseau. Je le
ne, après lui avoir engagé notre pa-
ne pas se montrer dans notre logement.
le séjour que nous ferions à Carthagène.
ndemain deux officiers du gouverneur
ous nous prendre dans un de ses car-
ous fûmes conduits au château où l'on
ttendre fort long-tems son audience.
us avoir fait introduire avec beaucoup
lités, il nous demanda la lecture de
nmission, dont les capitaines gardes-

côtes lui avoient déjà fait le rapport. M. Rindekly la lut en anglois, & commençoit enſuite à l'expliquer en eſpagnol ; mais quoiqu'on ne l'eût point interrompu dans ſa lecture, un interprête qui accompagnoit le gouverneur, le pria de lui laiſſer ce ſoin. Il en fit ſur le champ une traduction fort fidelle, tandis que le gouverneur affecta de nous faire pluſieurs queſtions indifférentes, auxquelles nous répondîmes avec le même air de liberté. Prenant enſuite la traduction des mains de ſon interprête, il la lut & la relut avec beaucoup d'attention. Elle étoit ſi claire que nous fûmes ſurpris qu'elle parût l'arrêter. M. Rindekly profita de ſon ſilence pour lui repréſenter de bouche ce qui n'étoit qu'imparfaitement dans la commiſſion. Il lui fit le dénombrement de nos pertes depuis pluſieurs années, & ſans vouloir juſtifier les anglois qui avoient été ſurpris pluſieurs fois dans le commerce clandeſtin des chaloupes, il ſe plaignit que ſous ce prétexte les eſpagnols avoient non-ſeulement inſulté, mais ſaiſi un grand nombre de nos vaiſſeaux. Nous mêmes, qui étions chargés d'une commiſſion publique, ne venions-nous pas d'être arrêtés par les gardes-côtes ? L'air d'empire & de triomphe avec lequel on nous avoit conduits juſqu'à l'entrée du port n'étoit-il pas une véritable oppreſſion ? Enfin, pour

de rien ménager, il vint, les larmes aux yeux, nous apporter ſes plaintes. Il ne nous reſtoit que de la compaſſion à lui offrir. Cependant, à force de raiſonner ſur ſa ſituation, l'amour lui fit naître un expédient qui ne nous parut pas ſans vraiſemblance, & pour lequel nous ne lui refuſâmes point notre ſecours. Ses vues demandoient de la hardieſſe ; mais les amans de cet âge la pouſſent toujours juſqu'à la témérité. Il lui vint à l'eſprit, que ne devant pas craindre qu'on recommençât la viſite de notre vaiſſeau en ſortant du port, il pouvoit s'y rendre avec ſa maîtreſſe, dès la nuit ſuivante ; & que de quelque manière qu'on pût expliquer leur fuite, on s'imagineroit d'autant moins qu'ils nous euſſent ſuivis, que le voyage que nous allions faire à Porto-Bello, & la compagnie des gardes-côtes, ôteroient toute vraiſemblance à cette ſuppoſition. Il ſe flattoit de demeurer caché dans le vaiſſeau ſous quelque déguiſement. Enfin il comptoit encore plus ſur notre inclination à l'obliger, dont nous lui avions déjà donné des marques.

Les circonſtances rendoient ſa propoſition fort dangereuſe. Cependant la bonté de notre cœur l'emporta. Je me ſouvins de mes filles, & ma tendreſſe agiſſant avec plus de force dans l'éloignement, je ſentis que j'aurois voulu les rendre heureuſes à toutes ſortes de prix. La ſeule

restriction que nous mîmes à nos promesses, regarda la manière d'arriver au vaisseau. Nous consentions à recevoir les deux amans; mais nous ne voulions pas contribuer à leur fuite, ni qu'on pût même nous accuser d'avoir favorisé leur départ. Spallo, c'est le nom que le jeune homme voulut se donner en quittant Carthagène, ne nous fit ses adieux que jusqu'à la nuit suivante, & partit charmé de l'intérêt que nous prenions à sa fortune.

Nous regagnâmes notre bord à l'entrée de la nuit, sans avoir vu Carthagène autrement que par nos fenêtres. Les trois gardes-côtes étoient à l'ancre si près de notre vaisseau, qu'on s'entendoit de leur bord au nôtre, sans effort pour prêter l'oreille. Nous convînmes de partir au premier vent qui favoriseroit la sortie du port. Une partie de la nuit se passa. Au premier souffle de vent que nous attendions, les cris des espagnols nous ayant avertis de mettre à la voile, commençois à désespérer que nos jeunes amans eussent trouvé le moyen de sortir de la ville. Enfin un homme d'équipage, que j'avois chargé de venir les yeux ouverts de ce côté-là, vint me dire à l'oreille qu'il voyoit approcher une chaloupe. Je tremblai qu'elle ne fût apperçue des gardes-côtes. L'amour la conduisoit avec plus d'ardeur que le cours ordinaire, c'est-à-dire avec plus

, & nous en chargeâmes deux pièces
s boulet, d'une chaîne de fer, de deux
nitrailles, & de quantité de balles de
. La moitié des sauvages ramoit. Tous
tenoient chacun deux flèches sur la
l'arc, prêts à les décocher. Lorsqu'ils
a distance de quarante pas, ils pous-
grands cris, sans paroître effrayés de
le notre vaisseau, & vinrent à nous
attaquer; mais comme nous allions
ent derrière, nos grandes voiles nous
t si bien qu'ils ne purent faire leur
& l'un des deux canoniers les voyant
prit si bien son tems pour mettre le
canon, que le coup emporta presque
des sauvages. Si l'arrière de la pirogue
é, il n'en seroit pas échappé un seul
omber plus de vingt, & la mer par
glante autour de notre barque.
fut fendue & toute remplie d'eau
pêcha point ces furieux, lors
ent du vaisseau nous eut mis
quantité de flèches
ens. Nous leur
ups de fusi
avec la m
bles c
quiét

nnoissoit bien. Ils y alloient néanmoins, qu'ils en avoient l'habitude. Il vint à l'esprit M. Rindekly de faire partir avec eux deux nos gens pour annoncer notre arrivée, & leur en demander un des leurs pour nous vir le lendemain de guide. Loin de rejeter cte proposition, ils la reçurent comme une arque de confiance qui les assuroit de nos intions. Nous leur donnâmes M. Zil, notre eutenant, qui savoit fort bien l'espagnol, avec n soldat, qui parloit aussi cette langue. Ils nous aissèrent un matelot, que nous nous attachâmes ncore par la promesse d'une bonne récompense. M. Zil fut chargé de demander simplement la ermission d'entrer au port de Vera-Cruz, pour députe du gouverneur de la Jamaïque.

Le matelot qui nous resta, m'ayant assuré e Villa-Ricca n'étoit guères qu'à trois quarts mille du rivage, & que nous l'aurions même erçu dans un tems moins obscur, je résolus ne pas m'éloigner sans avoir jeté du moins eux de plus près sur un lieu si fameux par remier débarquement de Fernand Cortez, bérant du Mexique. C'est-là qu'ayant abord cinq cens espagnols, il fit couler à fond s res vaisseaux, pour faire connoître à lu'il ne leur restoit plus de ressource p e, ni d'espérance que dans la victoire

; mais ils furent bientôt forcés de
par les insultes des diables & des
ts qui ne leur laissèrent point de
nvirons de toutes ces petites îles,
trémement poissonneuse.

distance du port, nous en vîmes
s barques, qui venoient au-devant
qui marchant l'une après l'autre
igne, nous firent juger de la diffi-
avoit à passer au travers des ro-
urs, on a pris soin de marquer les
ux par diverses enseignes, qui ser-
tion pendant le jour. Mais c'étoit
ous guider, que pour s'assurer de
s, qu'on envoyoit quelques offi-
rencontre. Il fallut essuyer leur
recherches. M. Zill parut immé-
vec un député du gouverneur,
gé de lire notre commission, d'en
copie, & de nous marquer le lieu
ons jeter l'ancre, contre les murs
de Ulua.

ns notre vaisseau deux commis de
ui nous refusèrent la liberté de
ıs l'île pour visiter le château. Le
on vint offrir au capitaine celle
le, pour être conduit à l'audience
ur. Nous conçûmes que nous ne

larions pas moi
Cependant je réi
te faire en chem
pourroient enrichir
de la ville, sa figure
longe dans la partie d
nord-oueſt. Sa longu
ville, & sa largeur de
dentes, les maisons régul
pour des édifices, jusqu'aux
de bois; ce qui a produit s
mirables. Au sud-est coul
prenant sa source au sud, de
jusqu'à ce qu'elle arrive près de
se jette dans la mer au nord-est
qui forment une petite île à so
La ville est située dans une pla
si stérile, environnée de mo
desquelles on trouve des bois
Sauvages, & des prairies ple
Du côté du sud sont de gra
contribuent beaucoup à rend
Le vent du nord pousse, com
tant de sable du bord de la m
de la ville en sont presque
verts.

En descendant sur le riva
accident qui favorisa mes ob

nez avec tant de violence, que nos
urent obligés de me faire entrer dans
on où je reçus quelque ſecours, tan-
M. Rindekly fit ſa viſite au gouverneur.
action que j'eus de me voir libre, ſervit
te à me rétablir. Je priai le maître de
n où j'étois, de me procurer la vue de
Il n'avoit pas d'ordre qui pût l'en em-
Je vis pluſieurs égliſes que je trouvai
fort riches en argenterie. Les maiſons
plies de porcelaine & de meubles de la
Il y a peu de nobleſſe à Vera-Cruz ;
négocians y ſont ſi riches qu'il n'y a
villes auſſi opulentes dans l'univers.
rt des habitans ſont mulâtres. Cepen-
affectent de s'appeler blancs, autant
u'ils ſe croyent honorés de ce titre,
r ſe diſtinguer des nègres leurs eſclaves.
mbre ne ſurpaſſe pas trois mille, &
x on paſſe pour un homme ſans conſi-
, lorſqu'on n'eſt pas riche au moins de
le livres ſterling.

nourriſſent de chocolat & de confitures.
riété eſt extrême. Les hommes ſont
es femmes ſont continuellement retirées
rs appartemens d'en-haut, pour éviter
es étrangers, qu'elles verroient pour-
volontiers ſi leurs maris leur en laiſ-

ROBERT LADE.

au 18ᵉ 30 minutes. La carte de
marque 18 degrés 48 minutes : le
Hawkins veut 19 degrés. Mais ſuivant
vations de Carranza, pilote de la flotte
, Vera-Cruz eſt au 19ᵉ degré 10 mi-
ce qui fait deux minutes de moins que
prétendu M. Harris dans des obſervations
eures. On ne s'eſt pas moins trompé à
de la longitude, qui ſuivant la carte de
pple eſt à 100 degrés 54 minutes de
es ; au lieu que par les obſervations
ols en 1557, elle eſt ſeulement de 97
50 minutes ; & M. Harris la fait moin-
core de deux minutes.
is quantité de cartes ont commis une faute
oup moins excuſable en confondant l'a
& la nouvelle Vera-Cruz. Dans la c
Popple & dans l'Atlas maritimus
Juan de Ulua eſt placée avec ſ
Vis-à-vis l'ancienne ville, autrem
Villa-Ricca, & l'île des Sacri
Qu'à deux milles de celle de V
de la côte, eſt reculée de qu
de la côte d'environ
reur du Géograp
noms de Vera-C
le néanmoi

de Truxillo, où M. Rindekly étoit bien informé qu'on trouvoit des perles & de l'or en divers endroits de la côte.

Après avoir attendu quelques jours le vent que nous désirions, nous l'eûmes tout d'un coup nord-oueſt, c'eſt-à-dire, fort propre à nous faire ſortir au moins du golfe du Mexique en remontant par la route que la flotte prend régulièrement pour y entrer. Ce fut une faveur du ciel dans la ſaiſon où nous étions. Mais ce qui nous avoit été ſi favorable pour doubler San-Antonio, ceſſa de l'être à la hauteur de Cuba. Tous les efforts que nous fîmes pour nous rapprocher du continent, n'aboutirent qu'à la perte de notre grand mât qui fut briſé par la violence du vent ; & le vaiſſeau ayant ſouffert d'autres atteintes, nous prîmes le parti, à la joie extrême de nos deux amans eſpagnols, de relâcher à la Jamaïque dont nous n'étions pas fort éloignés.

Fin de la première Partie.

l'abandonner un fort beau pays qu'il habitoit anciennement, s'eſt retiré dans des montagnes & les bruyères, qui ſont environnées, de tous les côtés de la terre, par des marais inacceſſibles. Elles ne ſont pas moins défendues du côté de la mer par la diſpoſition du rivage. Le terrein en eſt ſi humide, & coupé par tant de ravines & de précipices, que les plus hardis n'oſeroient s'y engager ſans en connoître parfaitement les détours. La carte du pilote les marquoit par des lignes ſi exactes, qu'en la portant à la main nous nous trouvâmes tout d'un coup familiers dans des lieux où nous venions pour la première fois. M. Rindekly fit mouiller l'ancre ſur un bon fond, & me laiſſant le ſoin des premières découvertes avec ſix hommes que je pris pour m'accompagner, me promit d'attendre mon retour avant que de quitter ſon bord.

Je marchai l'eſpace de deux lieues dans le terrein que j'ai repréſenté, avec de l'eau quelquefois juſqu'aux genoux, mais toujours guidé par ma carte, où je trouvois, dans des meſures d'une dernière préciſion, une règle ſûre pour me conduire. Etant arrivé au pied d'une colline qui bornoit ma vue depuis le rivage, je fus obligé d'abandonner la direction du pilote, parce qu'il marquoit autour de la colline un chemin fort large & fort long, & que je croyois pou-

l'éviter en remontant directement une pente douce & fort ſéche. Mais la confiance que vois à mon itinéraire m'ayant fait renoncer ; propres lumières, je reconnus bientôt que vois pu prendre un meilleur parti, puiſ- rès avoir tourné l'eſpace d'un quart-d'heure, nbai dans une habitation de muſchetos, e n'apperçus les premières cabanes qu'en rant avec mon eſcorte. Ils entendirent les ons que je leur fis dans ma langue, & ue ceux à qui le haſard me faiſoit parler ſuſſent point aſſez pour me répondre, ils irent ſi bien que j'étois anglois, qu'apres ir comblé de careſſes, ils s'empreſſèrent de enir un de leurs chefs, qui lia un entre- lus clair avec moi. Il avoit fait le voyage Jamaïque en 1720, & la langue angloiſe voit appriſe dans le ſéjour qu'il y avoit ndant cinq ou ſix mois, lui étoit encore re. Il me dit que je trouverois dans ſa pluſieurs anglois qui y avoient épouſé nmes indiennes, & qui s'étoient accoutu- ix uſages du pays. Je lui demandai ſi le le principal chef des muſchetos faiſoit ſa re dans un lieu fort éloigné. Il me répon- on y pouvoit aller, & revenir, dans l'eſ- un jour; mais que la diſtance me devoit peu d'inquiétude, puiſqu'un anglois étoit

àrement dans ſa nation qu'à la Jamaïque.
toit tard. Je pris confiance à ce diſcours, &
yant aucune néceſſité de retourner le même
au vaiſſeau, je me contentai d'y renvoyer
de mes gens, pour informer M. Rindekly
ojet que je formai pour le lendemain. C'é-
aller à Ramajen, principale habitation des
tos, où leur roi tenoit ſa cour, & de mê
ainſi, non-ſeulement de toutes les for-
de notre commiſſion, mais encore d'exa-
uels avantages nous pourrions tirer du
ur notre commerce. Je paſſai la nuit dans
on où j'étois, & j'y fus traité avec beau-
nitié par tous les muſchetos de l'un &
ſexe. J'y trouvai, comme on me l'a-
un anglois nommé Luke Haughton;
épouſé une femme de la nation, &
t la même vie que les indiens. Il mê
, étoit pas le ſeul à qui le goût de la
fait prendre ce parti, & qu'il s'en
it tous les jours. Les muſchetos ne
ue le diable & les eſpagnols. Ils ont
ombre de prétendus ſorciers qui les
nt, par leurs preſtiges, dans la pre-
es deux craintes, & l'autre leur vient
des perſécutions qu'ils ont long-
part des colonies d'Eſpagne
es, où les avantages

tagnes pouvoient renfermer des tréſors : mais quelle apparence d'y découvrir ce qui n'étoit pas connu des habitans ? Cependant à force de queſtions, j'appris d'eux qu'on voyoit ſouvent des eſpagnols dans quelques montagnes qui étoient au-delà des leurs, & que c'étoit-là que les jeunes muſchetos alloient comme à la chaſſe des *Petites Culottes*, pour chercher l'occaſion d'en tuer toujours quelques-uns. Je fis donner cet avis à M. Rindekly, qui jugea comme moi, qu'il devoit s'y trouver quelque mine. Il ne balança point à deſcendre avec quinze ſoldats, en laiſſant le commandement du vaiſſeau à M. Zill, notre lieutenant. Je fus ſurpris de le voir arriver vers le ſoir. Nous nous trouvions forts, avec ſes gens & les miens, & plus de cinquante jeunes muſchetos qui s'étoient déjà rangés autour de moi pour me ſuivre à la Jamaïque. Dès la nuit ſuivante nous nous fîmes conduire vers la montagne, où, ſur l'idée qu'on nous avoit donnée de ſa diſtance, nous comptions nous rendre vers la pointe du jour.

Notre marche fut beaucoup plus longue. Il ſe trouva tant de ravines & de défilés, tant d'endroits ſi difficiles à monter & à deſcendre, que la fatigue nous contraignit pluſieurs fois de nous arrêter. Nous n'avions pas fait la moitié de la route lorſque le jour vint nous

ſurprendre, & n'ayant apporté des proviſions que pour vingt-quatre heures, nous ne voulûmes point nous engager plus avant ſans nous être aſſurés de ne pas manquer du néceſſaire. Ainſi nous attendîmes au même lieu le retour d'une partie de nos indiens, que nous envoyâmes chercher des vivres. Ceux qui nous reſtoient paſſèrent le jour à la chaſſe avec les gens de notre équipage. Ils tuèrent deux ours d'une énorme groſſeur, & quantité d'autres animaux ſauvages dont nous tirâmes peu d'utilité. Mais la plupart des oiſeaux, dont ils nous rapportèrent un fort grand nombre, ſe trouvèrent d'un goût délicieux. Les proviſions étant arrivées avant la nuit, nous nous remîmes en marche avec de nouvelles difficultés, & ce ne fut que le lendemain à midi que nos guides nous montrèrent le terme de notre voyage.

La montagne étoit fort eſcarpée du côté qui regardoit le pays des muſchetos, & les ſentiers ſi étroits que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir faire uſage de nos forces contre les eſpagnols, ſi nous les trouvions en état de nous diſputer le paſſage. En avançant par divers détours, nous eûmes entre les rochers une echappée de vue, qui nous fit découvrir, à plus de quatre ou cinq lieues, les tours ou les clochers d'une ville que nous prîm

pour Truxillo. Les muſchetos, qui nous conduiſoient, ne la connoiſſoient pas mieux que nous. Enfin touchant au lieu où ils nous aſſurèrent qu'ils avoient vu & tué plus d'une fois des eſpagnols, nous détachâmes quelques-uns des plus hardis pour obſerver les environs. Allen, ſoldat réſolu de notre équipage, s'offrit à les accompagner. Il nous rapporta bientôt que dans un endroit plus ouvert de la montagne, il avoit apperçu vingt ou vingt-cinq eſpagnols, qui paroiſſoient occupés de quelque travail, & qu'en ayant vu pluſieurs fois diſparoître une partie, il ne doutoit pas qu'ils ne deſcendiſſent ſous terre par quelques ouvertures, qui devoient être celles d'une mine.

En quelque nombre que nous puſſions les ſuppoſer, il n'étoit point à craindre que les ouvriers fuſſent aſſez bien armés pour réſiſter à quatre-vingt hommes qui l'étoient parfaitement, & qui auroient l'avantage de les ſurprendre. Nous réſolûmes d'aller ouvertement à eux, & de ne pas les épargner s'ils entreprenoient de ſe défendre. La diſpoſition du terrein ne permettoit guères qu'ils nous apperçuſſent à plus de cent cinquante pas. Mais au lieu de penſer à la défenſe où à la fuite, il n'eurent pas plutôt reconnu le danger, qu'ils deſcendirent en confuſion dans leurs trous. Une manière ſi nou-

velle de ſe dérober à l'ennemi nous fit beaucoup rire ; d'autant plus qu'ils avoient laiſſé leurs habits & leurs armes aux environs de leur aſyle. Tout nous confirmant dans l'idée que ce ne pouvoit être qu'une mine, il étoit queſtion de profiter malgré eux de cette découverte. Quelques-uns de nos plus braves ſoldats nous offrirent de deſcendre le piſtolet au poing. Mais comme c'étoit expoſer trop imprudemment leur vie, parce que les eſpagnols avoient retiré les échelles, M. Rindekly, après avoir obſervé qu'il n'y avoit que trois ouvertures à la mine, dans un eſpace qui n'avoit guères plus de quarante pas, prit une réſolution dont le ſuccès n'étoit pas incertain. Il fit boucher deux de ces trous avec des branches d'arbres croiſées, qui furent couvertes de terre ; enſuite ayant fait ramaſſer tout ce qu'il y avoit de combuſtible aux environs, il y fit mettre le feu, & tout ce qui s'enflamma fut jeté par le ſeul des trois trous qui demeuroit ouvert. La fumée, qui ne manqua point d'épaiſſir bientôt l'air, mit les eſpagnols en danger de périr. Ils nous marquèrent leur conſternation par des cris lamentables, qui vinrent juſqu'à nos oreilles. Nous ceſsâmes alors de jeter du bois enflammé par le trou. Ils y dreſsèrent leur échelle, dont nous vîmes paroître le ſommet. Un d'entr'eux ſe hâta

d'y monter, & nous appercevant autour de lui lorſqu'il eut mis la tête hors du trou, il joignit les mains d'un air conſterné, pour nous demander la vie.

Nous le preſsâmes dans ſa langue, de ſortir tout-à-fait. Il parut ſe raſſurer en nous reconnoiſſant pour des anglois. Je lui dis qu'il devoit être ſans crainte, s'il nous répondoit ſincèrement. Ma première queſtion regarda le nombre de ſes compagnons. Il m'aſſura qu'ils n'étoient que vingt-deux. Mais avant que je puſſe continuer mes demandes, ils ſe préſentèrent ſucceſſivement à l'ouverture avec tant de précipitation & de marques de frayeur, qu'ils nous parurent peu capables de nous cauſer de l'embarras. D'ailleurs, ils étoient déſarmés, & dans l'état d'une troupe d'ouvriers qui ſortent du travail. A meſure qu'ils ſe montrèrent au jour, nous leur donnâmes à chacun, deux de nos gens pour gardes. Ils ſortirent enfin juſqu'au dernier, & leur nombre n'étoit effectivement que de vingt-trois.

Nous leur fîmes alors des interrogations plus tranquilles. Leur chef, qui étoit une ſorte d'officier militaire, nous dit qu'il étoit employé par deux riches négocians de Truxillo, qui ayant découvert des mines d'or ſur les montagnes, y faiſoient travailler depuis deux ans,

avec une commiſſion du vice-roi de la nouvelle Eſpagne ; que la peine & les frais avoient ſurpaſſé long-tems le profit ; mais que dans le lieu d'où il ſortoit, & qui n'étoit ouvert que depuis quelques ſemaines, ils avoient trouvé de quoi ſe dédommager de toutes leurs avances ; que la mine étoit riche, & qu'elle le devenoit tous les jours de plus en plus. Dans la joie que nous reſſentîmes de ce diſcours, nous demandâmes d'abord aſſez avidement, quelle quantité d'or ils avoient. Leur réponſe fut qu'on venoit tous les matins de Truxillo pour recueillir le fruit de leur travail ; qu'on avoit emporté le même jour environ deux marcs d'or, du moins autant que l'expérience pouvoit leur faire juger de la valeur des alliages, & qu'ils en avoient tiré preſqu'autant depuis le départ de leurs inſpecteurs. Nous ne doutâmes point de la ſincérité d'un récit que nous étions en état ſur le champ de vérifier. Mais avant que de viſiter la mine, nous tînmes conſeil, M. Rindekly & moi, ſur la conduite que nous devions obſerver pour notre intérêt & notre ſûreté.

En ſuppoſant la vérité de ce que nous venions d'entendre, il n'y avoit aucun doute que nous ne puſſions tirer un avantage conſidérable de notre découverte. Les vingt-trois eſpagnols étoient ſi peu capables de nous arrêter que

quart d'heure, & m'apporta une poignée du précieux métal pour lequel nous n'avions pas moins de goût que les ſujets du roi d'Eſpagne. Nous expliquâmes nos intentions à l'officier, & nous lui donnâmes la plus grande partie de nos gens pour l'aider dans ſon travail, tandis qu'avec le reſte nous fîmes ſoigneuſement la garde au dehors.

Nous ne pouvions eſpérer des richeſſes immenſes d'un travail de vingt-quatre heures, avec quelque ardeur qu'il fût pouſſé. Cependant la veine ſe trouva heureuſement fort abondante, & n'ayant pas manqué de forcer les eſpagnols à continuer l'ouvrage pendant la nuit, nous jugeâmes le lendemain au matin que notre voyage ſeroit fort bien récompenſé. Toutes nos réflexions avoient roulé dans cet intervalle ſur les moyens de tirer plus d'utilité d'une ſi belle découverte; mais quand nous nous ſerions ſuppoſés maîtres du pays des muſchetos ou capables d'y amener des forces plus conſidérables, la ſituation des montagnes ne nous auroit jamais permis d'approcher des mines malgré les eſpagnols, & nous ne pouvions douter que ſur le premier avis qu'ils alloient avoir de notre entrepriſe, ils ne priſſent des meſures certaines pour empêcher qu'elle ne put être renouvelée. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'avec

un peu de recherche & d'induſtrie, on trouveroit d'autres mines dans les montagnes qui ſont moins avancées, & dont l'accès eſt plus facile.

Les inſpecteurs de Truxillo furent extrêmement ſurpris, en arrivant ſur les neuf heures du matin, de ſe voir arrêtés par des anglois. Ils étoient trois, & leur crainte fut d'abord pour leur vie. Nous les raſſurâmes, & notre politeſſe alla juſqu'à les faire déjeûner avec nous. Ils eurent le regret de nous voir emporter la nuit ſuivante tout ce qu'un travail obſtiné nous avoit pu faire tirer de la mine : mais le nôtre fut beaucoup plus vif d'abandonner un lieu ſi riche. Sur le calcul qu'ils firent eux-mêmes, par la connoiſſance qu'ils avoient du produit ordinaire, ils jugèrent que notre butin pouvoit monter à quarante marcs ; ſomme légère à la vérité, mais qui renouvelée toutes les vingt-quatre heures nous auroit bientôt compoſé un riche tréſor. Nous reprîmes notre route au travers des précipices par leſquels nous étions venus, & la connoiſſance que nous en avions acquiſe rendit notre retour plus facile. Jayo n'avoit pas perdu un moment pour mettre notre milice en état de partir. Nous le quittâmes, après lui avoir renouvelé mes promeſſes.

Pendant notre abſence le duc de Portland étoit arrivé à Port-Royal, & nous trouvâmes

tous les habitans dans la joie qui accompagne tous ces changemens. Nous nous présentâmes à lui avec nos cent muſchetos. Il étoit aſſez informé des néceſſités du pays pour ſentir l'importance de ce ſecours. J'ai déjà fait obſerver que les troupes angloiſes ne pouvant pénétrer dans les montagnes, on comptoit ſur les muſchetos pour y preſſer les nègres juſques dans leurs retraites les plus inacceſſibles. L'ordre fut donné pour le départ de pluſieurs grandes barques, qui devoient aller prendre Jayo & le reſte de ſa milice. Il arriva quatre jours après. M. le duc de Portland ne le traita pas avec moins de diſtinction que s'il eût été ſon égal. Il le fit manger avec lui & madame la ducheſſe, qui prit plaiſir d'abord aux manières ſimples & groſſières de ce prince américain. Mais un jour que le vin l'avoit échauffé, ils lui échappa des expreſſions ſi libres & ſi indécentes, que la ducheſſe fut forcée de quitter la table, & ſe refroidit d'autant plus pour lui, que M. le duc ſe reſſentant lui-même de la débauche, avoit pris plaiſir à la railler de ſon embarras. Cependant on n'en penſa pas moins à faire marcher le prince des muſchetos avec ſa troupe. Il étoit queſtion de le ſoutenir d'un certain nombre d'anglois. Les quatre régimens de troupes régulières qui étoient dans l'île ne pouvoient guères être employées contre les nègres, tandis

tandis que l'extrémité où l'on s'étoit porté contre les eſpagnols devoit faire craindre à tout moment qu'ils ne penſaſſent à ſe venger. Il y avoit pluſieurs compagnies franches qui étoient diſperſées dans les forêts, & qui n'y étoient pas moins néceſſaires. L'embarras où l'on ſe trouvoit fit naître à M. le duc de Portland la penſée de prendre ſur les vaiſſeaux de la nation, qui ſe trouvoient dans le port, les hommes qui paroîtroient les plus propres à porter les armes. Dans la réſolution où l'on étoit d'exterminer tous les rebelles, on crut devoir réunir tous les efforts, & que perſonne ne devoit être exempté d'y contribuer. Nos gens étoient ſans contredit la troupe la plus leſte & la plus aguérie de l'île. On ne manqua point de nous les demander, & le deſſein du gouverneur étoit de les faire ſervir de capitaines aux muſchetos, qu'il vouloit réduire en compagnies; mais nos gens refuſèrent de ſe ſéparer, & malgré toutes les offres de M. le duc, ils ne conſentirent à marcher contre les nègres que ſous les ordres de M. Rindekly ou de M. Zill.

On fut forcé d'accepter leurs ſervices à cette condition. M. Zill, qui avoit porté les armes en Angleterre dans un régiment de cavalerie, & qui n'étoit pas moins verſé dans le ſervice de terre que dans celui de mer, pria M. Rindekly

repoſer ſur lui du commandement. J'eus
n de me joindre à lui pour faire perdre à
Kindekly la réſolution de commander lui-
e, & ce fut la bonté du ciel qui m'inſpira
la force qui étoit néceſſaire pour le flé-
Nos gens partirent dans la réſolution de ſe
guer, & la plupart penſant à s'établir à la
ique, étoient bien aiſes d'avoir cette occa-
de ſe faire conſidérer dans l'île. Mais à
s'étoit-il paſſé quinze jours, que nous
mes la nouvelle de leur tragique aven-

s'étoient avancés avec tant d'ardeur, que
la vue de ſe diſtinguer, ils ne pensèrent
prévenir les muſchetos, dont le ſecours
ur paroiſſoit néceſſaire que pour grimper
es montagnes. Ayant appris qu'un gros de
les s'étoit fait voir du côté de Spanish-
n, ils prirent cette route, & ne croyant
que ces barbares puſſent tenir un mo-
devant eux, ils négligèrent les précautions
a guerre. Cet excès de confiance les fit
er dans une embuſcade, où toute leur va-
ne les empêcha point de ſuccomber au
re & à l'aveugle furie des nègres. M. Z
ué un des premiers, & ceux qui demeu-
t bleſſés ſur le champ de bataille n'obtin-
aucun quartier de leurs cruels ennemis,

qui achevèrent de les massacrer brutalement.
Les muschetos ne furent guères plus heureux
dans leur expédition. Après avoir perdu quan-
té de gens, tout l'avantage qu'ils remportè-
ent avec le secours de plusieurs compagnies
gloises qui reçurent ordre de les rejoindre,
de forcer les nègres à se retirer dans leurs
les. Sur les récits qu'on nous faisoit, non-
lement de leur situation, mais du soin qu'ils
pris de cultiver les terres dans l'intérieur
montagnes, & de chercher des mines qui
fournissent du cuivre & du fer pour les
s, il étoit aisé de prévoir, comme l'évè-
nt l'a vérifié jusqu'aujourd'hui, qu'on ne
oit pas aisément à les détruire ou à les
tre.

la douleur que nous eûmes de perdre
ent nos compagnons, les avantages
revenoient de leur mort ne furent
bles de nous consoler d'une si cruelle
De soixante-cinq, dont leur nombre
composé, il ne nous en restoit que
étoient demeurés à la garde du vais-
ont le courage étoit si peu inférieur
autres, qu'il avoit fallu recourir au
s faire consentir à laisser partir sans
amarades. Quelques personnes mal

ées s'efforcèrent de leur mettre dans
que représentant l'équipage, ils de-
oir entr'eux la part de tous les au-
s ils furent les premiers à nous en
s ; & par la seule générosité de leur
ils reconnurent d'eux-mêmes, qu'en
maîtres & de chefs, nous avions
. Rindekly & moi, à l'héritage des
moins si ceux-ci n'avoient pas d'hé-
urels qui se fissent connoître. Loin
un si rare désintéressement, nous nous
ligés de le récompenser par des aug-
de bienfaits.

s que j'avois eues pour l'établisse-
on fils, n'eurent pas besoin de solli-
i d'adresse pour réussir aussi heureu-
je l'avois espéré. Mademoiselle Tho-
vécut pas long-tems dans la plus
iliarité avec un jeune homme aima-
prendre pour lui des sentimens fort
son père, qui s'en apperçut, ne fit
té de les approuver. Il me demanda
riant si je ne remarquois pas que nos
noient beaucoup, & sur une réponse
e je fis à ce badinage, il me dit sé-
que si je ne mettois pas plus d'obsta-
à leur inclination, rien ne les em-

pêcheroit d
excepti
après.
M. Thor
entrepris
comme forcé ju
projets de M. R
que nous venions
courses, & les ho
pacés continuellem
pensér tout autre
desseins que nous médit
perles nous faisoient un
qu'il nous conseilla d'aban
fort périlleuse, & qui, pour lui
soi le nom qu'elle devoit porte
véritable piraterie. Il nous ex
cuelles du commerce, qui lu
honnêtes & plus sûres. Son
preuve à laquelle nous ne
jeûner, & son âge lui faisant
depuis le mariage de sa fille
nous substituer à toutes les
qui l'avoient enrichi. Je ne
loignement pour son conse
Mais il étoit difficile de fai
dekly à deux espérances
depuis long-tems. Plus n

l avec le duc & la ducheſſe de Briſtol, ob-
t ce gouvernement en 1719, dans l'eſpé-
ıce que ſa fermeté nettoyeroit l'île des cor-
es qui l'infeſtoient; mais ayant reçu peu de
pes pour cette entrepriſe, & n'ayant pas
vé plus de trois cens anglois dans la ville
l'aſſau, & dans les autres places de la Pro-
ce, il fut obligé de garder les mêmes mé-
ens que ſes prédéceſſeurs, c'eſt-à-dire,
en vivre avec ceux dont il auroit ſouhaité
voir ſe délivrer. On comprend que dans
ituation ſi contrainte, le commerce ne
être floriſſant dans l'île de la Providence,
ns les autres petites îles voiſines, qui ap-
nent auſſi à l'Angleterre malgré les pré-
ns de l'Eſpagne. Cependant, comme les
ires, qui ſont plus connus ſous le nom de
aniers, s'attachent peu à recueillir les ri
s du lieu, il y auroit beaucoup d'utili
promettre ſi l'on n'étoit retenu par
te de leurs inſultes.
ambre gris s'y trouvant quelquefo
dance, les habitans ont le regret d
roître ces tréſors, qui ſont bientôt
par les courans; & le défaut de
l'induſtrie. Mais ils avoient é
quantité qu'ils en avoien

e lui déclarai que mon deſſein étoit de
agner. Il reçut cette promeſſe avec des
s de joie & d'amitié.
riſquâmes le paſſage entre l'île de Saint-
le & celle de Cuba, quoique la ſaiſon
int encore ceſſé d'être orageuſe. Notre
toit le même qui nous avoit conduits
: courſes. Il connoiſſoit ſi parfaitement
its, que nous les ayant fait traverſer
er un moment d'avoir la vue de quel-
il nous rendit en trente-ſix heures au
Naſſau. L'île de la Providence n'a pas
e vingt-huit ou trente-ſix milles de lon-
mais dans ſa plus grande largeur elle
as plus de dix ou onze. Le port y eſt
: qu'on ne ſe le perſuade ſur les récits
nfinité de naufrages qui ſe ſont faits de
ms dans cette mer. On ne tomberoit pas
ette erreur ſi l'on faiſoit réflexion que le
: vient point de cette île, mais de la force
ourans & de celle des vents du nord, qui
ent furieuſement un vaiſſeau lorſque leur
ıce ſe trouve oppoſée. Mais l'île de la Pro-
ce, c'eſt-à-dire, la diſpoſition de ſes côtes
ſituation de ſon port, contribue ſi peu au
unes des gens de mer, qu'elle eſt au co
leur aſyle lorſqu'ils ont été trop r
par la tempête. Les ſauvages qui l'

cher avec d'autres crochets, qui le tenoient auſſi étendu qu'il étoit néceſſaire pour ne laiſſer rien échapper.

M. Rindekly s'applaudit beaucoup d'un ſi heureux eſſai. Nous admirâmes avec quelle promptitude ce qui n'étoit qu'une gomme mollaſſe dans le ſein de la mer, prenoit aſſez de conſiſtance en un quart-d'heure pour réſiſter à la preſſion de nos doigts. Le lendemain notre ambre gris étoit auſſi ferme & auſſi beau que celui qu'on vante le plus dans les magaſins de l'Europe. Le travail du ſecond jour eut moins de ſuccès. L'agitation des flots nous rendit ſi peu maîtres de notre barque, qu'il nous fut impoſſible de nous arrêter un moment dans le même lieu: & l'eau troublée par la même raiſon, ne nous laiſſoit appercevoir. Les parties d'ambre gris n'ont beaucoup de longueur; & ſi les yeux n'ai- la main, il n'eſt pas aiſé, lors même qu'on ent, de les diſtinguer avec les crochets. celles qui ſont au fond de la mer, il n'y it que des plongeurs, ou des machines fort iles à conſtruire qui puſſent les en tirer; & conçoit néanmoins que s'il eſt vrai qu'elles t apportées des rivages du nord par le rou- nt des flots, c'eſt au fond qu'elles doivent n grand nombre, puiſq l n'y a que le ha- eul qui en faſſe demeurer quelques-unes

année ſur leurs côtes, qu'ils avoient propoſé au capitaine Madox de s'unir avec eux pour les aider dans cette péche.

Nous n'ignorions pas la valeur de cette précieuſe gomme. M. Rindekly ouvrit l'oreille au récit du capitaine. Quoique nous fuſſions ſans équipage, il ſe perſuada que pour une expédition peu éloignée, qui ne pouvoit cauſer de mécontentement ni d'ombrage à perſonne, nous avions ſi peu beſoin d'armes & de ſoldats, qu'il étoit au contraire plus convenable à notre ſûreté de partir avec peu de forces & de munitions, pour ne rien expoſer à l'avidité des boucaniers. Dans cette penſée, il s'accommoda d'une bonne pinque, avec quelques marchands de Port-Royal, & n'ayant point eu de peine à trouver dix hommes accoutumés au travail, il réſolut de partir au premier vent qui lui ouvriroit la ſortie du port. Ce qu'il y eut d'étrange, c'eſt qu'après tous les efforts que j'avois faits pour lui ôter le goût de ces voyages incertains, n'ayant oſé me propoſer de monter ſur ſa pinque avec lui, il avoit fait tous ſes préparatifs ſans me conſulter, & probablement ſans aucun eſpoir que je puſſe me réſoudre à le ſuivre. Mais j'avois fait obſerver toutes ſes démarches; & lorſqu'il eut achevé ſes arrange-

eût bien des avantages à eſpérer, ſoit de l'obſervation du terroir, ſoit du commerce des ſauvages. Il confia à Credan un vaiſſeau qu'il avoit dans le port avec un équipage compoſé de douze hommes, & quelques denrées pour ſe concilier la faveur des ſauvages. Credan trouva dans l'île de Saint-Vincent des caraïbes & des montagnes; mais il ne put s'y procurer aucune lumière ſur le ſerpent & ſur la vallée. Cependant ayant entrepris de viſiter toutes les parties de l'île, il s'engagea dans les montagnes, qui ſont d'une hauteur extraordinaire, avec ſes douze hommes bien armés. Au centre de ces lieux déſerts, il découvrit, non pas une vallée, dans le ſens qu'on donne à ce nom, mais une foſſe d'une profondeur étonnante & large d'environ mille pas, au milieu de laquelle il apperçut quantité d'objets brillans & qui lui parurent ſe mouvoir. La diſtance ne lui permit pas de les diſtinguer, mais étant porté à croire que c'étoit la demeure du ſerpent & le lieu des pierres précieuſes, il employa plus de huit jours à tourner ſur le ſommet des montagnes pour trouver à toutes ſortes de riſques le moyen de deſcendre dans la foſſe : tous les efforts de ſes gens & les ſiens furent inutiles. Enfin, Credan, rebuté d'une entrepriſe impoſſible, abandonna Saint-Vincent; mais n'ayant point d'autre com-

pondre que la prodigieuſe quantité de ces îles & leur voiſinage entre elles, ſervoient à retenir l'ambre gris; ſans compter que les habitans, quoiqu'anglois d'extraction, étoient des eſpèces de ſauvages qui ayant peu de commerce avec le reſte du monde, négligent des productions de la nature dont ils ne font point d'uſage, & ſe bornent à la culture du pays. L'éloignement n'étoit pas immenſe, & la ſaiſon s'adouciſſoit tous les jours. M. Rindekly, plus animé que jamais par l'eſſai que nous avions fait, me preſſa de ne pas manquer une occaſion d'achever peut-être tout d'un coup notre fortune.

Etant retourné à Naſſau, nous exécutâmes notre traité avec le gouverneur, & nous remîmes à la voile dans notre pinque. Le tems nous ſervit ſi bien que nous arrivâmes le ſixième jour à la vue des îles Bermudes. Nous fûmes frappés de leur multitude. Quelques habitans nous ont aſſuré qu'ils en avoient compté plus de quatre cens; mais la vingtième partie n'en eſt pas habitée, & la plupart ſont ſi petites qu'elles demeurent ſans nom, & qu'elles ne méritent point d'en recevoir. Les trois plus grandes ſont celles de Saint-Georges, de Saint-David, & de Cooper, & les ſeules qui ſoient habitées régulièrement, car on ne trouve dans les au-

drogues, du tabac, & les autres productions de l'île, il inſpira beaucoup de zèle aux négocians anglois pour la propagation de cette colonie. Les eſpagnols l'attaquèrent, mais ſans ſuccès. Enfin, dans l'eſpace de quelques années, l'établiſſement devint aſſez conſidérable pour ſe ſoutenir par ſes propres forces, & pour négliger la liaiſon qu'il avoit eue juſqu'alors avec l'Angleterre. Il ſe rendit, par degrés, ſi indépendant, que ſi l'on a continué d'y envoyer des gouverneurs, c'eſt moins pour y exercer leur autorité que pour y ſoutenir un vain nom dont ils ne retirent preſqu'aucun avantage.

Ce fut pendant le gouvernement de M. Moor qu'arriva ce fameux évènement qui a cauſé tant d'embarras à nos phyſiciens. On ne connoiſſoit point de rats dans l'île. Cependant il s'y en trouva tout d'un coup un ſi prodigieux nombre que la terre en fut couverte. Il n'y avoit point d'arbre au pied duquel ils n'euſſent des nids. Ils mangèrent tous les fruits, & juſqu'aux arbres qui les portoient. Le bled, & tous les autres grains furent dévorés dans les champs & les greniers. Les trapes, le poiſon, les chats mêmes & les chiens furent des ſecours inutiles. Ce fléau dura cinq ans entiers, après leſquels il ceſſa tout d'un coup, ſans qu'on ait mieux expliqué ſa fin que ſon origine. La ſeule explication qui ait quelque

Mais cette augmentation de richeſſes avoit changé toutes nos vues. Au lieu de prendre le commerce de M. Thorough, nous étions réſolus de l'abandonner à mon fils, en nous aſſociant à ſes entrepriſes, & de retourner à Londres par les plus courtes voies. Le bruit de notre expédition s'étant répandu par l'indiſcrétion de nos matelots, il n'y eut pas de marchands à Port-Royal qui ne fuſſent tentés de ſuivre notre exemple. Round, qui avoit été notre guide, & que nous avions amené, ſuivant notre promeſſe, pour lui procurer quelque petit établiſſement, fut ſollicité par des offres beaucoup plus conſidérables que les nôtres. Mais ce bon vieillard n'ayant point eu d'autre vue que de ſe procurer le repos dont il jouiſſoit déjà dans un petit emploi que M. Thorough lui avoit fait obtenir à notre ſollicitation, refuſa de s'engager dans de nouvelles entrepriſes.

Pendant le peu de ſéjour que nous avions fait à la Jamaïque, je n'avois pas négligé de prendre, ſuivant mon uſage, des informations ſur l'intérieur du pays. Je laiſſe à part tout ce qu'on trouve de ſa ſituation dans les relations ordinaires. Elle eſt à cent quarante lieues de Carthagène au ſud-oueſt, & à cent ſoixante de Rio de la Hacha. Sa figure eſt ovale. Sui ant

les dimenſions qu'on avoit priſes aſſez récemment, on lui donnoit dans ſa plus grande longueur cent ſoixante-dix mille, & ſoixante-dix dans ſa plus grande largeur, qui eſt à peu près au milieu de l'île. Vers ſes deux extrémités, elle ſe rétrécit par degrés, juſqu'à ce qu'elle ſe termine en deux pointes. On prétend qu'elle contient environ cinq millions d'acres, dont la moitié eſt cultivée. Elle eſt diviſée en deux parties par une chaîne de montagnes, qui s'étendent des deux côtés juſqu'à la mer, & d'où coulent quantité de rivières, qui répandent la fécondité dans toutes les parties de l'île. Du côté du midi elle a quantité d'excellentes baies, telles que Port-Royal, Port-Morant, Oldharboug, Point-Negril, le Fort Saint-François, Michael's-Hole, Micarry-Bay, Alligator-Pound, Point-Pedro, Paratta-Bay, Luana-Bay, Blewfield's-Bay, Cabarita's-Bay, & pluſieurs autres, qui peuvent recevoir commodément toutes ſortes de vaiſſeaux. L'île eſt diviſée en ſeize paroiſſes, dont voici la ſituation, en faiſant le tour du pays depuis Port-Morant.

1. La paroiſſe de Saint-David. Elle contient outre Port-Morant, qui eſt une baie ſûre & commode, la petite ville de Crse-Town: le pays eſt bien planté. Il eſt défendu par un petit

plus loin, à l'eſt étoit la cité de Mellila,
nier lieu où les eſpagnols euſſent bâti,
moins qu'ils euſſent honoré du nom de
'eſt-là que Chriſtophe Colomb fit nau-
en revenant de Veragua au Mexique. Elle
tuée dans la paroiſſe de Saint-Jacques;
l'onzième, & qui a peu d'habitans. La
le, qui ſe nomme Sainte-Anne, n'eſt
ux peuplée. 13. Celle de Clarendon con-
grand nombre d'habitans, & ne tou-
mer d'aucun côté. 14. Sainte-Marie,
celle de Sainte-Anne, contient Rio-
Où les eſpagnols ſe retirèrent après avoir
cés d'abandonner les parties méridionales
15. On trouve enſuite Saint-Thomas en
où l'abondance répond au ſoin de la
e, & qui eſt ſuivie de Saint-George, der-
Paroiſſe de la Jamaïque. Saint-Thomas
partie nord-eſt du pays. On y trouv
rt Francis, nommé par d'autres le po
nio, un des meilleurs ports de la Jam
Il eſt bien fermé & parfaitement cou
ſ défaut eſt d'avoir une entrée fo
que le canal eſt trop reſſe
nch qui eſt à la bo
t aux Comtes de
La côte du
oluſieurs

les dimenſions qu'on avoit priſes aſſez récemment, on lui donnoit dans ſa plus grande longueur cent ſoixante-dix mille, & ſoixante-dix dans ſa plus grande largeur, qui eſt à peu près au milieu de l'île. Vers ſes deux extrémités, elle ſe rétrécit par degrés, juſqu'à ce qu'elle ſe termine en deux pointes. On prétend qu'elle contient environ cinq millions d'acres, dont la moitié eſt cultivée. Elle eſt diviſée en deux parties par une chaîne de montagnes, qui s'étendent des deux côtés juſqu'à la mer, & d'où coulent quantité de rivières, qui répandent la fécondité dans toutes les parties de l'île. Du côté du midi elle a quantité d'excellentes baies, telles que Port-Royal, Port-Morant, Oldharboug, Point-Negril, le Fort Saint-François, Michael's-Hole, Micarry-Bay, Alligator-Pound, Point-Pedro, Paratta-Bay, Luana-Bay, Blewfield's-Bay, Cabarita's-Bay, & pluſieurs autres, qui peuvent recevoir commodément toutes ſortes de vaiſſeaux. L'île eſt diviſée en ſeize paroiſſes, dont voici la ſituation, en faiſant le tour du pays depuis Port-Morant.

1. La paroiſſe de Saint-David. Elle contient outre Port-Morant, qui eſt une baie ſûre & commode, la petite ville de Cree-Town: le pays eſt bien planté. Il eſt défendu par un petit

ortes de beſtiaux. Ses murs ſont arroſés
rivière qui ſe décharge à Paſſage-Fort,
nal en eſt fort beau & procure mille agré-
à la ville, mais il n'eſt pas navigable. Les
gnols l'appeloient Cobre-Rio, ou rivière de
vre, parce qu'elle coule ſur des mines de ce
al. Spanish-Town eſt à douze milles de Port-
'al, & les anglois ont pris tant de goût pour
e ville, que non-ſeulement ils lui ont con-
é le nom de capitale, mais qu'aux cinq ou
cens maiſons qui reſtent de l'établiſſement
eſpagnols, ils en ont ajouté plus de quinze
, ce qui en fait une place conſidérable. Les
tans aiment le faſte & les plaiſirs. La plaine
ls appelent la Serana, & qui ſert de prome-
e aux perſonnes de bel air, eſt auſſi rempli
s le ſoir que le parc de Saint-James à Londr
: Cours à Paris. La ville eſt gardée pendar
t par un guet à pied & à cheval.
B. Sainte Dorothée. C'eſt dans cette p
eſt Oldharbour, ou le vieux port, à
cinq lieues de Saint-Jago. Ce port
le eſpèce de petit golfe, peut cor
ens vaiſſeaux de la première grand
9. La paroiſſe de Vere. On y tro
petite ville de quarante ou cinq
& de Macary, qui eſt
des vaiſſeaux.

plus loin, à l'eſt étoit la cité de Mellila,
mier lieu où les eſpagnols euſſent bâti,
moins qu'ils euſſent honoré du nom de
C'eſt-là que Chriſtophe Colomb fit nau-
, en revenant de Veragua au Mexique. Elle
ſituée dans la paroiſſe de Saint-Jacques,
t l'onzième, & qui a peu d'habitans. La
ème, qui ſe nomme Sainte-Anne, n'eſt
ieux peuplée. 13. Celle de Clarendon con-
un grand nombre d'habitans, & ne tou-
la mer d'aucun côté. 14. Sainte-Marie,
lit celle de Sainte-Anne, contient Rio-
, où les eſpagnols ſe retirèrent après avoir
orcés d'abandonner les parties méridionales
le. 15. On trouve enſuite Saint-Thomas en
e, où l'abondance répond au ſoin de la
ure, & qui eſt ſuivie de Saint-George, der-
e paroiſſe de la Jamaïque. Saint-Thomas
la partie nord-eſt du pays. On y trouve
port Francis, nommé par d'autres le port
tonio, un des meilleurs ports de la Jamaï
e. Il eſt bien fermé & parfaitement couve
n ſeul défaut eſt d'avoir une entrée fort
île, parce que le canal eſt trop reſſerré
Petite île de Lynch qui eſt à la boucl
rt, & qui appartient aux Comtes de C
la maiſon des Stuarts. La côte du p
ne du ſud, ont pluſieurs po

lents ; mais c'eſt la côte du ſud qui eſt la mieux peuplée ; l'une & l'autre ſont remplies de curioſités naturelles, dont M. le docteur Sloane a publié la relation, après avoir paſſé pluſieurs années à la Jamaïque.

On pourra connoître tout d'un coup la proportion des richeſſes de toutes les paroiſſes, en jetant les yeux ſur la répartition d'une taxe de 450 livres ſterling, qui fut levée dans tout le pays pour l'entretien de leurs agens en Angleterre.

	l.	ſ.	d. ſt.
Port-Royal,	49	10	10
Saint-André,	52	17	5
Sainte-Catherine,	56	16	3
Sainte-Dorothée,	25	3	1
Vere,	47	1	8
Clarendon,	42	1	8
Sainte-Eliſabeth,	51	6	8
Saint-Thomas au nord-eſt,	27	10	0
Saint-David,	16	11	0
Saint-Thomas en vallée,	29	9	0
Saint-Jean,	15	8	3
Saint-Georges,	3	15	6
Sainte-Marie,	11	13	7
Sainte-Anne,	7	2	6
Saint-Jacques,	2	16	8
Kingſton,	19	5	0

iver n'y eſt différent de l'été que par la
& le tonnerre, qui ſont alors plus vio-
ue dans les autres ſaiſons : le vent d'eſt
ence à ſouffler vers neuf heures du matin,
ient plus fort à meſure que le ſoleil s'é-
ur l'horiſon, ce qui facilite le travail à
les heures du jour. Les jours & les nuits
reſque égaux en longueur pendant toute
e, & l'on n'y apperçoit preſque point de
nce. Voici d'autres obſervations, qui pa-
nt curieuſes.

ıdant la nuit le vent ſouffle de tous côtés.
ɔis ſur l'île de la Jamaïque, de ſorte que
iſſeaux ne peuvent alors en approcher ſû-
ıt, ni en ſortir avant le jour. Lorſque le
ſe couche, les nuées qui s'aſſemblent pren-
différentes formes, ſuivant les montagnes;
vieux matelots diſtinguent vers le ſoir
e montagne par la forme qu'ils voyent
re aux nuées. On a raiſon d'attribuer ce
mène aux arbres qui attirent ou qui arrê-
es nuées, puiſqu'à meſure qu'on raſe les
, les nuées, & par conſéquent les pluies,
anent plus rares & moins épaiſſes. A la
e de la Jamaïque, où eſt ſitué Port-Royal,
ut à peine quarante fois dans l'année. Ver
Morant, on ne voit guères d'après mid
Pluie pendant huit ou neuf mois, à com

ıſieurs vaiſſeaux des îles Caraïbes, qui en em-
ıtent des cargaiſons entières. La chair de ce
ſſon paſſe pour la meilleure & la plus ſaine
toutes les nourritures de l'Amérique. Le doc-
r Stubb a remarqué que le ſang des tor-
s eſt plus froid qu'aucune ſorte d'eau de la
ıaïque, ce qui n'empêche point que le batte-
ıt de leur cœur ne ſoit auſſi vigoureux que
i des animaux les plus vifs, & leurs artères
fermes que celles d'aucune eſpèce de créa-
Il n'y a point d'eſpèce d'oiſeaux ni de
r qui manque à la Jamaïque, & l'on
)uve plus de Perroquets que dans toutes
ıtres îles. Les fleurs, les fruits, & les her-
y ſont les mêmes qu'à la Barbade.
ı remarque néanmoins quelques différences
lières dans leur nature. Les arbres de la
e eſpèce ne mûriſſent point dans le même
à la Jamaïque; c'eſt-à-dire, que dans une
ſe de pruniers, par exemple, les uns pouſ-
des feuilles & les autres des fleurs, tandis
l'autres portent déjà des fruits. On voit ſou-
les jaſmins pouſſer leurs fleurs avant leurs
es, & pouſſer auſſi de nouvelles fleurs après
leurs feuilles ſont tombées. Je ne dirai rien
=açao, qui y croît ſi heureuſement. Mon
= Louth a traité cette matière avec beau
p d'étendue. Une ſeule remarque qui ſe

s profits du cacao, c'eſt qu'un arpent pour ceux qui le cultiveiont, juſqu'à es ſterling de revenu. Le pîment eſt une heſſe propre à l'île, & qui en tire le *poivre de la Jamaïque*. M. Sloane lui des qualités merveilleuſes pour la gué- quantité de maladies.

doute point qu'il n'y ait des mines de & les eſpagnols rapportent que les groſ- es de Saint-Jago viennent des mines du ourquoi n'y en auroit-il pas d'argent dans l'île de Cuba? Mais les anglois ſe s attachés à cultiver la ſuperficie de la 'à chercher des tréſors incertains dans ailles. Quelques années après mon re- Europe, un habitant fort groſſier a eu ur de trouver ſur les côtes, une maſſe gris qui peſoit cent quatre-vingt livres. th, en parle dans ſon ſecond volume, 2, & M. Tredway, qui avoit vu cette laiſſé auſſi par écrit, qu'il y avoit remar- bec, des ailes, & quelque partie d'un d'où il concluoit que l'ambre gris, dans ne, a été quelque créature animée. Il hême qu'un homme de foi l'avoit aſſuré oit vu cette créature en vie; d'autres ſuadés que c'eſt l'excrément de la ba- autres, que c'eſt le ſuc de quelque arbre,

retournai tout tremblant ſur mes pas, & prenant avec moi mon fils & tous ſes gens, nous revînmes bien armés, & nous n'eûmes pas de peine à tuer le monſtre, en le prenant comme l'uſage en eſt ordinaire aux habitans. Il étoit long de dix-huit pieds. Son dos étoit couvert d'écailles impénétrables. J'aſſiſtai à l'ouverture qu'on en fit dans la maiſon de M. Thorough, & je trouvai beaucoup de plaiſir à l'odeur qui ſortoit de ſes entrailles.

Les alligators ſont des animaux amphybies. Ils vivent de chair, & la cherchent avidement; mais ils dévorent peu d'hommes, parce qu'il eſt aiſé de les éviter. Ils ne peuvent ſe mouvoir qu'en ligne droite, ce qu'ils font en s'élançant avec beaucoup de vîteſſe; mais il leur faut beaucoup de tems pour ſe tourner. Leur dos eſt défendu par des écailles ſi fortes qu'elles ſont impénétrables; & la ſeule manière de les bleſſer eſt de les prendre par les yeux ou par le ventre. Ils ont quatre pieds, ou quatre nageoires, qui leur ſervent à nager & à marcher. On ne leur connoît aucunes ſorte de cris; ce qui les fait croire auſſi muets que les poiſſons. Voici leur manière de chaſſer; ils ſe tiennent ſur le bord des rivières, pour y attendre les animaux qui y viennent boire, & lorſqu'ils les voient à leur portée, ils ſe jettent deſſus &

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

prendre de travers, & de tourner à mesure qu'ils le voyoient s'agiter pour regagner la ligne droite. Avec de grands bâtons armés d'un fer pointu, qu'ils avoient apportés, ils lui firent des blessures si profondes au ventre & derrière les pattes, que nous le vîmes bientôt sans autre signe de vie qu'un tremblement qui avoit encore quelque chose d'effroyable.

Entre les curiosités naturelles de la Jamaïque, on compte plusieurs sources d'eau minérale, dont quelques-unes sont naturellement si chaudes qu'on y cuit non-seulement des œufs, mais jusqu'à des écrevisses & des poulets. On leur attribue des qualités surprenantes, parmi lesquelles on met celle de guérir les maladies vénériennes.

Rien ne donne une si haute idée du commerce de la Jamaïque, que le faste des négocians & des chefs de plantations. Ils ne sortent que dans des carrosses à six chevaux, précédés & suivis d'une livrée nombreuse à cheval. On y comptoit, pendant mon séjour, soixante mille anglois, & cent mille nègres. Les plaisirs y sont les mêmes qu'en Angleterre. Il y arriva, peu de tems avant mon départ, un évènement qui dut servir d'exemple à tous les prodigues. Deux jeunes gens, fils de deux frères, se trouvoient si riches, après la mort de leurs pères, qu'ils passoient pour les plus considérables partis de l'île. La passion du

ntretenoient depuis long-tems, leur
t oublier le ſoin de leurs affaires, &
ur établiſſement, que le jour & la nuit
enfermés avec des gens moins riches
nais plus habiles, qui travailloient ar-
t à les ruiner. Quelques parens qui leur
:, craignant les ſuites de cette ivreſſe,
nt leurs remontrances inutiles, s'adreſſè-
gouverneur, pour le faire ſervir du moins
ler une ſociété dont l'exemple pouvoit de-
ernicieux à la jeuneſſe. Le duc de Port-
ntra dans leurs vues. Il envoya quelques-
ſes gardes porter aux joueurs l'ordre de
e leur aſſemblée. Mais ils arrivèrent dans
s qu'un des aſſociés venoit de perdre une
roſſe ſomme. Le chagrin où il étoit de ſa
, l'ayant porté à faire aux gardes une ré-
: fort bruſque, ceux-ci la repouſſèrent par
res injures, & la querelle devint ſi vive qu'il
t de leur part, & de celle des joueurs, plu-
s perſonnes dangereuſement bleſſées. Un
ris ſi éclatant de l'autorité du gouverneur
Qua toute la ville. Il en fut lui-même ſi of
é, qu'il fit enlever ſur le champ tous l
eurs qui ſe trouvèrent aſſemblés, entre
les deux couſins étoient encore. Ils fu
à la priſon publique. Mais au li
on leur
étroitement

Il fut encore près de trois mois à l'extrémité, dans l'île d'Anguilla. Enfin, ſes forces étant revenues, il reprit la réſolution de ſe confier aux flots dans ſa barque, avec les ſecours que ſes deux matelots purent ſe procurer pour rendre leur navigation plus certaine. Mais en avançant dans une mer dangereuſe, ils donnèrent contre un rocher qu'ils n'avoient point apperçu; & qui fendit ſi malheureuſement leur barque qu'elle coula preſqu'auſſi-tôt à fond. Ils ſe trouvèrent tous trois ſans autre reſſource que deux rames, qu'ils avoient eu le tems de lier enſemble à la première vue de leur malheur. Ils s'y tinrent ſi fortement attachés que malgré l'agitation des vagues, ils paſsèrent un jour preſque entier dans cette affreuſe ſituation. Vers le ſoir, un vaiſſeau qui alloit d'Antego à la Jamaïque, ſe trouva ſi près d'eux qu'ils euſſent pu ſe faire entendre ſi l'extinction de leur voix ne les eut empêchés de jeter des cris. Mais par le plus heureux haſard, le quaker, qui étoit à bord, apperçut un corps qu'il prit pour quelque monſtre marin. Sans autre ſoupçon, il prit lui-même un croc, qu'il lança deſſus, & qui ſaiſit les rames dans l'endroit où elles étoient liées. La facilité qu'elles eurent à ſuivre lui fit bientôt découvrir trois hommes, & l'on trouva auſſitôt moyen de les ſecourir. M. Speed, tout af-

expirant. Il lui reſtoit néanmoins aſſez de voix pour faire entendre le diſcours qu'il me tint, & à ſes compagnons qui étoient dans la même chambre que lui.

Il me déclara qu'il étoit eſpagnol; & qu'ayant commandé long-tems un vaiſſeau de guerre en Amérique, il revenoit avec ſa famille pour jouir en Eſpagne de quelques richeſſes qu'il avoit amaſſées. Il avoit eſſuié une furieuſe tempête, qui l'avoit forcé de ſe mettre dans ſa chaloupe avec ſa femme, ſa fille, trois hommes de ſon équipage, & ce qu'il avoit pu ſauver de plus précieux. Son vaiſſeau avoit péri preſqu'au même moment à ſes yeux, & l'intérêt de ſon propre ſalut, lui avoit fait une cruelle néceſſité de s'éloigner du reſte de ſes gens, dont la plupart s'étoient efforcés inutilement de gagner ſa chaloupe à la nage. Après avoir erré pendant deux jours, il s'étoit apperçu que la force des vagues lui avoit fait manquer l'île de Madere, & nous l'avions trouvé dans les efforts qu'il faiſoit pour reprendre le deſſus du vent. Il doutoit qu'il y eût pu réuſſir, puiſqu'ayant paſſé deux jours & une nuit preſque ſans nourriture, ſa vigueur & celle de ſes gens étoit auſſi épuiſée par le beſoin que par le travail. J'en pouvois juger par l'état où je les avois trouvés, par la mort de ſa femme, & par la ſienne qu'il

ne

lentoit point éloignée. Les trois eſpagnols
il avoit avec lui étant des domeſtiques aux-
els il n'avoit qu'une confiance médiocre, il
flattoit de pouvoir faire plus de fond ſur
s gens tels que nous, dont la politeſſe & l'hu-
nité le prévenoient en notre faveur. Son plus
er tréſor étoit ſa fille; quoiqu'il n'eſtimât pas
oins de cent mille ducats les coffres qu'il avoit
ıvés du naufrage. Il me la confioit avec tout
bien qui alloit être ſon héritage; & puiſque
ıs allions paſſer au long de l'Eſpagne, il me
juroit de la remettre dans le premier port
elle voudroit débarquer. Il ajouta qu'il plai-
t le ſort de cette chère fille, qui alloit ſe
ver plus étrangère dans ſa patrie qu'en
rique, & qu'il ne pouvoit trop ſe repro-
un malheureux voyage qu'il n'avoit entre-
lue par l'ambition de paroître en Eſpagne
une fortune pour laquelle il n'étoit pas né.
l'aſſurai que dans ſon malheur, il devoit
e grâces au ciel de l'avoir fait tomber entre
nains, & je lui promis avec ſerment que
nous ferions un point d'honneur de ré-
re à ſa confiance. Il donna ordre à ſes gens
cuter toutes mes volontés; & à ſa fille de
ir comme à lui. Elle n'avoit pas plus de
pt ans. L'abattement où je la voyois me
indre que ſa vie ne fût pas plus longue

que ma femme eût déjà pris des mesures pour les appartemens que je lui avois fait recommander, elle avoit conçu que nos amis ne se sépareroient pas de moi le même jour, & ses ordres étoient donnés pour un soupet magnifique où nous devions tous nous réunir.

Jamais la joie ne produisit des effets plus vifs & plus naturels. Mademoiselle Pelez s'attacha dès le premier jour à ma famille, & s'en fit aimer comme si j'eusse été véritablement son père. M. Speed observa beaucoup mes filles, & ses deux fils ne parurent pas moins sensibles aux agrémens de leurs manières & de leur figure. Notre souper fut une des plus délicieuses fêtes du monde. Mais lorsqu'on parla de se retirer, je fus surpris de voir M. Speed appeler ses deux fils dans une salle voisine, où il fut quelques momens avec eux. Ensuite m'ayant fait prier d'y passer aussi, il m'adressa un discours auquel j'étois fort éloigné de m'attendre. Les obligations, me dit-il, qu'il avoit à mon amitié, le goût qu'il avoit pris pour moi & pour ma famille, & celui que ses deux fils venoient de concevoir pour mes filles, ne lui permettoient pas de remettre au lendemain la proposition de s'unir plus étroitement à moi. S'il l'avoit différée jusqu'à Londres, c'est qu'il avoit souhaité, comme il venoit de s'en assurer heureusement, que ses fils trou-

En visitant la cassette, ils y trouvèrent l'ordre du ministère, qui concernoit nos entreprises. Des gens avides, qui étoient fâchés que l'héritage de l'écrivain se réduisît à d'inutiles papiers, s'imaginèrent qu'ils avoient quelque récompense à prétendre du ministère en lui remettant une pièce qui sembloit intéresser le gouvernement. En effet, la cour se rappela les circonstances où elle avoit donné cet ordre. M. Rindekly reçut, dès le jour suivant, celui de se rendre à Saint-James, où le roi lui-même avoit souhaité de l'entendre. On le reçut beaucoup sur le détail de nos voyages. Il conta ingénument les entreprises que nous avions formées en divers tems, sans craindre d'altérer les avantages que nous en avions tirés. Il dit même le roi que dans la même cassette, la commission de l'écrivain s'étoit trouvée, couvroit une description fort étendue de la côte occidentale de l'Afrique, dont respect que nous avions cru devoir aux ordre la cour nous avoit empêchés de nous & ne faisant pas difficulté d'offrir au roi lire de notre journal, il se fit honneur tenté plusieurs projets extraordinaires fortune avoit fait réussir. Le roi voulut ourquoi nous n'étions pas retournés en après un essai si avantageux. Il répondit y renoncer pour l'avenir, nous avions

donna une ſomme honnête pour leur faire tirer quelque fruit du ſervice de leur parent.

Pendant ce tems-là, les ſoins que M. Speed ſe donnoit pour ſe loger régulièrement, & mettre de l'ordre dans ſes affaires, ne l'empêchoient point de ſuivre les vues auxquelles il s'étoit attaché. Quelques jours ſe paſsèrent, pendant leſquels ſes deux fils ne s'éloignèrent point un moment de ma maiſon. Je découvris aiſément que mes filles les ſouffroient ſans répugnance, & je m'éloignois moins que jamais de ces deux mariages. Mais lorſqu'on vint à s'expliquer ouvertement, il ſe trouva que celle de mes filles, que l'aîné des Speed aimoit le mieux, étoit celle qui avoit du goût pour ſon frère, & qu'il en étoit de même de l'autre. Ce caprice de l'amour ſuſpendit tous nos projets car malgré l'extrême jeuneſſe de mes filles, je m'étois rendu au déſir de M. Speed, à la ſeule condition que ſes deux fils paſſeroient un an ou deux à Oxford ou à Cambridge avant que d'entrer dans les droits du mariage. Ils me firent des plaintes de leur malheur, comme s'il eut dépendu de moi d'y remédier. Je m'expliquai avec mes filles, que j'aurois cru trop jeunes encore pour être capables de ces délicateſſes de cœur. Mais en m'aſſurant de leur ſoumiſſion,

e protestèrent qu'il n'y avoit qu'une dé-
on absolue de mes volontés qui pût leur
rmonter leur inclination.
ne vis point d'autre ressource que d'en-
les jeunes Speed à l'université; dans l'es-
ce que le tems rendroit les uns ou les au-
lus raisonnables. Leur père y consentit à
t. Nous leur permîmes d'écrire chacun à
naîtresse, c'est-à-dire, à celle en faveur
ui leur cœur étoit prévenu; mais après l'a-
que mes deux filles m'avoient fait, elles
rent autorisées à refuser, chacune de leur
des lettres qui ne flattoient pas leur incli-
n; & ce ne fut qu'après en avoir rejeté
urs, qu'elles convinrent de se remettre
à l'autre celles de l'amant qu'elles auroient
ité. Cette comédie ne fut pas sans agré
Pour moi. Mais M. Speed en étoit inco
le. Dans l'absence de ses enfans, il f
rôle, en s'efforçant de tourner le co
filles vers celui dont chacune d'ell
e. Je lui faisois sentir en vain que
a moitié de ce qu'il désiroit, p
de changement à
voisinage
toutes
et

disgrâce par un accident beaucoup plus cruel: Il n'étoit pas moins passionné que moi, pour sa femme, & toutes les démarches de sa vie se rapportoient au bonheur d'une personne si chère. Etant au lit avec elle, dans une chambre sans poële, parce qu'elle n'en pouvoit supporter l'odeur, il l'entendit se plaindre si souvent de l'excès du froid, qu'ayant appelé ses domestiques, il leur donna ordre d'apporter près de son lit un grand bassin de feu rempli de charbons allumés. L'air en devint plus doux, & sa femme s'endormit comme lui; mais en s'éveillant le matin il la trouva morte à son côté: Un malheur de cette nature, dont il se reprochoit d'être la cause, le jeta dans un désespoir si terrible, que n'en écoutant plus que les mouvemens, il résolut de se délivrer de la vie par le même genre de mort qui lui avoit ravi sa femme. Dès la nuit suivante, au lieu d'un bassin de charbon, il en fit mettre plusieurs dans sa chambre, & se faisant un plaisir d'avaler la vapeur empoisonnée, il se flatta de rejoindre bientôt ce qu'il aimoit. Cependant, soit que ses domestiques eussent pris secrètement des mesures pour en empêcher l'effet, soit que son tempérament se trouvât plus fort que le poison, il ne parvint pas même à causer le moindre désordre dans sa santé. Ce fut en réfléchissant sur

l'excès où ſa douleur l'avoit emporté, qu'il reconnut par degrés que le ſort des hommes étant entre les mains du ciel, il eſt également contraire à la raiſon de ſe plaindre de la mort & de la vie, & que la ſoumiſſion ſeroit indiſpenſable quand elle ne ſeroit pas néceſſaire. Cependant les plus ſages réflexions ont ſi peu de force contre le ſentiment, que j'eus beſoin d'une année entière pour mettre quelque modération dans mes regrets.

Je n'étois pas d'un âge auquel on pût donner encore le nom de vieilleſſe. J'avois quarante-deux ans, & la fatigue de mes voyages n'avoit point été aſſez violente pour altérer mon tempérament. Cette raiſon m'avoit fait penſer, après la mort de ma femme, que la bienſéance ne permettoit plus à mademoiſelle Pelez de vivre chez moi, & ſa propre vertu lui avoit fait naître là deſſus des ſcrupules. Cependant M. Rogers même, qui demeuroit auſſi dans ma maiſon, & mes filles, qui y étoient continuellement, furent d'avis que ce changement n'étoit pas néceſſaire. Leur conſeil renfermoit d'autres vues que je ne pénétrois pas. Ils avoient jugé que la confiance & l'amitié qu'ils voyoient pour moi à mademoiſelle Pelez, pouvoit être utile à ma conſolation, & que tôt ou tard je penſerois peut-être à me lier plus étroitement avec elle.

ger dans un ſecond mariage ; & ſans me laiſſer le tems de répondre, il me parla de mademoiſelle Pelez comme d'une femme à qui il verroit occuper avec joie la place de ſa fille. Je laiſſe toutes les objections qui furent priſes encore de ma perte ; mais lorſque la raiſon m'eût fait confeſſer que les plus juſtes douleurs ne peuvent être éternelles, j'eus peine à me perſuader qu'une fille de vingt ans pût accepter l'offre de ma main. On n'attendoit que cette difficulté pour m'aſſurer qu'on ne tarderoit point à la détruire. Sur le champ M. Rogers paſſa chez mademoiſelle Pelez ; & me l'ayant amenée, je fus ſurpris de lui entendre dire, que la propoſition qu'elle venoit de recevoir étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. En vain je combattis & ſes bontés, & mes propres déſirs qu'un incident ſi flatteur fit naître avec plus d'empreſſement que je ne m'en ſerois défié. Je lui repréſentai mon âge, ſa jeuneſſe & ſes eſpérances. Enfin lui entendant répéter qu'elle ſe devoit toute entière à ſon père & à ſon bienfaiteur, je lui propoſai mon fils, qui n'avoit beſoin que de peu d'années pour être en état de lui offrir ſon cœur & de l'épouſer avec plus d'égalité. Elle ſe plaignit d'être moins heureuſe à m'inſpirer de la tendreſſe que de la généroſité & de la compaſſion, & la fin de ce com-

ıttachement d'un honnête homme par ſon
& ſon mérite. Cependant comme les plus
eſpérances ſe trouvent quelquefois dé-
es par l'événement, ce mariage n'a pas été
ıs heureux de ma famille, & divers inci-
qui n'ont eu que trop d'éclat, ont con-
enfin mon fils & ſa femme à leur ſépa-

dant ſix ans qui s'étoient paſſés depuis mon
des Indes juſqu'à la ſéparation de mon
de ſa femme, je n'avois pas eu d'autres
ins que ceux que j'ai rapportés, & comme
ient des ſuites néceſſaires de la condition
ne, j'avois trouvé dans les circonſtances
ſituation de quoi me conſoler. Mais cette
ère altération de la paix de ma famille, &
iſſance où je me vis, après beaucoup de
d'y apporter du remède, fut une ſource
agrins qui a répandu de l'amertume ſur
ma vie. Peu de tems après je fus un peu
magé par le retour de mon aîné, qui
la mort de M. Thorough, ſon beau-père,
parti de laiſſer toutes ſes affaires entre
d'un facteur, & de revenir à Londre
ſa femme. Leur fortune qui étoit déjà ſo
able, n'avoit fait qu'augmenter par
Mais il s'étoit engagé fort
ntreprifes de la Géorg

que de s'éloigner de ſes gens, il traça les rues, la place des maiſons, celle du marché. La première maiſon fut faite entièrement de planches.

Les ſecours que M. Oglethorpe reçut à Charles-Town, conſiſtèrent en blé, en ſemences, & dans une ſomme d'argent, qu'il employa promptement à ſe fournir de beſtiaux. Il retourna auſſitôt à Savannah par la maiſon du colonel Bull, qui eſt ſituée ſur la rivière Ashley, où il reçut la viſite de M. Guy, miniſtre de la paroiſſe de Saint-Jean, qui lui apporta une honnête contribution de ſes paroiſſiens. En arrivant à Savannah, il trouva que M. Wiggan, ſon interprête, avoit commencé un traité fort avantageux avec les creeks, nation indienne, compoſée autrefois de dix tribus, mais réduite aujourd'hui à huit, qui ont chacune leur roi, quoiqu'elles vivent dans une étroite alliance, & qu'elles parlent la même langue. M. Oglethorpe reçut les chefs de cette nation dans une des maiſons de ſa nouvelle ville. Il y avoit un air de dignité dans leur cortege :

De la tribu de Coweta.

Yahou Lakee, roi de la tribu, qu'ils appellent mico.

Eſſaboo, chef de la guerre.

Huit hommes de ſuite & deux femmes.

De la tribu de Cuſſetas.

Cuſſeta, roi ou mico.
Tatchiquatchi, chef de la guerre.
Quatre hommes de ſuite.

De la tribu d'Owſeecheys.

Ogecſe, mico.
Neathlouthko, Chef de la guerre, & Ougaki, conſeiller.
Trois hommes de ſuite.

De la tribu de Cheechaws.

Outhletebva, mico.
Thlauthothlukce, chef de la guerre, Figer & Sootamilla, autres chefs.

De la tribu d'Echetas.

Chutabeeke & Robin, deux chefs de guerre.
Le ſecond avoit été élevé parmi les anglois.
Quatre hommes de ſuite.

De la tribu de Palachucolas.

Gillatee, chef de la guerre.
Cinq hommes de ſuite.

De la tribu d'Oconas.

Oeckachumpa, mico.
Coowoo, chef de la guerre, & quatre hommes de ſuite.

De la tribu d'Enfaule.

Tomanmi, chef de la guerre, & quatre hommes de ſuite.

Tous ces indiens s'étant aſſis, Oeckachumpa, vieillard d'une fort haute taille, fit un diſcours, qui fut interprêté par M. Wiggan & M. Muſgrave. Il commença par réclamer toutes les terres qui ſont au ſud de la rivière de Savanah, comme l'ancienne poſſeſſion des creeks indiens. Il dit enſuite que quoique leurs peuples fuſſent pauvres & ignorans, celui qui avoit donné la vie aux anglois l'avoit donnée auſſi aux creeks, mais qu'à la vérité celui qui avoit donné la ſageſſe aux uns & aux autres en avoit donné beaucoup plus aux blancs; qu'il étoit perſuadé que le grand pouvoir qui réſidoit au ciel, (en prononçant ces paroles il étendit les bras, & il éleva le ſon de ſa voix) avoit envoyé les anglois dans le pays pour l'inſtruction des indiens, & pour celle de leurs femmes & de leurs enfans; que par conſéquent les indiens leur abandonnoient volontiers les terres dont ils ne faiſoient pas d'uſage; que ce n'étoit pas ſeulement ſa propre opinion, mais encore celle des ſept autres tribus qui compoſoient la nation des creeks, & qui avoient envoyé leurs chefs avec des préſens de peaux, qui étoient toute

ces mots, tous les chefs jetè-
: peaux devant M. Oglethorpe.
ajouta, que c'étoit ce que ſa
de plus précieux, & qu'elle
cœur aux anglois. Il finit en
)glethorpe du bon accueil qu'il
creek, nommé Tomochichi,
)arent, & fort brave homme,
eut été banni par la nation des
ncore qu'il n'ignoroit pas que la
:rokees avoit tué quelques an-
e ſi M. Oglethorpe en marquoit
les creeks feroient une incurſion
, ravageroient leurs maiſons, &
ux une pleine vengeance.
e harangue, Tomochichi, qui étoit
quelques indiens de ſa ſuite, ſe
; l'aſſemblée. C'étoit un homme de
ine. Il fit une profonde inclination
orpe, & lui dit : J'étois un malheu-
Je me ſuis adreſſé à vous dans ma
ivec l'eſpérance que vous m'accor-
que part à cette terre, proche le
es ancêtres, mais non ſans crain-
rt que moi vous ne me cau
Vous m'avez reçu hum
donné de la nourrit

Tous les autres micos firent ſucceſſivement leur harangue ; enſuite on dreſſa les articles du traité, qui furent ſignés par tous les micos, & par M. Oglethorpe. On leur donna pour préſent à chacun, une chemiſe, un habit galonné, & un chapeau bordé. Tous les chefs de guerre eurent un habit & un manteau. On diſtribua aux gens de la ſuite, de gros drap pour ſe vêtir, & d'autres préſens de peu d'importance.

Les articles du traité furent : 1°. Que les creeks auroient la liberté d'apporter dans les villes & les habitations de la colonie toutes ſortes d'effets propres au commerce, qui ſeroient payés ſuivant le prix dont on conviendroit par le traité.

2°. Que de part & d'autre les injures ſeroient réparées, & les reſtitutions faites avec beaucoup d'exactitude, & que les criminels ſeroient jugés & punis ſuivant les loix angloiſes.

3°. Que les anglois ne feroient point, avec les autres indiens, de commerce préjudiciable au traité.

4°. Que les anglois poſſéderoient les terres dont les creeks ne faiſoient point d'uſage ; mais à condition qu'à l'établiſſement de chaque ville nouvelle les chefs anglois s'aſſembleroient avec les chefs des creeks, pour régler les limites de chaque territoire.

5°. Que

5°. Que les creeks rendroient tous les nègres qui s'étoient sauvés des habitations angloises, & qu'ils les conduiroient eux-mêmes, ou à Charles-Town ou à Savannah, ou à Patachucola, à condition qu'on leur payeroit pour chaque nègre deux habits; ou l'équivalent en autres effets; & que pour les nègres qui prendroient la fuite en retournant chez les anglois; & que les creeks pourroient tuer & représenter morts, on payeroit seulement un habit ou l'équivalent.

6°. Que les creeks ne recevroient point dans le pays d'autres blancs, & n'aideroient pas d'autres nations à s'y établir.

Les chefs indiens mirent à ce traité la marque de leurs familles. C'étoit faire beaucoup que de lier si solemnellement ces barbares. M. Oglethorpe chargea messieurs Saint-Julien & Scott de présider à la continuation des ouvrages; & se rendit à Charles-Town pour retourner de-là en Angleterre.

Le 14 de Mai on vit arriver, à la nouvelle ville de Savannah, le *Jacques*, Vaisseau de cent tonneaux, commandé par le capitaine Yoakley, avec un bon nombre de passagers, & des provisions pour la colonie. Il s'approcha contre la ville, où il reçut le prix qui avoit été proposé pour celui qui remonteroit le premier la rivière

armi nous la paix & l'union. Nous vous
ſentons, ô grand roi, comme le ſigne
paix éternelle. O grand roi! s'il vous
de me charger de vos ordres, je les rap-
rai fidellement à tous les rois de la nation
creeks ».

roi fit une réponſe gracieuſe à ce diſcours,
urant Tomochichi de ſon amitié & de ſa
ction. Le jour ſuivant, un indien de ſa ſuite
ut de la petite vérole, & fut enterré à la
e de leur pays, dans le cimetière de Saint-
. On enveloppa le corps dans deux couver-
s de laine; on mit une planche deſſus & une
ous, qui furent liées avec une corde, & dans
état on l'enferma dans un cercueil. Il n'y
de préſent à la ſépulture que Tomochichi,
is ou quatre de ſes gens, le marguillier de
gliſe de Saint-Jean & le foſſoyeur. Lorſque
corps fut mis dans la foſſe, on y jeta les ha-
its du mort, avec quantité de colliers de verre,
quelques pièces d'argent. On n'oublia point
l'y jeter auſſi une petite plaque de cuivre,
ſur laquelle on avoit gravé le nom du mort,
ſa nation & le ſujet de ſon voyage.

Les ambaſſadeurs creeks paſsèrent quelques
mois en Angleterre, pour attendre un ſecours
extraordinaire qui ſe préparoit du côté de l'Al-
lemagne, & que les ſollicitations de mon fils

ne fervirent pas peu à faire recevoir. C'étoient des émigrans de l'archevêché de Saltzbourg, qui ne firent pas difficulté d'aller à l'extrémité du monde pour ſe dérober aux perſécutions de leur archevêque. Ils s'embarquèrent, avec Tomochichi & toute ſa ſuite, à bord du vaiſſeau *le Prince de Galles*, ſous le commandement du capitaine Georges Dumbar, qui étoit un des meilleurs amis de mon fils. Ils arrivèrent le 27 de Décembre à Savannah, d'où M. Dumbar écrivit auſſitôt cette lettre à mon fils.

NOUS avons heureuſement atteint la côte de la Géorgie, & les rives de la Savannah. En débarquant dans la nouvelle ville du même nom, j'appris que les eſpagnols avoient paſſé la rivière d'Ogeeche, je remis à la voile auſſitôt pour aller faire mes obſervations ſur les côtes. Tomochichi m'auroit accompagné ſi ſes affaires ne l'avoient forcé de retourner chez les ſiens; mais trois chefs de la même nation ſe ſont offerts me ſuivre, & ſont effectivement avec moi. Le 8 de Janvier, j'arrivai à Thunderbolt, les habitans de cette colonie ont ſi bien oyé le terrein & l'ont ſemé avec tant d'in- ie, qu'ils ne peuvent manquer de recueil- le moiſſon abondante à la première ſaiſon. ont déjà bâti pluſieurs maiſons, & tous

s projets s'avancent fort heureuſement. Le
je paſſai à Skidaway, où les progrès me
irent encore plus conſidérables, ſoit pour
ulture des terres, ſoit pour la conſtruction
édifices. On s'eſt d'ailleurs aſſez bien fortifié
s ces deux nouvelles places de la Géorgie.
garde s'y fait la nuit & le jour avec une
ılarité extrême. J'ai laiſſé, ſuivant mes or-
, quatre canons dans chacune. C'eſt autant
l eſt néceſſaire pour tenir les indiens dans
eſpect. Le 9 je continuai ma route, & ſor-
de la Savannah, je pris au ſud, en viſitant
-ſeulement les côtes, mais toutes les petites
, juſqu'à celle de Jekil qui eſt à l'embouchure
a rivière d'Altamaha; mais je ne trouvai
e part ni d'eſpagnol ni d'autres ennemis, &
ndiens que je rencontrai me comblèrent de
ſſes. Je ſuis retourné le 19 à Savannah,
je vous écris par le *Hopewell*, qui va
tre à la voile. Je ferai ici ma cargaiſon. Je
en marché pour huit cens barils de riz, pour
a poix, du tar, & d'autres productons na-
lles de la Géorgie, dont j'eſpère de l'avan-
. Que ne doit-on point attendre de cette
: colonie, lorſqu'elle ſera fortifiée & ſoigneu-
nt cultivée?

u mois de Mai 1735, les habitans de Sa-

d'un lieu qui lui parut commander abſolument les embouchures de cette rivière. Il y laiſſa un parti d'écoſſois, ſous la conduite de M. Hugh Mackay, & leur ayant tracé le plan d'une ville, il la nomma Saint-André. Toonakowki, neveu du mico, ayant tiré par haſard une montre qu'il avoit reçue à Londres de monſieur le duc de Cumberland, on en prit occaſion de donner à l'île le nom d'*île de Cumberland.*

Le jour ſuivant, ils paſsèrent le Clothogotheo, qui eſt une branche de la rivière d'Alatamaha, après laquelle ils découvrirent une autre île, de la longueur d'environ ſeize milles, qui charma leurs yeux par la multitude d'orangers, de myrthes, & de vignes ſauvages qu'ils y apperçurent. On lui donna le nom de l'*île Amelie.* Le troiſième jour, étant aſſez près des vedettes eſpagnoles, M. Oglethorpe remarqua que ſes indiens ſembloient ſe diſpoſer à leur aller faire une inſulte. Il eut aſſez de pouvoir ſur Tomochichi pour l'en empêcher, & deſcendant la rivière de Saint-Jean, il doubla la pointe de Saint-Georges, qui eſt du côté ſeptentrional de cette rivière, & le point le plus méridional du domaine des anglois dans le continent de l'Amérique. Les eſpagnols ont une garde de l'autre côté de la rivière.

M. Mackay, dont on a déjà cité le nom, ayant reçu ordre de faire par terre le voyage de Darien à Savannah, pour mesurer l'éloignement, trouva soixante-dix milles de distance en droite ligne, & quatre-vingt-dix par les chemins praticables.

La ville de Savannah est augmentée aujourd'hui jusqu'à cent quarante maisons régulières, outre les barraques & les magasins. Elle a une cour de justice, qui se tient toutes les semaines. Avec les villes d'Ebenezer, de Purisbourg, & les autres lieux que j'ai nommés, on fonda, dans le cours de la même année, la ville d'Augusta, dans un canton fort agréable, & si fertile, qu'un arpent de terrein produit près de trente boisseaux de blé d'Inde, qui est l'aliment ordinaire pour toutes les personnes du commun, & qui continuera vraisemblablement de l'être, comme dans nos autres colonies du continent. Augusta de la Géorgie s'est déjà fait un commerce fort avantageux avec les indiens; & le voisinage de tant de nations, avec lesquelles le tems ne manquera point de la lier, pourra le rendre quelque jour un de nos meilleurs établissemens. Elle est par eau à deux cens trente-six milles de l'embouchure de la rivière, & les plus grandes barques peuvent descendre jusqu'à la ville de Sa-

vannah. Il s'y rend au printems une multitude d'indiens de la Caroline & de la Géorgie. On y compte déjà près de ſix cens blancs, & les directeurs y entretiennent une petite garniſon, qui ſert beaucoup à fortifier le commerce par la ſûreté qu'elle y établit. La ville eſt ſituée ſur un terrein aſſez élevé, au bord de la rivière. On a ouvert des chemins de pluſieurs côtés, de ſorte qu'on peut aller ſûrement par terre d'Auguſta à Ebenezer, à Savannah, & dans les habitations des cheokees, qui ſont au nord-oueſt d'Auguſta. Les creeks ſont à l'oueſt; leur principale habitation ſe nomme Cowetas, à deux cens milles d'Auguſta; & ſur leur frontière, on a bâti un petit fort nommé Alhamas. Au delà des crecks on trouve les chickeſaws qui habitent les bords de la rivière de Miſſiſſipi; de ſorte qu'en faiſant alliance avec cette nation nous pouvons participer au commerce de ce grand fleuve.

On a formé quantité d'habitations au ſud de Savannah, dont les principales portent le nom de Highgate & de Hamſtead; le reſte de la province commence à n'être pas plus déſert. L'île de Saint-Simon ſe peuple auſſi, & la ville de Frederica eſt déjà fort augmentée. Dans le voiſinage eſt une belle prairie de trois cens vingt arpens, où l'on nourrit toutes ſortes de beſtiaux.

A quelque distance, M. Oglethorpe a formé un camp pour le régiment qui porte son nom. Il a distribué des terres aux soldats, dont la plupart sont mariés; & dès la première année ils ont produits cinquante-cinq enfans. Les habitans de Frederica ont commencé à faire de la bière & d'autres liqueurs. Les femmes des soldats filent du coton du pays. Il y a dans cette ville une cour de justice, qui préside à la partie méridionale de la province, & qui a le même nombre d'officiers que celle de Savannah.

La Géorgie étoit une partie de la Caroline, & c'est à ce titre que les propriétaires de la Caroline ont vendu leur droit à la couronne. C'est une preuve fort claire, que les espagnols qui ont reconnu le droit des anglois sur la Caroline dans tous leurs traités avec l'Angleterre, seroient mal fondés à former des prétentions sur la Georgie, comme ils l'ont tenté nouvellement.

La latitude de cette nouvelle colonie, qui est entre 29 & 32 degrés, montre quelle doit être l'excellence du climat & du terroir pour les habitans & pour les fruits de la terre. Outre les productions naturelles du pays, on a déjà remarqué qu'il est favorable à toutes les semences & à toutes les plantes de l'Europe.

Il n'y a personne qui ne sente de quel avan-

tage la Géorgie eſt aux anglois pour la ſûreté de leur commerce & de toutes les autres colonies dans le continent de l'Amérique. C'eſt une garde continuelle contre les eſpagnols; car Savannah, qui en eſt la capitale, ne ſe trouve qu'à ſoixante dix-ſept milles au ſud-oueſt de Charles-Town, capitale de la Caroline, & à cent cinquante milles au nord-eſt de Saint-Auguſtin, capitale de la Floride eſpagnole & le plus grand obſtacle au commerce anglois entre le golfe du Mexique & leurs provinces.

On pourroit s'imaginer qu'un pays auſſi deſert que les anglois ont trouvé la Géorgie, étoit couvert d'arbres, qui pouvoient rendre l'air mal ſain pour les habitans. Mais on ne s'eſt apperçu de rien qui ait confirmé cette crainte. A meſure qu'on nettoiera le terrein, ce qu'on a fait juſqu'ici ſans relâche, il arrivera que ces arbres dont la quantité ſeule eſt incommode, tourneront à l'avantage des habitans. Les plus communs ſont le chêne, l'orme, le cedre, le oyer, le cyprès, le myrthe, la vigne & le mûer. C'eſt du dernier qu'on eſpère le plus; & principale attente de tous ceux qui ſont allés mer la colonie; eſt fondée ſur les vers à ſoie. le premier embarquement, deux ou trois ntois firent le voyage pour apprendre aux s la méthode d'élever les vers. Ils y por-

tèrent des œufs d'Italie, & les premières expériences furent si favorables, qu'on en vit bientôt quelque fruit en Angleterre. Le chevalier Thomas Lombe, à qui l'on envoya plusieurs paquets de soie de la Géorgie, & qui passe avec raison pour l'homme du monde le plus entendu dans ces matières, en ayant fait l'épreuve à Derby avec sa machine, assura » que cette soie étoit » la meilleure qu'il eût jamais vue, & qu'elle » surpassoit celle qu'on appelle la superfine du » Piémont. » On est donc sûr de la qualité; & ce qui manque encore est un nombre d'ouvriers suffisant pour nous en procurer une grande abondance. Les autres productions de la Géorgie sont les mêmes que celles de la Caroline. L'avenir nous apprendra s'il s'y trouve des mines; mais quoique rien n'empêche encore de s'en flatter, ce n'est pas cette espérance qui a fait naître la colonie, & l'on peut se borner aux richesses extérieures du pays, sans fatiguer la terre jusque dans ses entrailles. Le prix des vivres & des denrées y est déjà fort médiocre.(1)

(1) Cette évaluation est suivant la monnoie d'Angleterre, de sorte que c'est à peu près le double en monnoie de France. On sait que l'établissement de la Géorgie a été ruiné par les espagnols : mais il se rétablit.

Le

Le bœuf y eſt à deux ſols la livre ; le porc & le veau au même prix, le mouton à quatre ſols ; la biere forte à trois ſols la quarte, le cidre à quatre ſols, le vin de Madere à douze ſols, le thé à un écu la livre, le café à dix-huit ſols, la fleur de farine à un ſol, le ris à cinquante-quatre ſols le quintal.

il regagna le même détroit, & tous ſes efforts furent employés à lier quelque commerce avec les naturels du pays, dans l'eſpérance d'en tirer les lumières qui convenoient à ſon deſſein; mais il les trouva ſi féroces qu'ils ne cherchèrent qu'à le détruire avec tous ſes gens. Il revint encore au commencement de l'hiver; & le printems d'après il tenta pour la troiſième fois ce dangereux voyage, mais avec auſſi peu de ſuccès. Nous avons ſes trois relations, qui ne contiennent que le détail de ſes périls & de ſes craintes.

Six ans après, c'eſt-à-dire en 1585, Jean David partit de Darmouth dans les mêmes eſpérances, parvint à la latitude de 64 degrés 15 minutes, & continua de s'avancer juſqu'au 64e degré 40 minutes. L'année d'après il alla juſqu'au 66e degré 20 minutes, & ſuivit les côtes au ſud juſqu'au 56e degré. Reprenant enſuite au 54e degré, il trouva une mer qui s'ouvroit à l'oueſt; & qu'il prit pour le paſſage qu'il cherchoit; mais ſaiſon devenant fort orageuſe, il fut forcé de tourner en Angleterre. Il recommença la même reprise l'année ſuivante.

e deſſein fut enſuite abandonné juſqu'en 1607; eſt celle de la découverte du capitaine Henri on. Il s'avança juſqu'à 80 degrés 23 mi- ſous un climat ſi froid que la ſeule rela- capable de glacer le lecteur & l'écrivain.

En 1608, il ſe remit en mer, & revint ſans avoir rien ajouté à ſes découvertes. Deux ans après, c'eſt-à-dire (1) en 1610, il recommença encore le voyage, toujours réſolu de trouver un paſſage au nord-oueſt. Il s'avança cent lieues plus loin qu'on n'avoit encore fait, juſqu'à ce que l'excès du froid, l'abondance des glaces, & la force du danger, l'obligèrent de s'arrêter. Se trouvant même coupé pour ſon retour, il paſſa l'hiver dans ces terribles lieux, & ſon courage n'ayant fait que s'animer par le péril, il continua au printems de pouſſer ſes découvertes. Mais il fut pris par les ſauvages avec ſept de ſes compagnons. Le reſte de ſes gens n'eut point un ſort plus heureux. Enfin il périt d'une manière miſérable, payant ainſi bien cher l'honneur d'avoir donné ſon nom à cette baie.

On a prétendu que c'étoient les danois qui avoient fait cette découverte, & qu'ils avoient appelé ce détroit *Chriſtiana*, du nom de Chriſtiern IV. qui étoit alors leur roi régnant. Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, il eſt ſûr du moins que c'eſt Henri Hudſon qui a pénétré le premier juſqu'au fond de la baie.

---

(1) La relation de M. Jérémie met fauſſement ce voyage en 1612.

L'année de ſa mort, ſir Thomas Button entreprit, ſur les inſtances du Prince Henri, de continuer le même voyage. Il paſſa les détroits de Hudſon, & laiſſant la baie au ſud, il s'avança l'eſpace de deux cens lieues au ſud-oueſt, où il découvrit un grand continent qu'il nomma la *Nouvelle Galles*. Il y paſſa l'hiver dans un lieu qu'on a nommé depuis le port de Nelſon ; il viſita toute la baie qui a pris enſuite le nom de baie de Button, & il retourna dans l'île de Digg.

En 1616, M. Baffin entra dans la baie de ſir Thomas Smith, juſqu'au 78e degré, & revint après avoir perdu l'eſpérance de découvrir un paſſage de ce côté-là.

Ainſi toutes les entrepriſes de nos aventuriers, du côté du nord, n'avoient pour but que de trouver un paſſage à la Chine.

En 1631, le capitaine James fit voile au nord-oueſt, & marchant au haſard dans ces mers, arriva dans l'île de Charlton, où il paſſa l'hiver au 52e degré. Le capitaine Fox fit auſſi cette année un voyage dans la même vue ; mais il n'alla pas plus loin que le port Nelſon.

Les guerres civiles d'Angleterre firent perdre aſſez longtems le goût de ces découvertes. On ne trouve le nom d'aucun aventurier juſqu'en 1667, que Zacharie Gillam paſſa le détroit d'Hudſon, & la baie de Baffin juſqu'au 75^e^

degré, enſuite reprenant vers le ſud au 51, il entra dans une rivière, nommée depuis la rivière du prince Rupert, où il lia une correſpondance aſſez favorable avec les ſauvages. Il y bâtit un fort, qu'il nomma le fort Charles, & revint en Angleterre.

Pendant ce tems-là deux françois, l'un nommé M. des Groſeliers, & l'autre M. Ratiſſon, ſon beau-frère, étant au Canada vers le lac d'Aſſimponalo, pouſsèrent ſi loin qu'ils ſe procurèrent quelque connoiſſance de la baie d'Hudſon. Etant retournés à Quebec, ils ſe joignirent à quelques bourgeois, armèrent une barque, & prirent la réſolution d'entreprendre de nouvelles découvertes. Après avoir navigué long-tems au nord, ils entrèrent dans une rivière où ils firent un établiſſement du côté du ſud, dans des îles qui ſont à trois lieues de l'embouchure. Pendant l'hiver, tout étant glacé, les Canadiens que M. des Groſeliers avoit avec lui, étant à la chaſſe au long de la mer, trouvèrent avec beaucoup de ſurpriſe, un établiſſement d'européens. Ils retournèrent promptement vers leur chef ſans avoir été découverts. M. des Groſeliers ne manqua point de faire armer auſſi-tôt tous ſes gens, & de ſe mettre à leur tête pour approfondir la vérité de cette aventure. Il fit ſes approches, & ne voyant qu'une mauvaiſe chau-

M. des Groſeliers demeura maître abſolu du pays.

L'été ſuivant, ayant laiſſé ſon fils avec cinq hommes pour garder le poſte qu'il avoit conquis, il revint à Quebec avec Ratiſſon, chargé de pelleteries & d'autres marchandiſes angloiſes. Mais quoiqu'ils euſſent aſſez réuſſi dans leur entrepriſe pour avoir mérité d'être bien reçus, on les chagrina beaucoup ſur quelques pillages prétendus dont ils n'avoient pas donné connoiſſance aux armateurs. Le reſſentiment qu'ils en eurent les fit paſſer en France, où ils ſe promirent plus de juſtice de la Cour. Ils préſentèrent des mémoires, ils employèrent beaucoup de tems & d'argent pour ſe faire écouter, & leur malheur voulut qu'ils ne le furent pas plus qu'à Quebec. L'ambaſſadeur que l'Angleterre avoit alors à Paris, apprenant leurs plaintes, s'imagina qu'ils pouvoient rendre ſervice à ſa nation, & leur perſuada de paſſer à Londres. Ils y furent bien reçus de pluſieurs perſonnes de qualité & d'un grand nombre de marchands qui n'avoient pas perdu le ſouvenir des anciennes entrepriſes. Le capitaine Gillam fut invité à ſe remettre en mer avec eux. Ceux qui firent les frais de cette nouvelle entrepriſe, obtinrent du roi Charles II, une patente pour eux & pour leurs ſucceſſeurs, ſous le nom de Com-

pagnie de la baie d'Hudſon, dont la date eſt le deux de Mai 1670, la vingt-deuxième année du règne de ce prince.

Les premiers propriétaires furent le prince Rupert, le chevalier Jacques Hayes, MM. Guillaume Young, Gerard Weymans, Richard Cradock, Jean Letton, Chriſtophe Wren, Nicolas Hayward.

La baie prend depuis le ſoixante-quatrième degré de latitude du nord juſqu'au cinquante & unième degré, & peut avoir ſix cens milles de longueur. L'entrée des détroits eſt au-deſſus. A la bouche même eſt l'île qu'on a nommée la Réſolution. L'île Charles, l'île Salisbury, & l'île de Notingham, ſont dans les détroits, & ſervent à les former. Celle de Mansfield eſt à la bouche de la baie.

On donne aux détroits d'Hudſon, qui conduiſent à la baie, environ cent vingt lieues de longueur. La terre des deux côtés eſt habitée par des ſauvages qui ſont peu connus. La côte du ſud porte le nom de Terre de Labrador. Celle du nord a reçu autant de noms différens, qu'il y eſt venu de différentes nations qui ont prétendu à l'honneur de la découverte. A l'oueſt de la baie les anglois ont fondé, comme on l'a déja remarqué, le port Nelſon, & tout ce pays eſt connu à préſent ſous le nom de Nouvelle

Galles. La baie porte en ce lieu le nom de Button ; c'eſt l'endroit le plus large de toute la baie d'Hudſon, il n'a pas moins de treize cens lieues. Sur la côte de Labrador ſont pluſieurs îles qui portent différens noms. Le fond de la baie, par où l'on entend toute cette partie qui s'étend depuis le cap Henriette-Marie au ſud de la Nouvelle Galles, juſqu'à *Redonda*, au-deſſous de la rivière du prince Rupert, a quatre-vingt lieues de longueur. Les françois prétendent que le continent qui eſt au fond de la baie fait partie de la Nouvelle France ; effectivement il faut conſeſſer que depuis la rivière de Sainte-Marguerite, qui ſe jette dans celle du Canada, juſqu'à la rivière du prince Rupert, qui eſt au fond de la baie d'Hudſon, il n'y a pas plus de quinze cens milles.

J'ai dit que M. Gillam avoit bâti ſur la rivière de Rupert un fort auquel il avoit donné le nom de Fort-Charles. Les anglois n'avoient jamais eu d'établiſſement dans ce lieu, & ne ſeront peut-être jamais tentés d'y en former un nouveau, car le pays n'eſt guères habitable. L'exceſſive rigueur du froid les forçoit de s'y tenir renfermés dans leurs hutes. Au long de la nouvelle Galles eſt une île longue de cinq ou ſix lieues, qu'on appelle Little-Rocky-Iſle, ou la petite île aux rochers, qui n'eſt en effet qu'un affreux

amas de rochers & de pierres, & dans laquelle on ne laiſſe pas de voir quantité de grands oiſeaux. Environ trois milles au-deſſous de la partie de cette île qui eſt au ſud-ſud-eſt, on rencontre un dangereux banc de ſable.

L'île de Charlton, qui eſt auſſi dans la baie, eſt compoſée d'un ſable blanc & léger, & couverte de mouſſe blanche. On y voit des arbres en grand nombre. Cette île préſente un ſpectacle agréable à ceux qui, après un voyage de trois ou quatre mois au milieu d'une mer extrêmement dangereuſe & parmi des montagnes de glace, qui expoſent continuellement un vaiſſeau à mille dangers, commencent à découvrir ici de la verdure, du moins ſi leur navigation ſe fait au printems.

Si l'air au fond de la baie eſt exceſſivement froid pendant neuf mois, il eſt très-chaud pendant les trois autres mois. Sur les deux côtes de Labrador & de la nouvelle Galles, la terre ne produit aucune ſorte de grains ; mais vers la rivière de Rupert on trouve dans la bonne ſaiſon quelques fruits tels que des groſeilles, des fraiſes, &c. Le ſoleil ſe couche dans le cours du mois de Décembre à deux heures trois quarts, & ſe lève à neuf heures & demie. Pour peu qu'il paroiſſe, & que le froid ſoit tempéré, on tue autant de perdrix & de lièvres qu'on en déſire.

Regle d'échange pour les marchandiſes de la Compagnie.

Un fuſil,	dix bonnes peaux de caſtor.
Poudre à tirer,	un caſtor pour une demie livre.
Plomb à tirer,	un caſtor pour quatre livres.
Haches,	un caſtor pour une grande & une petite.
Couteaux,	un caſtor pour ſix grands couteaux.
Grains de colliers,	un caſtor pour une livre.
Habits galonnés,	ſix caſtors pour un habit.
Habits ſans galon,	cinq caſtors pour un habit rouge.
Habits de femme avec galon,	ſix caſtors pour un habit.
Habits de femme ſans galon,	cinq caſtors.
Tabac,	un caſtor pour une livre.
Boîte à poudre de corne,	un caſtor pour une grande boîte ou pour deux petites.
Chaudron,	un caſtor pour le poids de chaque livre.
Peigne & miroir,	deux peaux.

cours absolument nécessaire dans un pays où les nuits sont si longues. Ensuite s'imposant des loix sévères dans la distribution des alimens qui lui restoient, il exhorta ses gens & les sauvages qui avoient lié commerce avec lui à faire de nouveaux efforts pour rendre leurs chasses plus heureuses. Ils s'y employèrent effectivement pendant huit jours avec un peu plus de bonheur; mais il tomba tant de neige dans une seule nuit, que la terre en étant couverte à deux pieds de hauteur, il fallut abandonner la chasse. Les oies & d'autres oiseaux de passage, qui continuoient de traverser le pays, voloient si haut; qu'il étoit impossible d'y prétendre par les armes à feu. L'unique espérance qui leur resta fut que la gelée durcissant bientôt la neige, on pourroit recommencer la chasse & tuer toujours par intervalles quelques bêtes sauvages. M. Bayly, à qui l'on a reproché depuis d'avoir accordé trop facilement la communication de ses vivres au prince sauvage & à ses gens, se justifioit en répondant que toute compensation faite, il avoit tiré plus de secours de ces barbares qu'il ne leur en avoit donné; sans compter qu'étant plus entendus que les européens à chasser dans des lieux qui sont autant d'horribles précipices pour ceux qui ignorent comment il faut avancer au milieu de la glace & de la neige, jamais nos anglois

n'auroient pu trouver l'art de tuer le moindre animal au milieu de l'hiver.

Enfin le froid devint si perçant, la glace si dure, & la neige si épaisse que les sauvages confessèrent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vu d'exemple d'un hiver si rigoureux. Mais ce qui fut beaucoup plus terrible que le froid, c'est que la faim paroissant augmenter à mesure que les provisions diminuoient, on se vit à la veille de manquer tout-à-fait d'alimens. M. Bayly se réduisit comme tous ses gens à une demi-livre de biscuit par jour & un quarteron de viande salée. Le prince sauvage, à qui l'on déclara qu'il falloit renoncer au secours des anglois, se remit à chasser, au mépris de la saison, mais avec si peu de succès que souvent dans quatre jours il ne tuoit pas une seule pièce de venaison. Soit que les bêtes sauvages se fussent retirées au sud, soit que gardant leurs tanières dans ces froids extraordinaires, elles y vivent quelque tems sans nourriture; soit enfin, comme les sauvages le prétendent, qu'elles s'entremangent dans leurs tanières mêmes; on couroit des jours entiers sans appercevoir sur la neige aucune trace de leurs pas. Dans une chasse où nos anglois accompagnèrent les sauvages, sur le récit d'un de ces barbares qui avoit découvert la piste de quelques bêtes, on tua deux ours blancs d'une pro-

oint encore effrayées, ils en tuèrent
and nombre. Cependant la gelée re-
a le quatre, & fut en deux jours plus
table que jamais. La provision de perdrix
voit faite, & quelques autres animaux
voit tués dans le même tems, servirent
passer assez tranquillement le reste du mois.
commencement de Mars, il arriva plusieurs
des nations écartées qui construisirent
tes à l'est du fort, se proposant d'y passer
de l'hiver pour être à portée de trafi-
u commencement du printems. Ceux qui
ivèrent les plus voisins du fort, étoient de
on des Cuscudahs. Leur prince envoya
M. Bayly de lui venir parler. Cette som-
n parut incivile aux anglois, & quoiqu'il
t pas question de politesse avec des bar-
, M. Bayly ne jugea point à propos de
ccoutumer à ces airs de hauteur. Il sortit
rt le vingt-trois Mars, accompagné de
Abraham & de dix autres de ses gens. Mais
ieu de se rendre aux hutes du prince de
cudahs, il affecta de passer outre, & d'all
u'à la pointe de Confort, aux tentes
es nations, où il acheta toute la viande
oulut lui céder.
Cuscudahs prit la peine d
vingt-sept. Il se fit

. Les françois du Canada n'avoient pas
é moins d'arti ces pour les empêcher de
porter leurs pelleteries. Ils les leur avoient
beaucoup plus cher ; & quelque tems
'hiver, ils étoient venus former un éta-
ent à huit journées de chemin du fort an-
e la rivière de Rupert. M. Bayly mit en
ation s'il ne devoit pas transporter son
ement dans un autre lieu. Le conseil fut
lé le 3 d'Avril 1674. L'opinion de M.
fut de quitter un lieu dangereux. Mais
encore plus. Ce fut pendant ce débat que
Groseliers arriva heureusement au fort
aine Cole soutint que ce changement le
es Groseliers-uns de ses gens. Il fut d'avis que
qu elques-uns de ses gens, qui étoit en état de faire
bandonner le fort, il falloit aller trafiquer dans
bonne défense, il falloit aller trafiquer dans
res lieux avec les barques, & prendre po
le tems où les nations indiennes dont
à se défier, seroient occupées à la c
ndant ce tems-là les indiens qui
ur le trafic, bâtirent leurs w
s hutes fort près du fort ; & f
vec presqu'autant d'habileté
voient étendu si loin te
hoient presqu'aux n
ication étoit en

Un de ces barbares, devenu jaloux de sa femme, & l'ayant trouvée dans le fort des anglois, tira une hache qu'il portoit cachée sous son habit, & la blessa mortellement à la tête. La crainte d'être puni lui fit prendre aussitôt la fuite dans les bois. Un exemple si dangereux porta M. Bayly à donner ordre qu'on ne reçût plus dans le fort que le prince de Cusçudah, avec un petit nombre de ses principaux courtisans, & l'on mit à la porte une garde bien armée.

Comme la neige, & la glace même, commençoit à fondre, elle manquoit souvent sous les pieds des sauvages ; mais ils se tiroient d'embarras en nageant & en barbotant comme des canards, de sorte qu'il y en eut fort peu de noyés. Le grand dégel arriva le 20 d'Avril. Alors les anglois, qui avoient consumé leur eau-de-vie, leur biere, & leurs autres liqueurs d'hiver, recommencèrent à boire de l'eau. Les oiseaux & les animaux de toute espèce devinrent si communs, qu'on fut dédommagé des souffrances passées par l'abondance des vivres. Le commerce alloit fort bien avec les sauvages. Outre les peaux qu'ils avoient apportées, ils se répandoient déjà dans les forêts, où leurs chasses étoient fort heureuses. Le gouverneur ayant été trompé par les indiens de la pointe de Con-

occasions où le mari & la femme s'étoient battus jusqu'à ce que le plus fort avoit tué & mangé l'autre. Ces affreux récits se trouvent confirmés par toutes les relations. Un sauvage, qui avoit dévoré dans un hiver sa femme & six enfans, disoit qu'il n'avoit été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, parce qu'il l'aimoit plus que les autres, & qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché de l'affection naturelle qu'un père doit ressentir pour ses enfans. La pitié l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit point eu la force de lui casser les os pour en sucer la moële.

Quoique ces gens-là essuient beaucoup de misère, ils ne laissent pas de vivre fort vieux. Lorsqu'ils arrivent dans un âge tout à fait décrépit, qui les met hors d'état de travailler, ils font un festin, si leurs facultés le permettent, auquel ils invitent toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue par laquelle ils les invitent à se bien conduire & à vivre dans une parfaite union, ils choisissent celui de leurs enfans qu'ils aiment le mieux; ils lui présentent une corde qu'ils se passent eux-mêmes au col, & prient cet enfant de les étrangler pour les délivrer de cette vie où ils se croient à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas d'obéir aussitôt au[illegible] de son père, & l'étrangle le plu

prend des brochets, des truites, des carpes, & quantité de cette ſorte de poiſſons qu'on appelle du poiſſon blanc. Il reſſemble à-peu-près au harang blanc, & c'eſt ſans contredit la meilleure eſpèce de poiſſon qu'il y ait dans l'univers. On en peut faire des proviſions pour l'hiver, en les mettant dans la neige, comme on y met la viande qu'on veut conſerver. Lorſqu'ils ſont une fois gelés, ils ne ſe gâtent plus juſqu'à ce qu'il dégéle. On conſerve auſſi de cette manière des oies, des canards & des outardes, que l'on met à la broche pendant l'hiver, pour accompagner les perdrix & les liévres; de ſorte que pour ceux qui ayant paſſé la belle ſaiſon dans le pays ont eu le tems de ſe précautionner pour l'hiver, il y a mille moyens de ſe rendre la vie commode ſous un ſi mauvais climat, pourvu qu'on y ait ſeulement du pain & du vin de l'Europe. Quoique l'été ſoit fort court, il donne le tems de cultiver de petits jardins, d'où l'on tire des laitues, des choux verds & d'autres légumes qu'on peut même ſaler pour l'hiver.

Enfin les Nodways ſe firent voir à un mille du fort, & l'alarme fut auſſi vive parmi les indiens que pour les anglois. Mais l'ennemi n'eut point la hardieſſe d'avancer plus loin. M. Bayly ſe mit en marche pour tomber ſur ces barbares dans leur retraite. N'ayant pû les joindre, il

profita de la tranquillité que leur départ lui laiſſa pour faire un voyage ſur différentes rivières d'où il rapporta quinze cens peaux. Le 24 de Juin, tous les indiens qui étoient proche du fort abandonnèrent leurs Wigwams pour commencer leur grande chaſſe.

Le gouverneur entreprit un autre voyage pour découvrir la rivière de Shechitawam, dans le deſſein de gagner delà le port Nelſon où l'on n'avoit point encore bâti de fort. Dans le même tems M. Gorſt qui étoit demeuré dans le fort avec la qualité de lieutenant, envoya quatre hommes bien armés dans une barque juſqu'à la rivière des Nodways, à laquelle ils trouvèrent cinq mille de largeur dans le lieu où les chutes d'eau les obligèrent de s'arrêter. Elle eſt pleine de rocs & de petites îles, qui ſervent de retraite à une prodigieuſe quantité d'oies.

Après deux mois d'abſence M. Bayly revint au fort, & fit cette relation de ſon voyage. Il avoit trouvé la rivière de Shechitawam où les anglois n'avoient point encore pénétré. Il y étoit demeuré juſqu'au 21 de Juillet, à la recherche des caſtors dont il n'avoit trouvé qu'un fort petit nombre. Cette rivière eſt belle. Elle eſt au 52e degré de latitude du nord. Ses bords & ſes environs ſont habités par une nation aſſez nombreuſe dont il avoit vu le roi. Ayant promis à

l'impatience fut extrême juſqu'à ſon retour. Le jour entier ſe paſſa ſans qu'on la vît paroître, & tout le monde auguroit mal de ce retardement. Enfin elle ſe fit voir, mais ſans ſignal. Ce fut un nouveau ſujet de défiance qui réduiſit tous les anglois preſqu'au déſeſpoir. Mais à ſon approche on découvrit ſix matelots, qui n'étoient pas du fort, & qui avoient été députés pour avertir que le capitaine Gillam étoit arrivé à la pointe de Confort, commandant le *Prince Rupert*, à bord duquel il avoit M. Williams Lyddal nouveau gouverneur.

Le jour ſuivant M. Bayly & M. Gorſt ſe rendirent à la pointe de Confort, où le *Shafhtsbury*, commandé par le capitaine Shepherd, arriva auſſi d'Angleterre. Le nouveau gouverneur ayant lu ſa commiſſion, tout le monde ne penſa plus qu'à réparer les vaiſſeaux qui avoient beaucoup ſouffert du voyage, & qu'à les charger promptement, avant que la ſaiſon devînt plus mauvaiſe pour le retour.

Le 18 de Septembre M. Lyddal arriva au fort, & prit poſſeſſion de ſon gouvernement. Mais l'air étoit déjà ſi froid, & les pronoſtics ſi fâcheux pour l'hiver ſuivant, que les matelots les plus expérimentés commencèrent à douter s'il n'y auroit pas trop d'imprudence à ſe remettre en mer. On tint là-deſſus pluſieurs conſeils. En-

	du pain.
	venez ici.
	du plomb.
	un gril.
ify,	parler.
	tout-à-l'heure.
on,	une hache.
	des ciseaux.
	une petite chose.
,	un canon.
à hish,	un pistolet.
,	un grand couteau.
um,	donnez-moi une pièce.
on gau moon,	je mange du potage ou du pudding.
	une pipe.
	du tabac.
,	un peigne.
	cela est vrai.
ggin,	un habit rouge.
	des souliers.
,	un couteau.
ou Pickau,	de la poudre.
	des colliers.
hish,	une pierre.
sh e to ta,	je ne vous entends point
	celui-ci, ceci.

vière de Chickewan, lieu plus fréquenté par les indiens. L'île de Charlton commença auſſi dans le même tems à ſe peupler, & à devenir le rendez-vous de tous les facteurs de la baie, qui y tranſportèrent leurs marchandiſes, pour y charger les vaiſſeaux à meſure qu'ils arrivoient d'Angleterre.

Ce ne fut qu'en 1682, que M. Bridger s'embarqua pour le port Nelſon. Avant qu'il y put arriver, Benjamin Gillam, capitaine d'un vaiſſeau de la nouvelle Angleterre, & fils du capitaine Gillam, qui commandoit le *Prince Rupert* au ſervice de la compagnie, s'étoit établi au même lieu : & par un autre haſard, à peine y avoit-il paſſé quinze jours que meſſieurs des Groſeliers & Ratiſſon, qui avoient quitté le ſervice de la compagnie angloiſe ſur quelques mécontentemens, y étoient venus auſſi du Canada, à la tête d'une nouvelle compagnie de françois. Gillam n'avoit point été aſſez fort pour les repouſſer. Mais il étoit demeuré au port Nelſon, où M. Bridger arriva dix jours après les françois. A ſon arrivée, meſſieurs des Groſeliers & Ratiſſon lui firent ſignifier, ſur ſon vaiſſeau, qu'il eût à ſe retirer promptement, parce qu'ils avoient pris poſſeſſion de ce lieu au nom du roi de France. M. Bridger ne laiſſa point de débarquer une partie de ſes marchandiſes, & de

tant rendus en Angleterre, ils reprirent la route du port Nelſon, d'où ils chaſsèrent en effet leurs compatriotes. Le capitaine Jean Abraham fut nommé gouverneur à la place de M. Bridger, & conſerva cet emploi juſqu'en 1684.

De l'autre côté, M. Nixon, gouverneur du fort Rupert, fut rappelé en 1683, & reçut pour ſucceſſeur Henri Sergeant, ſous lequel, ou du moins par les inſtructions duquel je trouve que cet établiſſement fut transféré ſur la rivière de Chickewan, qu'on a nommée depuis la rivière d'Albany. On y bâtit un nouveau fort, dont le gouverneur fit le lieu de ſa réſidence. Il eſt au fond de la baie, au-deſſous de la rivière Rupert. M. Sergeant eut ordre d'apporter tous les ans, au commencement du printems, toutes les pelleteries qu'il auroit amaſſées à l'île de Charlton, pour y attendre les vaiſſeaux de la compagnie, & de viſiter les autres établiſſemens, pour en faire apporter la pelleterie au même rendez-vous.

Les choſes demeurèrent dans cet état juſqu'en 1686, que M. le chevalier de Troies vint de Quebec avec un corps de françois, qui nous chaſsèrent de nos établiſſemens. Nous y rentrâmes en 1696; mais l'année ſuivante nous perdîmes dans les glaces, à l'entrée de la baie, deux vaiſſeaux, le *Hamshire* & l'*Owners*. Cette perte

ville arriva le 5 de Septembre à la rade du port Nelſon, que les françois avoient nommé en 1694 le fort Bourbon, comme ils avoient donné à la rivière le nom de Sainte-Thérèſe, parce qu'ils avoient réduit ce jour-là le pays ſous leur obéiſſance. Il envoya ſa chaloupe à terre, avec 25 hommes de ſon équipage.

Le 6 les navires anglois arrivèrent. M. d'Iberville ſe diſpoſa à les recevoir. Il leva les ancres & fut au devant d'eux. Le voyant ſeul contre trois, ils ſe flattoient de l'enlever; mais ils furent extrémement ſurpris de l'intrépidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès ſa première volée, il en traita un ſi mal qu'il ſe força de ſe rendre ſans oſer lui réſiſter. Enſuite, il perça le côté à l'*Amiral* qui étoit de 50 pièces de canon, contre lequel il fit tirer ſi à propos ſa volée, qu'avant que les anglois euſſent le tems de changer de bord, ils virent la moitié de leurs voilures dans l'eau, & coulèrent à fond devant leur troiſième vaiſſeau qui ne penſa qu'à ſe ſauver. M. d'Iberville lui donna la chaſſe, mais il ne put l'empêcher de s'éloigner à la faveur de la nuit, & retournant vers ſa priſe il s'en mit en poſſeſſion.

La nuit du ſept au huit, il s'éleva une ſi furieuſe tempête du vent du nord, que M. d'Iberville & ſa priſe furent jetés ſur la côte ſans pouvoir

Entre le fort Bourbon, & celui de Phelipeaux, eſt une petite rivière, qu'on nomme l'Égarée, par laquelle on tire quelquefois du bois de chauffage; commodité précieuſe, parce qu'il eſt fort rare autour du fort. Plus bas, tout-à-fait à l'ouverture de la mer, il y a une autre petite rivière, nommée la Gargouſſe, dans laquelle les hautes marées amènent quantité de marſouins. Elle eſt ſi étroite qu'il ſeroit facile d'y former une pêche; & ſi cette entrepriſe étoit une fois bien établie, on y feroit tous les ans plus de ſix cens bariques d'huile. Les premiers frais ne monteroient peut-être pas à deux mille écus, & la dépenſe annuelle de l'entretien ne ſurpaſſeroit pas deux mille francs; ce qui ſeroit néanmoins d'un grand profit en France, où les huiles valent toujours de l'argent.

Il n'y a de remarquable au long de la mer, vers le fond de la baie d'Hudſon, que la rivière que nous nommons des Saintes-Huiles, & que les anglois appellent Hayes, où ils avoient formé un établiſſement pour faciliter leur commerce avec les ſauvages. Mais ſe voyant attaqués par les françois, ils mirent volontairement le feu à leur fort, & brûlèrent tout ce qu'ils ne purent emporter. Leur eſpérance étoit de ſe réfugier par terre au fort Bourbon; mais ils furent pourſuivis & faits priſonniers. Alors ce

Le soleil se couche dans le mois de Décembre à deux heures un quart, & se lève à neuf heures un quart. Lorsque le tems s'adoucit un peu, les perdrix & les lièvres y paroissent en abondance. Pendant un hiver que M. de la Grange, capitaine de flute du roi, passa au fort Bourbon avec son équipage, nous eûmes la curiosité de compter combien il en feroit apporter au fort. Au printems nous trouvâmes qu'entre quatre vingts hommes que nous étions, tant de garnison que d'équipage, nous avions mangé quatrevingt-dix mille perdrix & vingt-cinq mille lièvres.

A la fin d'Avril les oyes, les outardes, & les canards, arrivent dans le pays pour s'y arrêter deux mois. Ces animaux sont en si grand nombre qu'on en peut tuer autant qu'on en veut, & lorsque les chasseurs de la garnison sont occupés au travail, on envoie des sauvages à la chasse, en leur donnant une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt oiseaux qu'ils sont obligés d'apporter. Les caribous passent aussi dans ce tems, pour repasser au mois d'Août, & leurs troupes sont véritablement innombrables. On les tue dans les bois, & plus facilement encore au passage des rivières, qu'ils traversent à la nage.

Quoique les peuples qui habitent tous ces

avoient déterminé la première compagnie à choi-
sir l'un pour le principal établiſſement, & l'autre
pour l'entrepôt de toutes les marchandiſes, étoient
celles qui devoient encore engager les marchands
au même choix. Mais il falloit un guide, dont
la fidélité & les lumières fuſſent également ſûres,
& ce n'étoit pas du haſard qu'on devoit l'at-
ndre. Enfin, il ſe préſenta un capitaine de
iſſeau, nouvellement arrivé d'Antejo, nommé
Orges Beſt, arrière-petit-fils d'un des pre-
rs aventuriers, qui avoient fait, avec le che-
er Frobisher, la découverte des pays qu'on
nmoit alors *Meta incognita*. Il conſervoit
ſa famille un mémoire de ſon ayeul, qui
it foi des lumières qui s'y étoient perpé-
. Cette pièce mérite d'autant plus de voir
ur qu'elle en peut jeter beaucoup ſur les
nnes relations de Frobisher.

MÉMOIRE DU CAPITAINE BEST.

DEUX voyages qu'on avoit fait ſucceſſivement au nord, dans l'eſpérance de trouver quelqu'ouverture qui conduisît à la mer du ſud, & de pénétrer juſqu'au Catay par cette route, n'avoient encore procuré que la connoiſſance de pluſieurs terres ignorées; mais le mauvais ſuccès de ces deux entrepriſes, & les dangers terribles qu'on y avoit eſſuyés, n'avoient pas refroidi l'ardeur des matelots, ni diminué les eſpérances de la cour. Les derniers aventuriers avoient rapporté une grande quantité de pierres minérales, où quelques veines jaunes qu'on y voyoit briller, faiſoient eſpérer de trouver de l'or. Soit qu'ils fuſſent perſuadés de la réalité de ce tréſor, ſoit que ce fût une amorce pour exciter leurs compatriotes à favoriſer leurs projets, l'opinion qui s'en répandit ſervit beaucoup à répandre la même ardeur dans toute la nation. La cour nomma des commiſſaires

missaires pour examiner la matière minérale,
eur rapport, vrai ou feint, fit recevoir ces
uvelles espérances comme une religion. Enfin
cour, après avoir fait toutes sortes de caresses
l chevalier Frobisher, & à ses compagnons,
ésolut d'envoyer un plus grand nombre de vais-
aux à la découverte, & de leur faire prendre la
ute du nord-oueſt. On fit faire une maiſon por-
ive qui pouvoit ſe démonter, & l'on régla
cent hommes, dont quarante ſeroient mate-
trente ſoldats, & le reſte pour les mines,
ernieroient dans ce pays-là, & ſeroient pro-
n de marcaſſites pour l'année qui ſuivroit
hivernement. On leur donna un chef, des
eurs, des boulangers, des charpentiers; &
Ceux-ci furent compris ſous le nom de ſol-

a flotte, qui fut de quinze vaiſſeaux, mit à
ile le 31 de Mai, avec un vent ſi favorable
e 6 Juin nous étions déjà ſur les côtes d'Iſ-
, à la hauteur du cap Cleare. Nous fîmes
e au nord-oueſt avec un vent médiocre. La
e du courant nous fit dériver, ſuivant notre
e beaucoup plus au nord que nous ne
. On jugea que ce courant portoit
ge, & aux parties les plus
ssembloit à celui que les
de l'Afrique, &
L

en fit la revue & l'on publia au nom de l'amiral Probisher les réſolutions du conſeil. Mais ſur l'examen qu'on fit enſuite de ce que chaque vaiſſeau avoit apporté pour l'édifice de la maiſon, il ſe trouva qu'il n'y avoit de matière que pour deux côtés. Outre ce qui s'étoit perdu dans le *Denis*, il avoit fallu employer diverſes planches, des appuis, des poteaux & d'autres pièces de bois contre le tranchant des glaces. D'ailleurs l'abſence de quatre vaiſſeaux qui nous manquoient encore, retardoit néceſſairement le travail, parce qu'ils avoient à bord les meilleurs ouvriers, & la plus grande partie des proviſions de bouche. On reconnut après un calcul exact, que ſi les quatre vaiſſeaux ne reparoiſſoient pas, on n'auroit point aſſez de boiſſon pour les cent hommes qui étoient deſtinés à paſſer l'hiver dans le pays. Je m'offris d'hiverner à toutes ſortes de riſques avec ſoixante hommes. On appela les maçons & les charpentiers, qui demandèrent neuf ſemaines pour conſtruire un logement capable de mettre ſoixante hommes à couvert. Ils ſuppoſoient même qu'on pût leur fournir aſſez de bois. Mais comme on ne pouvoit retarder le départ de la flotte plus de vingt-ſix jours, l'amiral conclut qu'il falloit renoncer au deſſein de faire une habitation, & cette réſolution fut enrégiſtrée pour en rendre compte à la cour &

de faire monter la chaloupe que j'avois apportés en fagot ; mais il ſe trouva qu'il ne nous reſtoit plus aſſez de clous & de chevilles de fer pour achever cet ouvrage. J'avois heureuſement un forgeron dans mon équipage, quoique je n'euſſe ni enclume ni marteau. La néceſſité excite l'induſtrie. Deux petits ſoufflets tinrent lieu d'un grand ; une pièce d'artillerie ſervit d'enclume, les pincettes, les grils, & les pêles furent employées à faire des clous & des chevilles de fer. Tandis qu'on pouſſoit cet ouvrage, je pris avec moi quelques-uns de mes gens, & j'allai au cap de Hatton's-head-land, qui eſt la partie la plus élevée de tout le détroit, dans le deſſein de monter au ſommet, & non-ſeulement d'y découvrir, autant qu'il ſeroit poſſible, s'il reſtoit beaucoup de glaces dans le paſſage, mais encore d'y lever le plan de toutes les parties baſſes de cette côte. Je n'eus pas autant de peine que je l'avois appréhendé à gagner le ſommet du Cap. Dans la ſaiſon où nous étions encore, tandis que la mer étoit remplie de glaces, les terres étoient découvertes, & dans un grand nombre d'endroits elles ne ſe ſentoient plus des rigueurs de l'hiver précédent. Nous trouvâmes en chemin quantité de cette matière qu'on croyoit propre à donner de l'or. Etant arrivé le 13 d'Août au ſommet du Cap, j'y fis dreſſer

nous obligeoit de ne pas négliger de ſi belles apparences. Et m'adreſſant enſuite aux charpentiers; je les ſommai publiquement de me dire en conſcience ſi la chaloupe étoit aſſez forte pour s'y pouvoir haſarder. Après s'être conſultés un moment, ils me répondirent qu'oui, pourvu qu'on évitât les glaces, & qu'il ne s'élevât point d'orage.

Il ne m'en falloit pas davantage, & je m'apperçus aiſément que la réponſe des charpentiers avoit rendu le courage à mes matelots. Ceux mêmes de quelques autres vaiſſeaux s'offrirent à partager avec moi les périls & la gloire de mon entrepriſe, & Jean Gray pilote de l'*Anne*, déclara généreuſement que rien ne ſeroit capable de l'en empêcher. Je partis enfin dans la chaloupe, accompagné de dix-neuf perſonnes, avec des vivres & d'autres proviſions. Mon vaiſſeau que je laiſſai à l'ancre, demeura ſous la conduite de mon écrivain, rien n'ayant pu engager mon lieutenant & mon pilote à me voir partir ſans me ſuivre.

Il fallut ranger d'abord la côte en ramant l'eſpace de trente lieues, c'eſt-à-dire juſqu'à l'endroit le plus dangereux du détroit. Nous paſſâmes alors à l'autre bord, & le ſuivant au nord, nous tînmes route vers l'île Comteſſe, dans la baie de

Warwick, eſpérant ainſi découvrir l'*Amiral* & les autres vaiſſeaux qui nous manquoient, ou trouver quelques débris de leur naufrage. Ce ne fut pas ſans riſque que nous traverſâmes vers l'autre rivage. La force du courant nous fit dériver avec tant de viteſſe, que la nuit ſuivante nous fûmes obligés de mouiller entre des rochers, près de la côte briſée de l'île de Gabriel, un peu au-deſſus de la baie de Warwick. Nous trouvâmes près du rivage des pierres élevées en croix, ſigne qu'il y étoit venu des chrétiens.

Le 22 d'Août nous eûmes la vue de la baie de Warwick. Nous deſcendîmes à terre pour nous en aſſurer encore davantage, en la reconnoiſſant du ſommet d'une colline. Nous continuâmes de ranger la côte du nord; mais en paſſant ſous une montagne, nous appercûmes de la fumée, & lorſque nous fûmes plus près du rivage, on diſtingua des hommes qui faiſoient voltiger une eſpèce de drapeau. L'uſage des naturels du pays étant de nous donner ces ſignaux quand ils apperçoivent quelque chaloupe, nous fûmes portés à croire que c'étoient des ſauvages. On découvrit enſuite quelques tentes, & l'on diſtingua la couleur de ces drapeaux qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voyoit ni vaiſſeau ni barque à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on ne s'imaginoit pas qu'aucun de nos gens

eût pris cette route, on ne ſavoit à quel jugement s'arrêter. Je réſolus, à tout haſard, de deſcendre à terre avec la meilleure partie de mes gens, & ſi c'étoit des ſauvages, de fondre bruſquement ſur eux; non pour leur cauſer aucun mal, mais dans l'eſpérance d'en ſaiſir quelqu'un au milieu du déſordre, pour les engager au contraire à traiter ſans crainte avec nous. Aucun de nos vaiſſeaux n'avoit encore pu parvenir à commercer perſonnellement avec eux, & nous admirions néanmoins la bonne foi avec laquelle ils n'avoient pas manqué d'apporter des équivalens pour nos marchandiſes dans les lieux où nous leur en avions laiſſé.

Notre incertitude ne dura pas long-tems. C'étoient les gens de l'*Yorck*, notre vice-amiral, qui ſe hâterent de venir au-devant de nous. On s'embraſſa tendrement, avec toute la joie qu'on devoit trouver à ſe revoir, après avoir eſſuyé tant de dangers. Leur vaiſſeau étoit depuis peu de jours dans un fort bon havre, qu'ils avoient découvert ſur cette côte, & s'étant haſardés à pénétrer plus de dix lieues dans les terres ſans avoir pu joindre un ſeul ſauvage, ils y avoient trouvé une mine qu'ils avoient fouillée fort heureuſement. Ils m'aſſurèrent que le chevalier Frobisher étoit dans la baie de Warwick. Je pris le parti de le chercher auſſitôt, pour lui faire voir

le minéral que j'avois découvert dans l'île Beſt-bleſſing, & dont j'avois apporté des montres. La route me fut ſi facile, que ne perdant point la terre de vue, rien ne m'empêcha d'y deſcendre à chaque occaſion que j'eus de voir quelque hute des ſauvages, & d'eſpérer de pouvoir les y joindre. Après l'avoir tenté deux fois inutilement, je me déterminai enfin, aux premières hutes que j'apperçus, à demeurer caché le long du rivage juſqu'à l'entrée de la nuit; & ſuivant dans l'obſcurité la route que mes yeux s'étoient tracées pendant le jour, je gagnai, avec dix de nos gens, une hute dont je me flattai que les habitans ne pourroient pas m'échapper. La porte en étoit fermée. J'avois apporté une chandelle & tout ce qui étoit néceſſaire pour allumer du feu. Mais ayant frappé modeſtement à la porte auſſitôt que j'eus de la lumière, je fus obligé de redoubler mes coups pour m'aſſurer que la hute étoit ſans habitans, puiſqu'il ne s'y faiſoit aucun bruit, & qu'elle tardoit ſi long-tems à s'ouvrir. Il ne fallut pas de grands efforts pour l'enfoncer. Nous n'y trouvâmes perſonne; mais quelques inſtrumens de fer, & quantité de pieux qui paroiſſoient avoir été travaillés nouvellement me firent juger que les ſauvages y étoient venus pendant le jour. Je réſolus d'y paſſer le reſte de la nuit, dans l'eſpérance qu'ils y reviendroient le

& à ſable, afin qu'étant plus capable de réſiſter aux injures de l'air, on pût voir l'année ſuivante ſi les neiges, les glaces, & les ſauvages mêmes l'auroient épargnée. Il nous paroiſſoit toujours d'une importance extrême d'apprivoiſer ces hommes farouches & brutaux; & pour les rendre plus dociles à notre retour, nous laiſsâmes dans la maiſon un grand nombre de bagatelles, comme des couteaux, des ſonettes, des figures d'hommes, de femmes & de cavaliers en plomb, des miroirs, des pipes, des colliers de verre & des ſifflets. Nous y fîmes faire un four, où nous voulûmes qu'il reſtât du pain, afin qu'ils en puſſent goûter. Le bois que nous avions apporté pour bâtir un fort fut enterré dans un lieu que nous couvrîmes avec beaucoup de ſoin. Et quoique le fonds du terroir, tel que je l'ai repréſenté, ne pût être que fort ſtérile, nous enſemençâmes quelques endroits moins pierreux, de froment, de pois & d'autres grains, pour eſſayer ce que la terre pourroit produire. Outre les raiſons qui ne nous avoient pas permis de bâtir le fort, on comprend bien que le plus puiſſant motif pour s'établir ſous un climat ſi triſte étant les eſpérances qu'on fondoit ſur le minéral, le doute qui nous reſtoit de ſa valeur diminuoit le penchant qui nous y auroit arrêtés ſi nous avions eu plus de certitude, ſur-tout lorſqu'étant tous

en ſortant de la baie de Warwick le fit changer de methode, au mépris des glaçons qui nous choquoient avec la dernière violence; & la raiſon qu'il en eut, c'eſt que le vent nous pouſſant directement à l'oueſt, (1) nous courions riſque d'être jetés dans une mer inconnue, dont nous ne ſerions jamais ſortis avant l'hiver. Auſſi les efforts qu'on fit pour ſuivre ſes ordres ſervirent-ils à diſperſer toute la flotte, qui ne ſe rejoignit qu'en Angleterre, après mille affreux dangers.

Telle étoit la relation que M. Beſt, petit-fils de celui qui l'avoit écrite, préſenta aux directeurs de la nouvelle compagnie. Cette mer à l'oueſt, où ſon ayeul avoit craint d'être jeté, étoit celle qui conduiſoit directement à la baie d'Hudſon. Ainſi, peu s'en fallut que M. Frobisher ne l'eût découverte trente ans avant monſieur Henri Hudſon, & même avant les danois qui prétendent y être entrés les premiers. Il ne ſera pas inutile pour la perfection de ce mor-

(1) Il ne faut pas manquer d'avertir à la fin de ce récit que toutes les eſpérances fondées ſur la matière minérale s'en allèrent en fumée; ce qui fait croire, avec beaucoup de raiſon, que la cour de Londres n'avoit eu que le deſſein d'encourager les capitaines & les matelots, en paroiſſant ſatisfaite des premières épreuves.

ceau d'hiſtoire, de joindre ici ce qu'on trouve de plus certain touchant ce voyage des danois.

On ne marque point l'année de leur entrepriſe; mais il ſuffit de ſçavoir qu'elle eſt entre le dernier voyage de Frobisher & celui d'Hudſon. Après avoir navigué long-tems en droite ligne, vis-à-vis de leurs côtes, ils arrivèrent au travers de mille périls à l'entrée d'un détroit, qui eſt aujourd'hui celui d'Hudſon, & dont l'écrivain qui me ſert de guide ne donne pas la même meſure que nos anglois. Voici la deſcription qu'il en fait. Il a, dit-il, 120 lieues de long, & 16 ou 18 de large. Il eſt bordé des deux côtés par des rochers eſcarpés d'une hauteur prodigieuſe, tous entrecoupés de collines ſombres, où le ſoleil ne communique jamais ſa lumière. La neige & les glaces s'y voient toute l'année; ce qui cauſe des froidures terribles, & ſi l'on ne profitoit pas des tems où elles ſont moins fortes, il ſeroit impoſſible d'y entrer. On ne peut y paſſer que depuis le 15 de Juillet juſqu'au 15 d'Octobre. Encore dans ces ſaiſons-là eſt-on obligé de donner dans des bancs de glaces, & l'on ne s'imagine pas aiſément comment un navire peut s'y faire paſſage; car elles ſont quelquefois ſi preſſées les unes contre les autres, qu'autant que la vue peut s'étendre, on ne voit pas même une goutte d'eau. On ſe grapine, c'eſt-à-

dire qu'à force de crocs on appuie les navires contre les glaces, & lorſque par la force des vents ou par la violence des courans, il ſe fait quelque ouverture aux glaces, alors on met les voiles au vent pour ſe faire un paſſage avec de longs bâtons ferrés qui ſervent à pouſſer ou à écarter les glaces. Mais malgré tous ces efforts on reſte quelquefois un mois entier ſans pouvoir avancer.

Quoique les côtes du détroit ſoient un pays tout-à-fait inculte, & le plus ſtérile de tous les pays du monde, il y a cependant des ſauvages qui habitent ces malheureux déſerts. On les nomme Eſquimaux. Ils ont cela de commun avec le pays qu'ils occupent, qu'ils ſont ſi farouches & ſi intraitables, qu'on n'a pu juſqu'à préſent les engager dans aucun commerce. Ils font la guerre à tous leurs voiſins, & lorſqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs ennemis, ils les mangent tous crus & en boivent le ſang. Ils en font même boire à leurs enfans, qui ſont à la mammelle, pour leur communiquer dès leur plus tendre jeuneſſe la barbarie & l'ardeur de la guerre.

Ils ſont preſque toujours ſans feu, à cauſe de la rareté du bois. Le froid y eſt cependant exceſſif dans quelque ſaiſon que ce ſoit. Ils logent pendant l'hiver dans le creux des rochers,

où ils ſe renferment avec leurs familles, & couchent tous enſemble, ſans diſtinction de ſexe & de parenté, Ils n'y reſtent pas moins de huit mois ſans voir l'air, ni rien qui approche de la lumière. Pendant les trois ou quatre mois d'été, ils ont la précaution d'amaſſer de la chair de baleine & de vache marine, dont il ſe trouve une grande quantité dans tous ces pays-là. Ils vont à la chaſſe & tuent des animaux de toutes les eſpèces. Ils n'ont pas l'uſage du fer, à moins qu'ils ne ſurprennent quelques-unes de nos chaloupes. Après avoir déchiré & mangé nos pauvres matelots, ils ſe ſervent de ces petits bâtimens pour aller d'un lieu à l'autre, & lorſqu'ils les voient hors de ſervice, ils les briſent afin de profiter des clous, qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur uſage. Ils ont des canots de leur propre invention, (1) qui leur ſervent à paſſer d'un côté à l'autre.

Cette farouche nation diffère des autres, en ce que communément les autres ſauvages n'ont point de barbe, & que ceux-ci au contraire en ont juſqu'aux yeux; cette abondance de poil, qu'ils ne coupent jamais, les rend ſi affreux qu'ils ont moins la figure humaine que celle d'autant

(1) On en a vu ci-deſſus la deſcription.

de bêtes farouches. Ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque reſſemblance avec les autres hommes.

A l'extrémité de ce détroit du côté du nord, il y a une baie que nous nommons *baie de l'Aſſomption*, dont on n'a pas encore de connoiſſance certaine. Quelques-uns de nos navigateurs s'étant engagés inſenſiblement dans cette baie, environ quarante lieues, ils s'apperçurent que leurs bouſſoles n'avoient plus leurs proportions ordinaires; ce qui fait juger qu'il y a infailliblement quelque mine le long de cette baie, qui attire l'aiman de tous côtés. On croit qu'il y a une communication du fond de cette baie au détroit de Davis. C'eſt de la même baie que ſortent preſque toutes les glaces qui ſe déchargent par le détroit d'Hudſon. On ne ſait point encore comment toutes ces glaces ſe forment. Il y en a de ſi groſſes que leur ſuperficie au-deſſus de l'eau, ſurpaſſe l'extrémité des mâts des plus gros navires. Nous avons eu la curioſité de ſonder au pied d'une glace qui étoit échouée. On y fila cent braſſes de lignes, ſans trouver le fond. Plus avant, du côté de l'oueſt, il y a une grande île que les françois ont nommée Phelipeaux, où il y a quantité de vaches marines; & ſans doute que ſi la ſaiſon permettoit d'y deſcendre, on pourroit y ramaſſer beaucoup

d'ivoire. Les dents des vaches marines ont une coudée de long, & ſont groſſes comme le bras, d'une ivoire preſqu'auſſi belle que celle de l'éléphant. Cette île n'eſt point élevée comme toutes les terres du détroit. Elle eſt au contraire fort plate; & ſon rivage ſablonneux forme un aſpect tout à fait agréable.

Mais pour revenir aux danois, après avoir paſſé tout le détroit, continuant toujours leur route vers le nord, ils abordèrent enfin la terre ferme, près d'une rivière que l'on a nommée *la Rivière* danoiſe & que les ſauvages nomment Monotcouſibi, qui ſignifie rivière des étrangers. Là ils mirent leurs vaiſſeaux en hivernement, & s'y logèrent le mieux qu'ils purent, n'ayant aucune expérience du pays, & ne ſe défiant pas du froid extrême qu'ils avoient à combattre. Enfin, ils eſſuyèrent tant de miſère & de ſouffrances, que la maladie s'étant miſe entre eux, ils moururent tous pendant l'hiver, ſans qu'aucun ſauvage en eût connoiſſance.

Le printems étant venu, les glaces débordèrent avec leur impétuoſité ordinaire. Elles emportèrent le vaiſſeau danois avec tout ce qu'il contenoit, à la réſerve d'un canon de fonte, d'environ huit livres de balles, qui y reſta, & qui y eſt encore tout entier, excepté le tourillon de la culaſſe que les ſauvages ont caſſé avec des

pierres. Ces barbares furent extrêmement ſurpris l'été ſuivant, lorſqu'en arrivant dans ce lieu ils virent tant de corps morts, & des hommes auxquels ils n'en avoient jamais vu de ſemblables. La terreur s'empara d'eux, & les obligea de prendre la fuite. Mais lorſque la peur eut fait place à la curioſité, ils retournèrent dans le lieu où ils s'attendoient à faire un riche pillage. Malheureuſement il y avoit de la poudre, dont ils ne connoiſſoient pas les propriétés. Ils y mirent imprudemment le feu, qui les fit tous ſauter, brûla l'édifice des danois & tout ce qui étoit dedans, de ſorte que ceux qui vinrent après eux, ne profitèrent que des clous & d'autres ferremens qu'ils ramaſsèrent dans les cendres.

La rivière danoiſe dans ſon embouchure n'a pas plus de cinq cens pas de largeur. Elle eſt fort profonde; ce qui forme un grand courant, lorſque la mer entre & ſort rapidement à toutes les marées. Ce détroit n'a pas plus d'un quart de lieue de long, après quoi la rivière s'élargit & devient fort navigable pendant l'eſpace de cent cinquante lieues. Tout le pays eſt preſque ſans bois, hors les îles dont cette riviere eſt toute entrecoupée. Au bout de cent cinquante lieues, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent la navigation impoſſible plus loin,

terres d'un bord à l'autre. Mais on n'a pu juſqu'à préſent pénétrer juſqu'au bout. Les glaces y ſont prodigieuſes, & les courans inſurmontables. Il y a beaucoup d'apparence que ce bras de mer communique à la mer de l'oueſt. Ce qui donne lieu à cette conjecture, c'eſt que lorſque les vents ſoufflent du nord, la mer dégorge par ce détroit avec tant d'abondance que l'eau s'élève dans toute la baie d'Hudſon dix ou douze pieds plus que la hauteur ordinaire. Les ſauvages racontent qu'après avoir marché pluſieurs mois à l'oueſt-ſud oueſt, ils ont trouvé la mer, ſur laquelle ils ont vu de grands navires, avec des hommes qui ont de la barbe & des bonnets, & qui ramaſſent de l'or ſur le bord de la mer, c'eſt-à-dire ſans doute à l'embouchure des rivières.

Il y a fort loin dans les terres une nation nombreuſe, qu'on appelle les Plats-Côtés, qui n'a point d'autres ferremens que ceux qu'elle eſt venue ramaſſer dans les débris de l'incendie des danois, ou qu'elle a ravis aux autres ſauvages qui y étoient venus avant elle. Ils ſe croyoient bien payés de la fatigue d'un long voyage, lorſqu'ils avoient pu recueillir trois ou quatre petits clous longs comme le doigt, & tout mangés de rouille. Les eſquimaux du détroit d'Hudſon y alloient auſſi dans la même vue; & cette avidité

un ſi riche dépôt, ne revinſſent l'année ſuivante. Ils attendirent juſqu'à la dernière ſaiſon. En effet les anglois arrivèrent, & trouvèrent ces ſauvages, qui les reçurent humainement & qui les conduiſirent dans les îles où ils bâtirent le port Nelſon, c'eſt-à-dire à ſept lieues dans la rivière. Ce fut là, comme on l'a rapporté, que M. des Groſeliers fut ſurpris de trouver des anglois lorſqu'il y vint de Quebec, & que s'étant emparé du port Nelſon, il en fut mal récompenſé par les françois.

Quoique nous ayons joui paiſiblement de nos droits depuis le traité d'Utrecht, il s'eſt paſſé pluſieurs années pendant leſquelles on n'a pas vu renaître l'ancienne ardeur pour le commerce de ces rudes climats. Le goût des pelleteries étoit déchu en Angleterre. Celui des nouvelles découvertes étoit encore moins ardent, & l'on étoit aſſez occupé du ſoin des anciennes colonies. Celle de la Géorgie a fait une nouvelle diverſion du côté méridional. Mais il faut eſpérer que ce qui commence à paroître utile, ſera pouſſé avec une chaleur proportionnée aux avantages qu'on s'y propoſe. D'ailleurs, puiſqu'il n'y a que la force des obſtacles qui ait refroidi l'eſpérance de trouver par le nord-oueſt un paſſage à l'autre hémiſphère, il ſe trouvera peut-être quelqu'un qui joindra plus de bonheur à la hardieſſe &

qui réuſſira dans l'entrepriſe que tant d'autres ont manquée. Il eſt certain que M. Frobisher qui a tenté le premier ce grand deſſein, n'avoit point alors d'autre vue. Il en avoit parlé pendant quinze ans à tous ſes amis ; il avoit ſollicité tous les marchands de Londres ; enfin lorſqu'Ambroiſe Dudley, Comte de Warwick, lui fournit les moyens de l'exécuter, il partit de Londres ſans aucun projet de commerce, & pouſſé par la ſeule eſpérance de trouver le paſſage qu'il vouloit chercher. Pourquoi ne ſe trouveroit-il perſonne aujourd'hui qui ſe ſente le même courage, lorſque la moitié des difficultés eſt vaincue, & que s'il en reſte encore de fort grandes, la vraiſemblance du ſuccès n'en ſubſiſte pas moins toute entière ? Dans le dernier voyage de Frobisher, le *Bridgewater*, un des vaiſſeaux de ſa flotte, qu'il avoit laiſſé en danger à ſon départ de la baie de Warwick, fut contraint de prendre ſa route du côté du nord par un paſſage inconnu, très-dangereux & plein de rochers au-deſſus de Bearbay, d'où il paſſa néanmoins fort heureuſement dans la mer du nord, cette mer qui eſt derrière le détroit de Frobisher, dans laquelle Frobisher, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigué, & où l'on a découvert une grande terre qui s'avance dans la mer. Le *Bridgewater* découvrit au ſud-eſt de Friſland, à 57

degrés & demi de latitude, une grande île inconnue auparavant. Cette île, dont il rasa la côte pendant trois jours, lui parut fertile & agréable. Rien ne l'auroit empêché de pénétrer plus loin, si les vivres ne lui eussent manqué. Il n'avoit plus de glaces à combattre. On n'étoit qu'à la fin du mois d'Août. Le chagrin que le capitaine & les gens de l'équipage ressentirent de se voir forcés à retourner par les plus courtes voies, leur fit tenter une descente dans l'île, pour y chercher de quoi ravitailler leur vaisseau. Ils la trouvèrent sans habitans, & sans autre créature vivante que des oiseaux & des serpens. Le courage des matelots alla jusqu'à leur faire essayer, si les serpens ne pouvoient pas leur servir de nourriture. Ils en tuèrent quelques-uns, dont ils firent manger la chair à un chien qu'ils avoient à bord. Le chien s'en remplit d'autant plus avidement qu'on avoit pris soin de la faire cuire, pour lui ôter par le feu tout ce qu'elle pouvoit perdre de sa qualité venimeuse. Mais au bout d'un quart-d'heure il enfla prodigieusement, & peu de temps après il mourut dans des convulsions fort violentes.

Les gens du *Bridgewater* tuèrent d'abord facilement une assez grande quantité d'oiseaux. Ensuite ces animaux effarouchés par l'odeur & par le bruit de la poudre, se retirèrent dans

tenté de trouver un paſſage du côté du nord. On trouve ce projet dans pluſieurs relations françoiſes & hollandoiſes. Non-ſeulement les vaiſſeaux de ces deux nations l'ont entrepris par la mer ; mais depuis que les françois ſont en poſſeſſion du Canada, ils ont cherché le moyen de pénétrer au travers du continent juſqu'à la mer du ſud par la communication des rivières. N'ôtons point au célèbre M. Caveliet de la Salle le mérite qu'on a voulu lui donner de n'avoir entrepris tous ſes voyages en Amérique, que pour y répandre la religion chrétienne. » Il » réſolut, dit l'auteur d'une fort belle relation, » d'entrer dans ces terres juſqu'alors inconnues » pour faire connoître aux habitans, malgré leur » barbarie, la vérité du chriſtianiſme & la puiſ- » ſance de notre grand monarque. Plein de cette » idée, il vint à la cour pour la communiquer » au roi, qui ne ſe contenta point d'approuver » ſon deſſein ; mais qui lui fit expédier des or- » dres avec tout ce qui étoit néceſſaire pour » les exécuter. » Celui qui commence ainſi ſa relation (1) étoit un officier, homme d'eſprit & d'honneur, qui accompagnoit M. de la Salle,

(1) Relation de la Louiſiane & du Miſſiſſipi, imprimée à Amſterdam en 1720.

&

& qui partit de France avec lui le 24 Juillet 1668, pour le suivre dans tous ses voyages.

Cependant un missionnaire, (1) qui ne paroît pas moins honnête homme, & qui avoit comme l'officier le mérite d'être témoin oculaire, s'explique en ces termes : » J'ai demeuré près de » trois ans en qualité de missionnaire, avec le sieur » Robert Cavelier de la Salle, natif de Rouen, » dans le fort de Frontenac, dont il étoit le gou- » verneur & le propriétaire. Pendant ce séjour nous nous occupions souvent à lire les voyages de Jean Ponce de Léon, de Pamphile Narvaez, e Christophe Colomb, de Ferdinand Soto, de plusieurs autres, pour nous préparer aux couvertes que nous avions dessein de faire. de la Salle étoit capable des plus grandes treprises, & mérite avec justice la qualité de èbre voyageur. En effet, il s'est épuisé pour ever la plus grande, la plus importante, & plus traversée découverte qui ait été faite de re siècle. Il a conservé son monde dans des ys où tous ces grands voyageurs ont péri, à réserve de Christophe Colomb, sans avoir

Voyage en un plus grand pays que l'Europe, sième relation du pere Hennepin, publié dans recueil.

préſent à la certitude de la poſſibilité. Dans un autre lieu, il dit: « que le pays des illinois eſt » le centre des découvertes qui peuvent con- » duire à la connoiſſance d'un paſſage au ſud, » & qu'il faut que les princes qui travailleront » à cette entrepriſe s'aſſurent de ce vaſte con- » tinent par des efforts & par des colonies, qu'ils » établiront de lieux en lieux. » Des indications ſi vagues ſont-elles dignes d'un homme à qui l'on ne peut refuſer l'honneur d'avoir fait des voyages fort utiles dans le continent de l'Amérique?

La difficulté ſe réduit donc toujours, ou à trouver le paſſage par les détroits des mers glaciales, ou à découvrir, dans le continent, des rivières dont la communication puiſſe conduire juſqu'aux rivages du ſud. On a publié à Londres, depuis quelques années, un voyage de quelques anglois de la Virginie, qui prétendent avoir traverſé tout le continent au travers des terres. Quand le ſuccès de cette entrepriſe ſeroit bien vérifié, leur relation ne ſerviroit qu'à ſatisfaire la curioſité des lecteurs, & l'on ne voit point qu'on en puiſſe tirer d'autre fruit. Il eſt queſtion de trouver une voie qui ſoit propre au commerce, ſans quoi il ſert peu de nous apprendre qu'à force de marches & de fatigues on peut traverſer le continent. Cependant il eſt

agréable de voir confirmer par le récit de nos anglois ce que le père Hennepin & d'autres voyageurs nous racontent de la beauté des campagnes, de la fertilité des terres, & de la multitude des nations différentes qu'on trouve au milieu du continent. Ce ne ſont point des pays déſerts & ſans culture, tels que les françois & les anglois ont trouvé ceux où ils ont planté leurs premières colonies. Des fruits & des grains de toute eſpèce y enrichiſſent les campagnes. Pluſieurs peuples y ſont policés, juſqu'à ſe vêtir d'étoffes très-fines. Ils ont l'uſage des chevaux avec des ſelles. Leurs villes ſont bien bâties & régulièrement fortifiées. Enfin la nouvelle France, la Virginie & la Caroline ſemblent n'être, ſuivant ces relations, que des limites ſtériles & déſertes d'une immenſe étendue de pays auquel toutes les faveurs de la nature ont été prodiguées; à-peu-près comme la Moſcovie & la Tartarie à l'égard de toutes les autres parties de l'Europe. Je ne citerai point la relation de nos anglois, parce qu'elle n'a point de caractère qui puiſſe forcer de la recevoir comme une hiſtoire véritable; mais celle du père Hennepin, je parle de la troiſième, étant l'ouvrage d'un miſſionnaire, ne peut être regardée comme une fable, lorſqu'il prend toutes ſortes de précau-

tions pour en garantir la vérité. Voici quelques unes de ſes remarques.

« Après avoir cotoyé la plus grande partie du » lac des illinois, nous vinmes aborder le premier de Novembre de l'année 1679, à l'embouchure de la rivière des Miamis, qui ſe » décharge dans ce lac. Ce pays, ſitué entre le » 35 & le 40e degré de latitude, confine d'un » côté à celui des iroquois, & de l'autre à celui » des illinois, à l'orient de la Virginie & de la » Floride. Il eſt très-abondant en toutes choſes, » en poiſſons, en bétail, & en toutes ſortes de » grains & de fruits.... Nous partîmes de cette » contrée au commencement de Décembre. Il » fallut conduire notre équipage & nos canots » par des traîneaux. Après quatre jours de » marche nous nous trouvâmes ſur un des bords » de la même rivière, qui nous parut très-navigable. Nous nous y embarquâmes au nombre » de quarante perſonnes. Nous la deſcendîmes à » petites journées, tant pour nous donner le » tems de reconnoître les habitans & les terres, » que pour nous fournir de gibier. Il eſt vrai » que tout ce pays eſt auſſi charmant à la vue » qu'utile à la vie. Ce ne ſont que vergers, bois, » prairies; tout y eſt rempli de fruits: en un » mot, on y voit une agréable confuſion de tout

» ce que la nature a de plus delicieux pour la » ſubſiſtance des hommes, & pour la nourri- » ture des animaux. Cette variété ſi agréable, » qui entretenoit notre curioſité, nous faiſoit al- » ler fort lentement. »

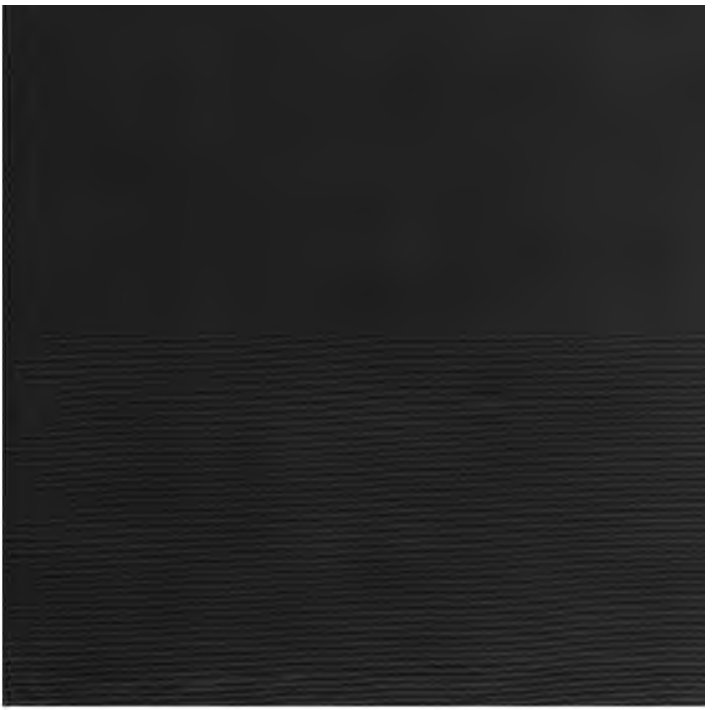
Dans un autre endroit, plus avant ils trouvèrent une belle rivière, plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme ſi on les y avoit plantés exprès, & l'on y voyoit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la paſſa avec des canaux, & on l'appela la Maligne. En paſſant ainſi au travers de ces beaux pays, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de mûriers.... « Après quelques jours » de marche, on entra dans des contrées en- » core plus agréables & beaucoup plus déli- » cieuſes, où nous trouvâmes une nation nom- » breuſe, qui nous reçut avec toutes ſortes de » témoignages d'amitié. Les femmes mêmes al- » loient embraſſer les hommes qui étoient de » notre troupe. Elles les firent aſſeoir ſur des » nattes très-bien travaillées.... Beaucoup plus loin le miſſionnaire rapporte qu'on trouva des peuples qui n'ont rien de barbare que le nom. Un de ces ſauvages, qui fut le premier qu'on rencontra, revenoit de la chaſſe avec ſa famille.

Il fit préſent au chef des françois d'un de ſes chevaux, & de quelque viande, le priant par ſignes d'aller chez lui avec tous ſes gens. Enfin pour les engager mieux il leur laiſſa volontairement ſa femme, ſa famille & ſa chaſſe, comme pour leur ſervir de gages, & cependant il ſe rendit au village, pour faire ſavoir leur arrivée. Au bout de deux jours, il revint avec des chevaux chargés de proviſions, & pluſieurs chefs des ſauvages qui l'accompagnoient. Ils étoient ſuivis de guerriers habillés fort proprement de peaux paſſées & ornées de plumes. On les rencontra à trois lieues de l'habitation. Les françois y furent reçus comme en triomphe, & furent logés chez le grand capitaine. C'étoit un concours ſurprenant de peuple, dont la jeuneſſe étoit rangée ſous les armes. Elle ſe releva jour & nuit pour les garder, les comblant de biens & de toutes ſortes de vivres. Ce village qu'on appelle les Cenis, eſt un des plus conſidérables de toute l'Amérique, par ſa grandeur & par le nombre de ſes habitans. Il a bien vingt lieues de long au moins. Ce n'eſt pas qu'il ſoit contiguement habité, les maiſons ſont diſtribuées par dix ou douze, qui ſont comme des cantons, & qui ont chacun des noms différens. Elles ſont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dreſſées en manière de ruches à miel, & environnées d'arbres, qui

» me fit comprendre en me montrant les atta-
» ches de ſa juppe, que je lui ferois plaiſir de lui
» donner des épingles. Je lui en donnai un rou-
» leau de papier garni, avec un étui d'éguilles,
» & un dez d'argent. Elle reçut ces colifichets
» d'un air fort joyeux. J'en donnai autant aux
» deux autres. La mieux faite, & celle qui pa-
» roiſſoit la plus aimable, ayant pris garde que
» j'admirois le collier qu'elle portoit au cou, le
» détacha adroitement, & me l'offrit d'une ma-
» nière tout-à-fait polie. Je me défendis quelques
» tems de l'accepter; mais le chef lui ayant fait
» ſigne de me le donner, je ne pus me diſpenſer
» de le recevoir, à deſſein de le préſenter à notre
» chef. Pour lui marquer ma reconnoiſſance, je
» lui donnai dix braſſes de raſade bleue, dont
» elle me parut auſſi contente que je le fus de ſon
» préſent. Cependant, comme le jour déclinoit,
» je voulus prendre congé du chef de cette na-
» tion; mais il me pria fortement d'attendre au
» lendemain, & me remit entre les mains de
» quelques-uns de ſes officiers, avec ordre de
» me faire bonne chère. Je n'eus pas beaucoup
» de peine à me rendre à ſes offres, & l'envie
» que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs
» maximes me fit demeurer avec plaiſir. On me
» conduiſit d'abord dans un appartement meublé

» la garde de leurs tréſors & de leurs richeſſes, » c'eſt-à-dire, des perles fines, des pièces d'or » & d'argent, des pierreries, &c. Après avoir vu » toutes ces curioſités, je pris congé de ceux qui » m'accompagnoient, &c. Quelque tems après » nous vîmes le chef arriver dans une pirogue » magnifique, au ſon du tambour & de la muſique » de ſes femmes. Les unes étoient dans ſa barque, » les autres voguoient à côté de la ſienne..... » Après ces proteſtations d'amitié de part & d'au- » tre, on ſe fit des préſens réciproques. Le chef » des françois lui offrit deux braſſes de raſade, » & quelques étuis pour ſes femmes. Il donna à » ſon tour ſix de ſes plus belles robes, un collier » de perles, une pirogue toute remplie de mu- » nitions & de vivres.

Mon deſſein, dans ces extraits, que je crois dignes de foi par l'opinion que j'ai du caractère des écrivains, eſt de faire remarquer plus particuliérement que je ne l'ai déjà fait, qu'au fond il pourroit bien être du continent de l'Amérique comme de celui de l'Europe, où plus on pénètre, plus on trouve d'opulence & de politeſſe; de ſorte que, de l'aveu de tout le monde, la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Allemagne, qui ſont réellement au centre, l'emportent aſſez clairement ſur toutes les autres nations. Ainſi quand l'eſpérance de trouver la mer du ſud par la com-

munication des rivières, comme on a déjà trouvé le golfe du Mexique par celles d'Ouabache & de Miſſiſſipi, ne ſuffiroit pas pour faire entreprendre ſérieuſement de pénétrer cette vaſte étendue de pays, d'autres vues preſqu'auſſi importantes pour le commerce, & la ſeule curioſité même devroient porter les françois & les anglois, que cette entrepriſe ſemble regarder par la ſituation de leurs colonies, à pouſſer de ce côté-là leurs découvertes.

FIN.